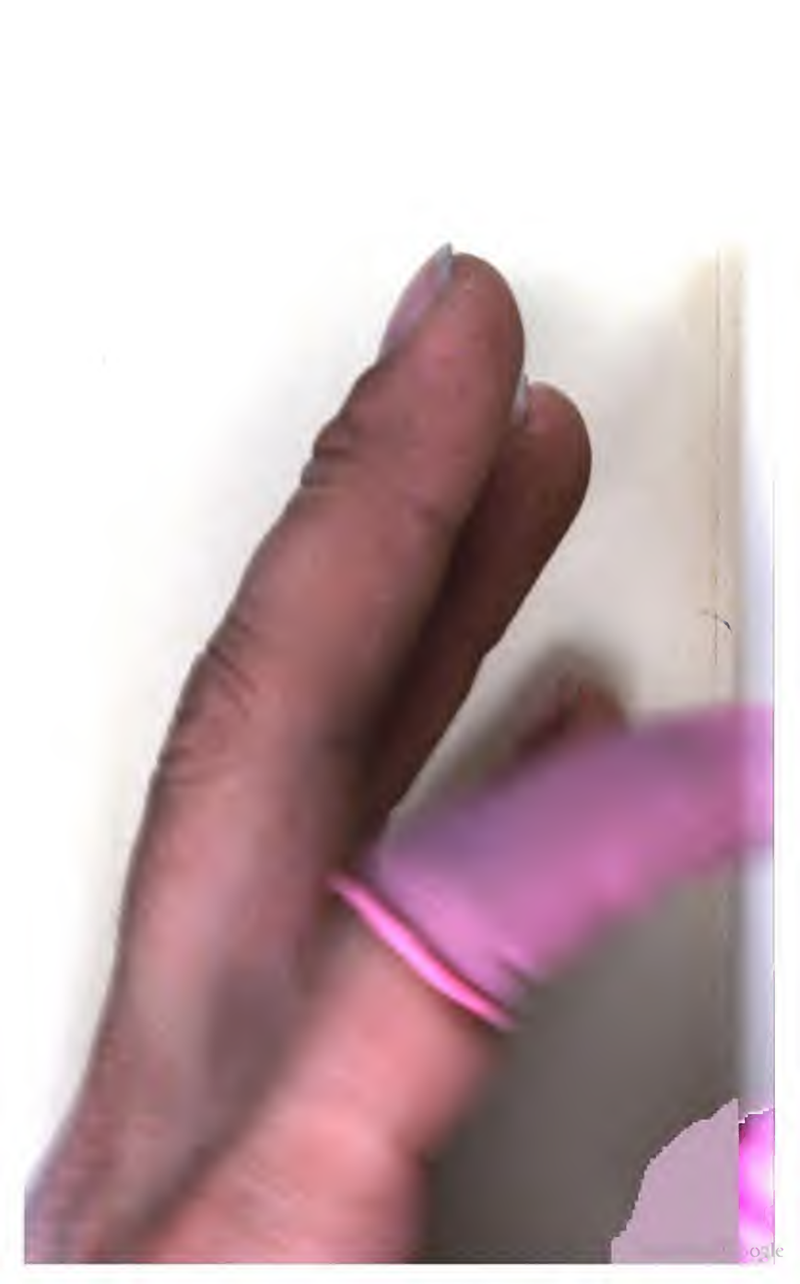
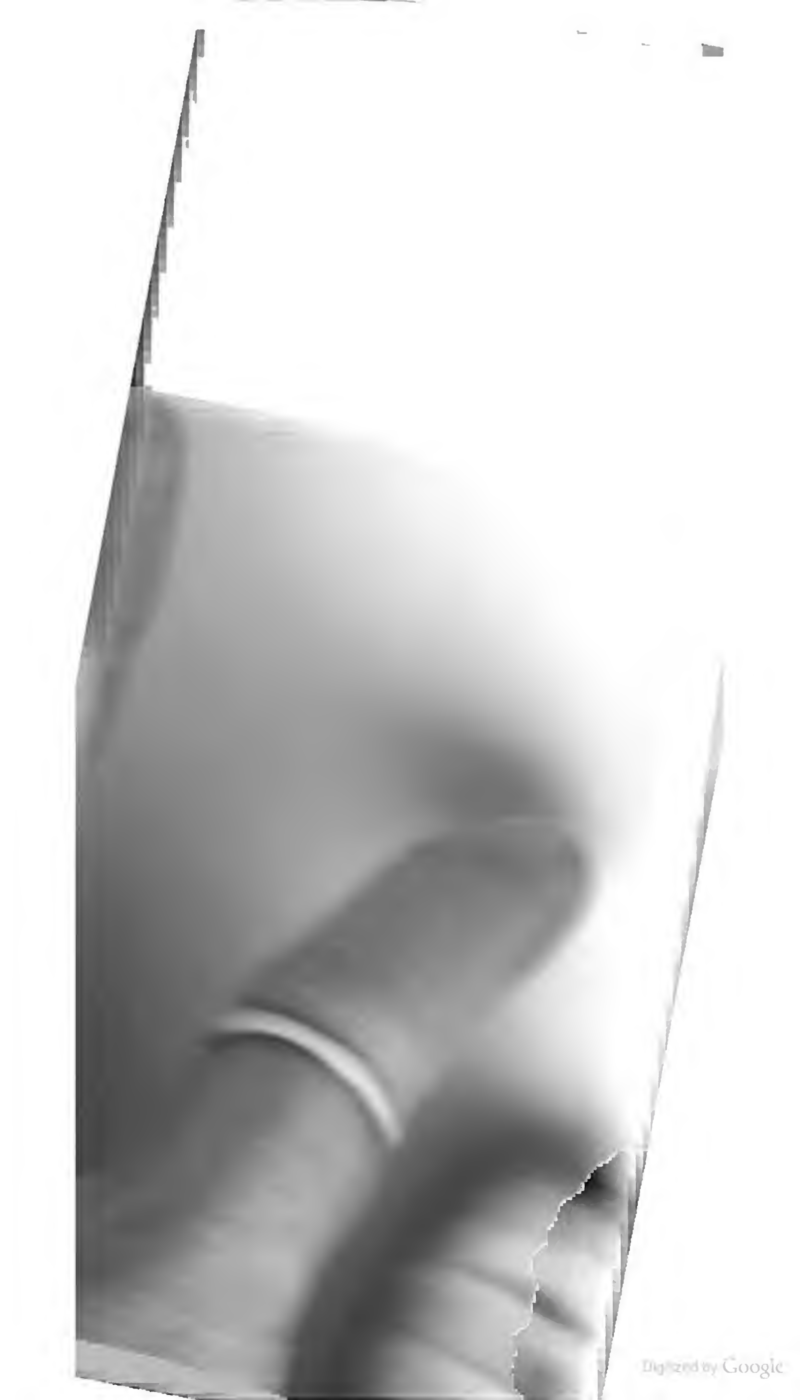
Coquelet









CRITIQUE
DE LA
CHARLATANERIE,
DIVISÉE
EN PLUSIEURS DISCOURS,
en forme de Panégyriques, faits & prononcés par Elle-même.

PREMIER DISCOURS.



A PARIS,
Chez la Veuve MERGE', rue S. Jacques, au Cocq.

M. DCCXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A SON EMINENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL

DE FLEURY.



ONSEIGNEUR,

Le sujet de ce petit Ouvrage, & la maniere badine dont il est traité, m'auroient pû empêcher de le presenter à VOTRE EMINENCE, *si le desir de vous donner une marque publique de mon respect, & la vivacité des sentimens de joye que votre Elevation m'inspire, ne m'avoient pas engagé à passer les bornes d'une circonspection scrupuleu-*

se, & si je n'avois pas crû, qu'en qualité d'Etranger, je pourrois me flater de quelque indulgence.

Sa Majesté vient de declarer publiquement la confiance particuliere qu'Elle vous a accordée, depuis qu'Elle a senti l'utilité de vos instructions, & la sagesse de vos conseils. Je laisse aux François à dire ce qu'ils pensent sur une démarche aussi sage, plus digne encore d'un Prince formé par l'âge & par l'expérience, que d'un jeune Monarque. Il ne me convient que d'admirer un choix, dont tout ce qui peut rendre une confiance moins complette & moins solide, se trouve écarté. Il y a long temps, MONSEIGNEUR, *que vous vous êtes mis au dessus des richesses & des dignitez. Parens, amis & cabales ne vous ont jamais embarassé. Que*

peut-on dire des plaisirs, lorsque vous n'en sentez que dans le travail? Qui doit avoir plus de capacité, que celui qui a passé toute sa vie dans les études, & dans la pratique du grand monde? Les belles & grandes qualitez de votre ame ont déterminé le feu Roy de glorieuse mémoire, à vous confier le plus grand Tresor de la France. Que peut-on y ajoûter? Si ce n'est que Louis XV. en vous donnant sa confiance, a fait ce qui auroit été digne de Louis le Grand. Les Etrangers en doivent également sentir les fruits. C'est une erreur de croire que leurs affaires vont bien quand celles de leurs voisins vont mal. Ils ont lieu de s'applaudir en voyant des personnes sages & éclairées à la tête des Affaires d'Etat. N'est-il pas juste que les Etrangers fas-

ſent à cette occaſion ce que font les François? Ne doivent-ils pas féliciter SA MAJESTÉ *de ſon choix, & de l'heureux dépôt de ſa confiance?*

C'eſt dans cet eſprit, MONSEIGNEUR, *que j'ai cru devoir vous aſſûrer de la part que je prends aux applaudiſſemens publics, augmentés par votre promotion au Cardinalat, & de la profonde vénération avec laquelle je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

De Votre Eminence,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur C**



CRITIQUE DE LA CHARLATANERIE,

DIVISE'E EN PLUSIEURS Discours en forme de Panégyriques, faits & prononcez par Elle-même.

PREMIER DISCOURS.



MES CHERS AUDITEURS,

Il est tems de rompre un silence trop indulgent que j'ai gardé de-

puis tant de ſiecles ; un ſilence dont je me ſuis ſentie devorer ; un ſilence enfin qui m'auroit deſeſperé, ſi après tous les tourmens qu'il m'a fait ſouffrir, je n'avois pas trouvé de quoi ſatisfaire tout à la fois & mon envie de parler, & la neceſſité de me dédommager des pertes que mes enfans dénaturez m'ont cauſé depuis le commencement du monde juſqu'à ce jour.

Il me paroît que je vois tout le genre humain repreſenté en cette illuſtre Aſſemblee. Je trouve icy des perſonnes de toute condition, de tout ſexe & de tout âge ; c'eſt pourquoi en vous adreſſant la parole, je crois parler à tout le genre humain : Occaſion que je ſaiſis promptement, & avec d'autant plus de raiſon, qu'elle ne ſe rencontre pas tous les jours. Elle me fournira les moyens de ſoulager mon cœur rempli depuis long-

tems d'une infinité de choſes également intereſſantes & neceſſaires à vous expliquer.

N'eſt-il pas étonnant, que dis-je, n'eſt-ce pas une ingratitude odieuſe & inſuportable, que depuis tant de ſiecles, comblant le genre humain de mes bienfaits, je n'aye trouvé perſonne qui ait pris la peine de faire mon Panégyrique, & que tant d'Apologiſtes que j'ai formé, & dont j'ai dirigé le travail, n'ayent penſé qu'à bien faire ou leur propre éloge, ou celui des autres? Leur aveuglement eſt allé encore plus loin. Ne ſe ſont-ils pas abaiſſés aux plus vils objets de la nature? Quoi! l'âne & la puce ont eu des Panégyriſtes, & même la folie, ſi digne de mépris? O corruption des mœurs! O perverſité des tems! Moi qui les ai guidé & ſoûtenu en toutes ces occaſions avec un ſoin égal au ſuccès; eſt-il poſſible que je ſois la ſeu-

le qu'ils ayent oublié? O ingratitude, de tous les vices le plus noir! Moi qui ne les ai jamais perdu de vûe, ont-ils pû être assez aveugles pour me méconnoître, & pour ne me pas rendre la justice qui m'appartient? Mais afin que vous n'ignoriez pas, Messieurs, les causes de mon indignation, je m'en vais suppléer à ce que l'on a manqué de m'accorder jusqu'à present. Je m'en vais vous convaincre, que si je n'ai pas encore trouvé de Panégyriste, ce n'est pas que je ne sois digne de louanges, c'est qu'il n'y a personne qui s'en puisse acquitter assez dignement. Je vous ai souvent ouy dire, qu'il n'y a qu'un Charlatan qui puisse faire son propre éloge. Par la même raison, il n'y a que la Charlatanerie, c'est-à-dire, moi-même, qui me puisse dignement louer. Sans cette reflexion, j'aurois déja fait

éclater ma juſte colere contre mes enfans ingrats : ainſi il faut bien que je leur montre le chemin de remplir leurs devoirs. Si je ne dis pas à la fois tout ce que j'ai à dire, ſi ce que je débiterai aujourd'huy, n'eſt pas conforme aux regles que j'enſeigne aux Orateurs pour bien haranguer, vous devez vous imaginer qu'une femme qui commence à parler après un long ſilence, eſt ſemblable à un torrent impétueux qui ſe répand rapidement & ſans meſure ſur tout ce qu'il rencontre dans ſon chemin. Donnez-moi quelques momens de votre attention, je vous diſpenſe pendant ce tems-là de tous les autres devoirs de mon culte.

Vous venez d'apprendre, Meſſieurs, que je ſuis la Charlatanerie, & que s'il y a une Déeſſe parmi les femmes, c'eſt moi qui en ſuis une, ou il n'y en a point du tout. Vous

allez comprendre, que les appas de vos Belles seroient insipides sans mon secours, &que ces Divinitez mortelles paroîtroient sans douteàvos yeux archidiablesses & très-maussades femelles, si elles n'étoient pas revêtues des attributs que je leur prête. Ne soyez cependant point surpris de ce que j'ai mieux aimé être une Déesse qu'un Dieu, & que j'ai préferé le sexe des femmes à celui des hommes. La langue de la femme étant plus déliée que celle de l'homme, c'est un instrument dont la volubilité m'est indispensablement necessaire ; car je ne serois ni Déesse, ni Charlatanerie, si je n'avois pas un babil, dont la legereté doit surpasser celui de toutes les femmes,aussi bien que celui des plus grands ableurs qui ont paru depuis le commencement du monde.

Je ne vous entretiendrai pas

long-tems ſur mon origine, pour ne point reſſembler à ceux qui parlent impitoyablement de leur haute naiſſance, en faiſant des recits ſouvent fabuleux, & toûjours ennuyeux, des grands exploits & du merite de leurs ancêtres, dont ils ont dégeneré en menant eux-mêmes une vie toute compoſée de ſotiſes ridicules. Il ſera pourtant bon de vous apprendre, que ma famille eſt auſſi ancienne que le monde, & s'il y a quelqu'un parmi vous aſſez hardi, pour ſoûtenir que la ſienne deſcend directement de celle d'Adam, comme quelques Charlatans de Louvain & de la Province de Galles ont oſé faire, il ne pourra jamais la comparer raiſonnablement à la mienne. Au reſte, le premier homme n'auroit pû faire le grand coup qu'il hazarda, ſi je n'a-

vois pas envoyé à sa femme un de mes Eleves, déja fameux en ce tems-là, qui lui montra une chose curieuse, dont il falloit goûter pour apprendre à connoître la difference qu'il y a entre le bien & le mal. N'oubliez pas, Messieurs, qu'il vous a laissé pour heritage une chose, dont il n'étoit redevable qu'à ma bonté.

Il me semble qu'il vous importe peu de sçavoir précisement que la été mon pere : j'avoue de bonne foi que je ne le sçai pas moi-même, mais n'allez pas vous imaginer que je sois bâtarde. Si c'est Apollon qui a épousé ma mere,& qui m'a engendré, parce qu'il étoit un fameux Medecin,& que la Charlatanerie a toûjours été inseparablement attachée à la Medecine, ou si c'est un autre, cela n'est pas d'une grande consequence. En tout cas, la bâtardise ne dérogeroit pas plus à ma condi-

tion de Déesse, qu'à celle de vos Dieux. Ce que je puis vous affirmer fidelement, c'est que ma mere s'appelloit Heureuse Ignorance. Elle acoucha encore de deux filles, l'une nommée Admiration, l'autre Effronterie. L'harmonie s'établit si bien dans notre famille, que la mere & les filles alloient & travailloient toûjours ensemble, & que l'une ne pouvoit vivre sans l'autre. Cette union dure encore aujourd'huy, & rien n'est capable de la détruire. Notre maison n'a jamais manqué de domestiques fideles, uniquement attachez à nous suivre par tout, & à executer nos ordres. Ces domestiques sont divisez en plusieurs especes. Je vous en nommerai quelques-uns, comme, par exemple, les Apparences flateuses, les Erreurs séduisantes, les Préjugez charmans, les Tendres exagera-

tions ; les Insinuations caressantes , les mensonges agréables, les discours animez & touchans. Je ne vous ferai point un plus long détail de tout le reste de ma suite; il faut éviter de vous ennuyer. Le nombre & la puissance de ceux que je viens de citer ne suffisent-ils pas pour assujettir tout l'Univers ? Moyennant quoi vous jugez bien que mes richesses sont immenses , ayant à ma disposition tout ce que la Terre entiere renferme. Moi qui enseigne la maniere la plus prompte & la plus facile de s'enrichir, pourrois-je avoir besoin de quelque chose ? Comme les richesses procurent souvent la consideration, le respect & l'autorité, jugez, Messieurs & Mesdames , si je suis respectable, en vous déclarant , que tous ceux qui aspirent aux honneurs, à l'autorité & à la puissance ,

ne ſe peuvent paſſer de mon ſecours. C'eſt encore moi qui aſſaiſonne generalement tous les plaiſirs, ſans quoi ils ſeroient languiſſans & très-inſipides. Il me ſemble, Meſſieurs, lire dans vos yeux ce que vous penſez preſentement. N'eſt-il pas vrai que vous dites en vous-mêmes: O l'aimable, la charmante, & l'adorable Déeſſe! Employons tous nos ſoins pour nous la rendre favorable, afin qu'elle nous procure tous les biens dont elle eſt la maîtreſſe. Aucun ſacrifice ne peut être trop précieux pour heſiter de le faire à ſon honneur, afin de parvenir promptement au ſouverain bien de jouir des honneurs, des richeſſes, & des plaiſirs. Que maudits ſoient nos Orateurs, nos Panégyriſtes, & nos Déclamateurs, puiſqu'ils ont manqué juſqu'à preſent d'ériger des Autels, & de dédier des

Temples à cette Déesse. Vous avez raison mes chers enfans, de penser de cette façon, & si vous avez manqué en quelque maniere de vous rendre dignes de mes faveurs, soyez persuadez que pour l'avenir vous n'avez qu'à suivre exactement mes loix, rien ne vous échapera de tout ce qui est en ma puissance de vous accorder. Je suis bienfaisante & indulgente; je ne regarde pas les choses de si près; j'accable même de biens les plus ingrats, & si le monde ne m'a pas encore dressé des Autels, je n'ai pas laissé de lui procurer tous les biens dont je viens de parler. Pour cet effet, il sera bon de vous apprendre de quoi je me suis occupée depuis que j'ai pris naissance. Commençons par vous faire connoître à fond ce que je suis, afin que vous en conceviez une idée assez haute, & assez digne de moi.

Ne croyez pas cependant que j'aille débuter par l'étimologie de mon nom : j'en laiſſe le ſoin aux plus foibles apprentifs de mon art, qui pour paroître ſçavans, ramaſſent toûjours dans leurs Ecrits toutes ſortes de langues qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, une infinité de mots, pour faire accroire aux ignorans qu'ils ont approfondi les penſées de ceux qui ont été les premiers à donner des noms aux choſes. Non, je ne vous entretiendrai pas de pareilles bagatelles. Il vous doit être indifferent que je me nomme Charlatanerie ou Biribi, ou autrement, pourvû que vous ſçachiez que c'eſt moi qui ſuis déſignée ſous ce nom, & non pas une autre. Il vous ſemblera peut-être plus important, que je me définiſſe ſelon les regles que j'ai inventées & que j'ai enſeignées aux Sçavans: mais je veux

leur abandonner une chose qui leur vaut de l'argent & des honneurs, qui les divertit, & qui est un des principaux biens, que je leur ai donné en partage avec leur *genus*, *species*, *differentia generica*, & *differentia specifica*. Comment pourroit-on distinguer un Sçavant d'avec un homme de bon sens, si on lui ôtoit sa maniere particuliere de définir les choses? Comment pourroit-il gagner sa vie, si tout le monde vouloit se mêler de définir, & ne plus apprendre les regles & les termes dont je les ai rendus dépositaires? Si chacun se formoit une idée, une définition & une description de chaque chose, selon qu'elle se presente, on n'auroit plus de définitions universelles, on ne les apprendroit plus par cœur, & on ne chercheroit plus ces définitions chez eux & dans leurs Livres, mais dans les choses mê-

mes. Quelle perte pour ces pauvres gens ! Quoiqu'ils ayent suffisamment merité que je leur jouasse un pareil tour, pour les punir de l'ingratitude qu'ils ont eu de ne point faire mon Eloge, je suis néanmoins une si bonne Déesse, que je leur laisserai toûjours ce tresor, & je vous dirai simplement, que quand je m'appelle Charlatanerie, je veux vous faire connoître, que je suis la Déesse & la mere commune de tous les Charlatans & de toutes les Charlatanes. En faut-il davantage pour me définir ? N'est-il pas vrai qu'apresent, quand vous verrez un Charlatan, une Charlatane, vous direz, je connois sa mere, je l'ai vûe, elle m'a parlé ? Quand on vous demandera, qui elle est ? Vous penserez sans doute qu'on vous demande de me définir. Vous raconterez alors tout ce que je vous ai dit, & tout ce que

vous avez vû Vous direz, si vous voulez, c'est une femme surprenante, qui a plus d'éclat que toutes les femmes du monde, elle fait une description vive de tout ce qu'elle débite; ses manieres & ses ajustemens imitent le naturel, son air est brillant au delà de l'imagination: elle enseigne aux autres à feindre le vrai, & à en tirer tous les avantages possibles; il faut bien qu'elle prêche par son exemple. Si par hazard quelque Sçavant se presentoit pour vous demander avec une mine austere, de me définir, selon les regles de l'art; dites-lui qu'il n'a qu'à me venir voir, pour apprendre le secret de se mettre en réputation, & de bien vendre ses Livres. Il ne vous en demandera pas davantage, & il vous remerciera de tout son cœur, pour lui avoir donné la plus heureuse de toutes les connoissances. Vous

verrez que cet homme cruel & impitoyable pour ce qui regarde la définition des choſes, deviendra doux comme un mouton, docile comme un Ecolier de Sixiéme, maniable comme de la cire, & il ne vous quittera point que vous ne l'ayez mené à mon aüdiance. Que l'Heureuſe Ignorance, ma bonne mere, vous garde bien de croire qu'il faut aller chercher dans quelque Logique, pour apprendre comment il faut ſatisfaire les Sçavans. Il y a d'autres choſes plus précieuſes reſervées pour vous, mes chers enfans: il vous ſuffira de ſçavoir, que je fais du bien à tous les Etats, à tous les Sexes, & à tous les âges. Je donne aux Grands tous les dehors majeſtueux, je ſoûtiens le reſpect qui leur eſt dû, je les fais paroître bons, ſages, & heros, même quand ils ne le ſont pas. Cet air venerable, cet-

te pieté, cette religion, cette ſageſſe, cette profonde érudition, qui eſt gravée ſur le viſage & ſur les ajuſtemens des hypocrites, n'eſt-ce pas là un preſent dont ils me ſont redevables ? Les Magiſtrats corruptibles, & ignorans dans la ſcience des Loix, comment pourroient-ils s'établir une réputation de Juges integres & habiles, ſi je ne venois point à leur ſecours ? Voyez-vous un ſeul Sçavant qui ait une grande réputation, à laquelle je n'aye beaucoup contribué ? Qui eſt le Marchand qui n'ait trouvé du crédit, & qui ne ſe ſoit enrichi ſous mes auſpices ? Qui eſt-ce qui a appris aux Artiſans le manege & le jargon artificieux, dont ils tirent de ſi grands avantages, ſi ce n'eſt moi Charlatanerie qui vous parle ? Ne croyez pas, mes chers enfans, que je mépriſe les Payſans, le petit Peuple, & même les

Gueux. J'apprends, par exemple, aux premiers à décrier l'abondance d'une recolte, & de vendre le bled bien cherement : aux ſeconds, de ſe deffendre de l'oppreſſion des Grands & des riches, en leur inſpirant la crainte chimerique d'un ſoulevement ; & aux derniers, de s'attirer les ſecours des devots charitables, en ſe preſentant avec un air moribond, & en faiſant l'étalage de pluſieurs infirmitez qu'il n'ont pas, promettant des prieres qu'ils ne diront jamais, & par tant d'autres fourberies dont les ames charitables ſont les dupes. Mon ſexe, c'eſt-à-dire, les femmes jouiſſent encore plus abondamment de mes faveurs. Comment pourroient-elles établir l'empire de leur beauté, ſi je n'aveuglois point les hommes par les charmantes apparences que je leur prête ? Comment pourroient-el-

les faire tant de conquêtes, si je ne leur enſeignois l'art de perſuader en particulier à pluſieurs galans, qu'elles les aiment & les eſtiment chacun preferablement à tous les hommes de la terre ? Quand je vous aurai détaillé les moyens dont je me ſers, pour produire toutes les merveilles que je viens de vous repreſenter, vous me ſçaurez bon gré de vous avoir entretenu ſi long-temps. Mais craignant de vous impatienter, je m'arrête icy, & je vous demande en grace de me dire ce que vous penſez de moi. Je ne ſerai pas long-tems à le deviner. Ne penſez-vous pas que je ſois une Charlatane, ou plûtôt la Charlatanerie même ? Ne penſez-vous pas que je me vante de choſes qui ne ſont nullement réelles & effectives ? Ne croyez-vous pas que je ſois une vendeuſe d'Orvietan, une marchande de

Chimeres, qui ne connoît point le vrai & le réel? Eh bien, ſoit, j'y conſens. Je ne prétends pas vous tromper. Vous ſçavez maintenant qui je ſuis, ſans que je vous en inſtruiſe davantage. Il faut cependant vous informer, que l'idée que vous venez de concevoir de moi n'eſt pas moins digne de mon rang de Déeſſe, qu'il vous eſt avantageux de m'appartenir, vous que j'ai deſſein d'entretenir aujourd'huy de mes éminentes qualitez. Ne vous y trompez pas, & ſoyez perſuadez, que je n'ai rien avancé encore, qui doive vous faire regretter de m'avoir écouté. Mais afin que vous ne ſoyez point détournez trop long-tems des autres devoirs de mon culte, que vous rempliſſez toûjours avec beaucoup d'empreſſement, je ne vous entretiendrai aujourd'huy que d'un ſeul ſujet, également

agréable & intereſſant, en vous démontrant, clair comme le jour, que ſans moi il n'eſt gueres poſſible de parvenir aux RICHESSES, aux HONNEURS, & aux PLAISIRS, & que tous ceux qui m'appelleront à leur ſecours, ne pourront pas manquer d'en avoir leur part.

Je commence par les Richeſſes auſquelles il y a long-tems que vous avez donné le nom magnifique de Panacée univerſelle contre tous les maux. Combien de fois ne vous ai-je pas oui dire, que celui qui eſt riche poſſede tout? Honneurs, dignitez, plaiſirs, capacité, merite, rien qui puiſſe être deſirable en quelque façon ne peut lui échaper. La vertu même de quelque eſpece qu'elle ſoit, ſe peut acquerir avec de l'argent.

Je me ſouviens, mes chers enfans, de vous avoir entendu te-

nir de pareils discours ; c'est pourquoi j'étois bien surprise, quand un jour je vous rencontrois aux pieds des Chaires de vos Prédicateurs, & dans les assemblées de vos Philosophes, qui soûtenoient hardiment que les Richesses n'étoient qu'un bien imaginaire, & que tous les biens de la terre n'étoient que de la fumée. Vous poussiez là de grands soupirs ; quelques-uns d'entre vous fondoient en larmes, d'autres, par un mouvement de tête, marquoient leur aplaudissement. Au sortir de l'assemblée, tout votre entretien ne rouloit que sur la maniere démonstrative & invincible avec laquelle le Prédicateur ou le Philosophe avoit prouvé cette verité charmante & éternelle, qu'un homme de bien & sage doit mépriser les Richesses. Moi toute étonnée de ce grand changement, vou-

lant ſuivre la choſe juſqu'au bout, j'accompagnois le plus zelé juſques chez lui. On lui apprit d'abord, que ſa ſervante venoit de deſerter, & qu'elle emportoit quelque vaiſſelle d'argent. Mon homme, tranſporté de colere, courut à toutes jambes pour chercher cette Larroneſſe, aſſurant qu'il la vouloit faire pendre ſans miſericorde. Sa précipitation & ſa fureur lui attirerent une autre diſgrace, car il tomba en chemin faiſant, & ſe caſſa une jambe. Quand on l'eut porté chez lui, il ſe reſſouvint du Prédicateur, il déplora ſon aveuglement, il regretta la perte d'un bien réel en courant après une fumée. A peine fut-il gueri, qu'il ſe mit en chemin pour faire une affaire en Province, afin de regagner ce que la Servante lui avoit volé, & ce que le Chirurgien lui avoit couté. Il eut le malheur de tomber

ber entre les mains d'un parti ennemi, qui le dépouilla & le mena dans une priſon très-rude ; là il recapitula encore une fois ſa Philoſophie; toutes ſes penſées ne roulerent que ſur le mépris des richeſſes, ſe diſant trente fois par jour, que la liberté & la ſanté étoient des biens ineſtimables, & que tout l'or & l'argent du monde n'étoient que de la pouſſiere. Heureuſement il s'eſt encore tiré de ce mauvais pas. Aujourd'hui il ne quitte pas la ruë Quinquempoix depuis le matin juſqu'au ſoir.

Que penſez-vous, Meſſieurs, preſentement ? Continuez-vous de dire, que les Richeſſes ſont la vraie & la ſouveraine Panacée contre tous les maux ? Ou tombez-vous d'accord qu'elles ne ſont que de la fumée ; & qu'il faut les mépriſer ? Vous balancez, je le vois, & vous

êtes embarraſſez du parti qu'il faudra prendre. Vous ſentez une envie démeſurée d'être riches, & vous êtes touchez des appas dont les richeſſes ſont revêtuës. Néanmoins vous vous appercevez que ſouvent celui qui eſt riche n'a rien, & que tout l'or & l'argent du monde ne lui peuvent procurer aucun bien réel, comme la ſanté & la liberté.

Pour vous faire voir combien je vous aime, & combien je cherche à vous ſoulager dans votre embarras, je m'en vais vous donner le dénouement de cette difficulté. C'eſt moi, mes chers enfans, qui l'ai fait naître, ce ſera auſſi moi qui la leverai.

Scachez donc que les Richeſſes ne ſont pas un bien réel & ſolide: Qu'elles ne peuvent procurer aucun bien réel de quelque nature & de quelque eſpece qu'il ſoit: Que ſouvent un homme riche

& opulent eſt très-pauvre, & qu'il n'y a aucun bien vrai & réel qui ne vaille mieux que toutes les richeſſes de la terre enſemble. Repreſentez-vous un treſor immenſe entre les mains d'un avare, c'eſt un homme qui eſt tourmenté continuellement de la crainte de devenir pauvre. Il eſt bien fou, me direz-vous, de craindre. N'eſt-il pas aſſez riche pour vivre agréablement, s'il parvenoit même à l'âge de cent ans? Ne croyez pas cela. Il a raiſon d'avoir peur. Car moi Charlatanerie qui vous parle, moi Vendeuſe d'Orvietan, moi Marchande d'apparences d'idées & de chimeres, je lui repreſente continuellement une guerre funeſte, une famine, une peſte qui pourroient arriver tôt ou tard, où il faudra ſe ſauver au prix de l'argent: je lui repreſente des enfans à marier, &

à établir : je lui repreſente un fils en voyage, qui pourroit tomber entre les mains des Pirates, dont il faudra le racheter moyennant une groſſe ſomme : je lui repreſente une maiſon qui peut être brûlée, & qu'il faudra rebâtir, une terre qui peut être détruite par la grêle, qu'il faudra rétablir : enfin je lui repreſente tant d'emplois prochains de ſon magot, qu'il n'en reſte point pour le preſent. En attendant, ce pauvre Riche n'oſe pas toucher à ſon treſor, il ſouffre patiemment la faim, la ſoif, le froid & le chaud, pour éviter dans un autre tems les maux qu'il s'impoſe lui-même dès à preſent. Si je n'avois pas quelquefois pitié de lui, & ſi je ne changeois pas, pour le ſoulager, les apparences prochaines en apparences très-éloignées, il periroit au milieu de ſes richeſſes. Oſez-vous encore

soûtenir, Messieurs, que les richesses sont un bien réel & veritable, si elles ne peuvent pas seulement guerir d'une peur chimerique? Et s'il faut absolument que je vienne au secours, pour qu'on en puisse jouir? Vous me direz peut-être, que tous les riches ne sont pas aussi avares, & aussi fous que celui que je viens de vous dépeindre; mais je vous réponds, que ceux que vous appellez riches, sont tous avares plus ou moins, suivant qu'il me plaît de diriger leurs pensées. Car ceux qui ne sont point avares du tout, ne deviennent jamais riches, ou s'ils le deviennent, ils ne le sont pas long-tems. J'ai attaché deux choses aux richesses; c'est de vouloir les dissiper promptement, ou de vouloir les garder très-long-tems, en les augmentant toûjours. Dans l'un comme dans l'autre cas je suis du jeu, & rien ne se fait sans ma participation.

Figurez-vous un jeune homme qui vient de recueillir une riche ſucceſſion. Vous dites : voilà un homme très-heureux, il eſt de Condition, il eſt bien fait, il a beaucoup d'eſprit, il ſe fait aimer de tout le monde, il eſt brave : le voilà au comble de ſon bonheur, après avoir eu ce grand heritage, qui lui donne les moyens de faire valoir ſes grands talents. Je vais vous faire voir comment je m'y prends, pour empêcher que cet homme ne puiſſe jouir de ſon treſor qu'à ma fantaiſie. Je lui remplis d'abord l'eſprit d'une quantité d'idées vaines & évaporées : je lui repreſente mille emplois de ſon argent pour acquerir de l'honneur & de la reputation : je lui fais acheter une grande Charge de guerre, qu'il n'eſt pas capable de remplir. Il va à l'armée avec un train & un équipage magnifique. Il tient table ouverte ; il ſe

met à la tête d'une troupe; & ne sçachant point le métier de la guerre, il fait une manœuvre qui procure la victoire aux ennemis. Il est blessé & estropié : tout son équipage est pris; enfin il revient sans une maille, tout criblé de blessures, & couvert de honte & de confusion, bienheureux encore qu'on ne lui fasse pas son procès, & que sa tête reste sur ses épaules. Ces évenemens vous font changer de langage. Vous commencez par dire, que le malheur de ce galant homme vient de ce qu'il a eu la riche succession, car sans cela, dites-vous, il ne se seroit pas mis dans un poste qui fut au-dessus de ses forces; il auroit avancé par des grades proportionnez, il seroit devenu l'homme le plus accompli qu'on eut jamais vû. Vous décidez d'abord, sans comprendre de combien de manieres je l'aurois pû traverser.

Imaginez-vous ſeulement que ce n'eſt pas l'argent qui l'a rendu malheureux, ni qui a dû faire ſa fortune ; ſçachez que les richeſſes ont tantôt l'apparence d'un mal, tantôt l'apparence d'un bien, ſelon qu'il me plaît de diſpoſer les choſes.

Mais où tout ce diſcours me menera-t-il ? Faut-il que je vous démontre encore plus amplement, que les Richeſſes ne ſont pas un bien réel, & n'en peuvent procurer aucun par elles-mêmes ? La ſanté, & la liberté, ces biens ſi eſtimables, peuvent-ils être aſſurez ou récuperez avec de l'argent ? Vous dites que oüy : car au moyen de l'argent, on a un bon Medecin : au moyen de l'argent on ſe ſauve de la plus dure captivité. Si je vous répondois que ce bon Medecin, qui doit vous guerir, n'eſt qu'un Charlatan que je vous ai envoyé,

pour lui donner votre bien, & qu'il a grand interest, ou de vous laisser mourir, ou de vous voir toûjours malades; si je vous di. sois encore, que les pauvres sont rarement malades, & les riches presque toûjours, qu'en penseriez-vous? Où est le riche qui se puisse sauver de ma captivité, lorsque je tiens son esprit enchaîné par des idées chimeriques? Pour ce qui regarde la captivité du corps, un pauvre s'en sauve plus vîte qu'un riche. Il y a un nombre de Charlatans parmi les Juges & parmi les gens de guerre, qui ne se soucient gueres de prendre des gueux, mais qui sont charmez de tenir les riches prisonniers aussi longtems qu'il est possible. Il n'est donc pas raisonnable de vouloir devenir riche, afin de pouvoir se délivrer d'une prison que la richesse peut vous attirer. On est donc bien plus assuré de sa liber-

té quand on reste pauvre. Vous me direz peut-être, que moyennant de l'argent, on se tire souvent d'un très-mauvais pas, quand, par exemple, on est accusé de quelque crime. Mais n'est-il pas plus aisé de ne point commettre de crimes, ou d'en éviter les apparences, que de faire tant de démarches pénibles dans l'acquisition des richesses. D'ailleurs, il est bon que vous sçachiez, que les riches sont entourrés d'un nombre de gens de ma façon. Les uns s'appellent ennemis ou envieux, les autres s'appellent Juges, Magistrats, Avocats, Procureurs, & Notaires. Ces gens-là ne cherchent qu'à prendre le bien du Riche, ou du moins à le faire devenir pauvre. Je leur ai appris le secret de faire tomber quelque soupçon de crime sur le Riche, s'il n'est pas possible de le rendre

criminel. Ce n'eſt donc pas la peine de devenir riche, pour s'attirer des pourſuites, & pour ſauver ſa vie en abandonnant ſon bien.

Je crois pourtant, Meſſieurs, qu'il ſera inutile de vous prêcher plus long-tems ſur la vanité des richeſſes. Vous m'applaudiſſez en apparence comme vous applaudiſſiez l'autre jour vos Prédicateurs & vos Philoſophes. Quand je penetre dans le fond de votre cœur, je m'apperçois fort bien que vous n'êtes pas encore diſpoſez à mépriſer les richeſſes, & à les mettre au rang qui leur convient, ainſi je prévois bien que ma morale, toute ſenſée, & toute raiſonnable qu'elle puiſſe paroître, fera enfin baailler les uns, & dormir les autres. Venons donc au fait, & au point principal que je me ſuis propoſée de vous expliquer, car c'eſt ce qui vous a ren-

du si attentifs quand j'ai commencé à parler des richesses. Vous mourez d'envie de sçavoir si j'ai raison de me vanter, que je suis la seule Déesse qui possede, & qui fait distribuer cette Medecine universelle qui guerit les maux dont vous avez la tête remplie : Si c'est moi seule qui vend le veritable Orvietan, le précieux *Aurum potabile*, la Medecine de toutes les Medecines. En un mot, vous voulez sçavoir si c'est moi qui fait naître, & qui communique, à qui bon me semble, toutes sortes de richesses ? Ne vous imaginez point, qu'en bonne Charlatane, je cherche à vous en imposer. Foi de Charlatane, je ne vous dirai que la verité toute simple & toute pure.

Vous venez d'entendre que les richesses ne sont un bien qu'en apparence ; je vous ai appris, qu'il n'y a que moi

qui puisse faire qu'une chose paroisse telle ou telle, sans l'être réellement ; & qu'il n'y a que la Charlatanerie qui puisse débiter des drogues de cette nature. Convenez donc aussi qu'il n'y a que moi qui puisse donner aux richesses cette apparence de biens, & qui puisse les revêtir de ces charmes, qui sont cause que vous desirez, & que vous cherchez avec une ardeur extrême à devenir riches. Il seroit inutile de vous entretenir sur les differentes espece de richesses quej'ai établies depuis le commencement du monde c'est-à-dire, depuis que j'ai appris auxhommes de sortir de cette miserable communion des biens, de cet état fade & languissant, où il n'y avoit ni richesse ni pauvreté, mais une repartition égale de toutes les choses qui regardent la conservation de la vie, où il n'y avoit ni faste, ni magnificen-

ce, ni luxe, ni débauche, ni dissipation, mais où chacun vivoit dans un contentement indolent, portant à la masse commune tout ce qu'il trouvoit propre pour la nourriture la plus simple, & pour les vêtemens les plus unis, afin d'être reparti ensuite parmi tous les membres de la Societé. On n'y étoit point tourmenté du desir des richesses ; on cultivoit la terre ensemble, & on consumoit ensemble ce qu'elle avoit produit ; les uns alloient dans les bois pour tuer du gibier, les autres s'amusoient à prendre du poisson dans la Riviere ou dans la Mer ; d'autres cherchoient des racines & des légumes dans les champs. Quoiqu'on revînt quelquefois à l'habitation les mains vuides, il n'y avoit point de mal, on n'alloit pas coucher sans manger, il y avoit toû-

jours quelque petite provision au logis. Il n'y avoit pas là aucun sujet de procès, & encore moins d'avoir des Juges, des Avocats, des Procureurs & des Notaires, ou d'autres gens qui mangent le bien d'autruy. Les Medecins n'y étoient pas connus non plus. La maniere de vivre de ces tems-là ne causoit aucune maladie, au contraire elle préservoit les corps de la plûpart des accidens qui les ruinent aujourd'huy: en un mot, il n'y avoit qu'une seule profession, un seul Etat, une seule Condition, qui étoit d'être homme ou femme. Moi qui ai toûjours aimé & consideré les hommes, je ne pouvois supporter plus long-tems cette fade simplicité, surtout quand je commençois à m'appercevoir, que ceux qui avoient apporté quelque chose à la masse commune, murmuroient en voyant que ceux

qui étoient revenus tout affamez, sans rien apporter, mangeoient deux ou trois portions; & je voyois bien que sans établir un certain ordre, tout iroit bien-tôt sans dessus-dessous. Je voulois donc mettre les hommes dans une situation plus reglée, & en même tems plus picquante & plus agréable. Pour cet effet, je leur representois l'idée de la séparation & de la proprieté du côté le plus beau. Je les faisois regarder leur prétendue Communauté du côté le plus laid. Je faisois entrevoir aux plus industrieux, que dans cette affreuse situation, eux & leurs enfans ne profiteroient jamais des fruits de leur industrie; je leur faisois sentir, que les plus paresseux, ayant part à leurs productions, les empêcheroient toûjours de s'enrichir, & qu'au

contraire, en se séparant, ils auroient bien-tôt les biens des fainéans, qui seroient obligez à la fin de se soûmettre à leur discretion, & de devenir leurs esclaves : vrai moyen de se mettre à son aise, & de vivre des travaux de ces forçats. Je representois aux paresseux, qu'en recevant une portion de l'heritage commun, ils pourroient en jouir plus commodement, sans s'embarrasser du tems à venir, & sans se fatiguer de travaux, pour porter à la Communauté des provisions dont les plus gourmans auroient toûjours la meilleure portion. Qu'il étoit inutile de songer aux choses qui pourroient arriver dans un autre tems, puisque les hommes n'étoient point les maîtres de ces évenemens, & qu'en tout cas l'occasion apprendroit ce qu'il y auroit à faire; au lieu que dans l'état où ils se trou-

voient, ils ſeroient continuellement ſujets à des reproches quand ils voudroient prendre leur repos & leurs commoditez, &ne pas faire comme tout le monde. Je n'avois pas de peine à faire comprendre aux ambitieux & aux hardis la baſſeſſe de leur condition. Comment, leur diſois-je, n'être point le maître chez ſoi, n'avoir perſonne à commander, être mis en égalité avec un ſot, avec un lâche, avec un miſerable? Cela ne ſe peut pas ſouffrir plus long-tems. Vous qui meritez de gouverner les autres, vous êtes gouvernez par la ſotte raiſon, que ceux qui vous gouvernent ont la barbe plus longue & plus griſe que vous? Or tant que vous reſterez dans cette pitoyable communauté, vous ſerez maîtriſez par gens qui meritent d'être vos valets. Sortez-en, je vous le conſeille, vous leur fe-

rez voir ensuite ce que vous êtes capables de faire, vous les soûmettrez à vos volontez, de gré ou de force ; partout où votre bras se pourra étendre, les richesses des autres seront à votre disposition. Vous serez gens de la premiere Condition ; & les autres ne seront que de la canaille. Quand j'eus ainsi disposé mes gens, chacun commença à faire paroître son mécontentement ; les uns vouloient qu'on changeat la maniere de se gouverner, & que l'âge ne décidât plus du merite. Les autres demandoient, qu'on gardât une plus exacte proportion dans les travaux, & qu'on établît pour regle, que celui qui auroit moins travaillé mangeroit moins, & se vêtiroit plus modestement. D'autres disoient, que le repos & les commoditez qu'ils avoient n'étoient pas suffisantes,

eu égard à la conſtitution de leur corps, que peu de travail fait avec eſprit valloit ſouvent mieux qu'un grand travail de bête, ſans quoi, diſoient ils, les travaux des Chevaux & des Bœufs ſeroient bien au-deſſus de ceux des hommes. A meſure que chacun s'efforçoit de faire valoir ſes raiſons, la converſation s'échauffa & il ſe leva un ſi grand bruit, que les uns ne comprenoient plus ce que les autres diſoient. Vous auriez crû voir la confuſion de Babel. J'avois pourtant beſoin de toute mon adreſſe, pour calmer le feu des plus emportez, afin qu'ils n'allaſſent pas ſe jetter ſur les plus foibles pour les égorger, ce qui auroit détruit tous mes beaux projets. Il m'en coûta beaucoup, pour faire remettre la déliberation au lendemain, & pour donner à chacun le tems de la reflexion; car toute

Déeſſe que je ſuis, je ne prévoyois pas tout, & à de nouveaux inconveniens il falloit de nouveaux remedes. J'allois donc m'adreſſer aux plus violens & aux plus avares, faiſant comprendre aux uns, qu'il ne falloit pas mettre les choſes au hazard d'une victoire incertaine; & aux autres, que de trouver la juſte proportion dans la repartition des biens, ce ſeroit une affaire de trop longue halaine. Il ſeroit donc à propos, diſois-je, de propoſer à l'Aſſemblée une repartition égale de tous les biens, & par conſequent une ſuppreſſion de la communauté: cela étant fait, je leur répondrois du reſte. Ils avalerent cette idée comme une pilule dorée: ils en firent la propoſition à l'aſſemblée. D'abord les pareſſeux, les commodes, & les poltrons entroient dans ces ſentimens, ſouhaitant de ſe débaraſſer à ſi bon marché de gens qui leur paroiſſoient formidables,

& malgré la resistance qu'y firent les vieillards & tous ceux qui n'étoient pas en état de travailler, la separation fut resolue, & executée sur le champ.

Après ce coup de mon adresse, je ne fus pas longtemps à voir des riches, des pauvres, & même des mandians. Chacun commençant à vivre à sa façon, & sans égard pour les autres, les biens des paresseux étoient bientôt dissipés, les vieillards & les infirmes manquoient de tout ; les avares s'emparoient des portions des premiers, les ambitieux commençoient à saccager & à piller, de sorte qu'à la fin les plus industrieux devenoient aussi gueux que les plus imbecilles. Dans cette désolation du genre humain, il falloit un nouveau remede. Ce fut l'établissement des Républiques, au moyen desquelles le plus foible

ne devoit plus être la proye du plus fort. On forma d'abord une loi generale, portant défenſe de s'enrichir aux dépens d'autrui, & qu'il n'y auroit qu'un ſeul titre d'aquiſition qui ſeroit réputé legitime. Ou appella ce titre Commerce, c'eſt-à-dire, pour acquerir quelque choſe dont un autre étoit poſſeſſeur, il falloit donner, ou faire ce qu'il demandoit en échange. On établit des prix & des évaluations, dont ceux qui commerçoient convenoient enſemble, ou ſuivant le caprice, ou ſuivant la neceſſité d'avoir une choſe, ou de s'en défaire; l'induſtrie & les travaux recevoient par la même raiſon une valeur qui varioit ſuivant qu'ils paroiſſoient plus ou moins neceſſaires, plus ou moins importans.

Vous pouvez vous imaginer, Meſſieurs, que c'étoit là

un beau champs pour étaler & pour debiter mes drogues, je veux dire, pour donner des apparences de valeur, quand je jugeois à propos d'enrichir les uns & d'apauvrir les autres. Je conduisois si bien ma barque, que quand je voulois, les choses les plus viles prenoient une valeur exorbitante, & les plus estimables ne valoient rien du tout. J'établissois d'abord pour maxime generale, qu'une chose devenoit précieuse par la Rareté. Quoiqu'il n'y eut ni rime ni raison dans cette valeur de rareté, elle fut si bien goûtée, qu'elle dure encore aujourd'hui, & décide presque de tout le commerce du genre humain. Oh la bonne drogue que cette Rareté! J'en ai tant debité, que je crois qu'il sera bientôt temps d'inventer quelqu'autre maxime équipolente, afin qu'on ne retombe pas dans le sens commun. Le Prover-

be

be : *qu'une chose vaut autant qu'un riche sot en donne*, eſt devenu trop commun ; le changement me paroît neceſſaire. Par un petit coup d'eſſai que je viens de faire, on a vû, qu'un petit morceau de papier, qui eſt la choſe la plus commune & la plus vile, peut valoir autant de milliers d'écus que je veux qu'il vaille.

Voyons ſi après ce détail, vous pouvez croire encore que je ſois une Gaſconne, une Normande, une Fanfaronne, en un mot une Charlatane qui ſe vante témérairement d'avoir la Medecine univerſelle, & de poſſeder ſeule l'incomparable Panacée, qui produit & diſtribue les richeſſes ? Car je ne ſçais pas s'il y a moyen de vous en convaincre davantage. Je m'apperçois pourtant, que vous commencez à vouloir me rendre juſtice. Pour vous conſerver dans cette bonne diſpoſition, il faut que

j'ajoûte encore un mot à ce que je viens de dire ſur les richeſſes. Ce ne ſera dans le fond qu'une repetition ; mais peut-on dire trop ſouvent des choſes excellentes ? C'eſt moi, Meſſieurs, qui ai ſupprimé autrefois la communauté des biens, en lui ſubſtituant la Proprieté : c'eſt moi qui ai fait paroître l'idée de la richeſſe, ſuivie de l'idée du Commerce : c'eſt moi enfin qui ſuis cauſe que l'idée de la Rareté s'eſt emparée du Commerce avec toutes les chimeres, que les apparences de neceſſité, d'utilité & d'importance produiſirent dans l'eſprit des hommes. Ainſi vous ſçavez que toutes ces drogues viennent de ma boutique, & qu'il n'y a que moi qui les puiſſe préparer & diſtribuer. Convenez donc qu'il faut être bien aimé & bien favoriſé de ma Divinité pour devenir riche ; ſoyez perſuadez, que ceux

que je hais, ne deviennent jamais riches, ou s'ils le ſont, j'empoiſonne tellement la drogue de la valeur & de la jouiſſance, qu'ils deviennent plus pauvres que les derniers des miſerables. C'eſt ce que vous avez pû comprendre par les exemples que je vous ai donnez. N'eſt-il pas vrai, mes enfans, que c'eſt la même choſe, n'être pas riche, ou n'avoir point la jouiſſance libre de ſes richeſſes. Ayez donc recours à moi, implorez mon ſecours, gagnez mon amitié, rendez-vous dignes de mes faveurs, vous qui deſirez ſi paſſionément de vous enrichir & de vous procurer tous les avantages que la jouiſſance des richeſſes vous fait paroître. Mais ne négligez point, je vous en avertis, le moindre de mes preceptes. Obſervez bien mes loix, ſuivez la route que je vous enſeigne, ne vous écartez pas du bon chemin.

Reflechiſſez avec attention ſur ce que j'ai fait pour ma fille aînée & bien aimée Madame la Medecine. Il y a long-tems qu'on vous a rebattu les oreilles avec le *Dat Galenus Opes*. Vous devez ſçavoir par une infinité d'exemples, que ce proverbe n'eſt que trop veritable, ſans quoi ma pauvre fille ne ſe ſeroit point attiré votre envie, votre jalouſie, votre haine, & votre mépris. Vous crûtes, qu elle ſeule poſſedoit le moyen de s'enrichir par des chimeres & par des apparences, ſans vous apercevoir, que j'avois mis les mêmes moyens entre vos mains. Le nom glorieux d'un Charlatan & d'une Charlatane devint parmi vous un terme injurieux, ſans comprendre que l'injure, que vous faiſiez à ma famille, retomboit ſur vous-mêmes. Dites-moi, de bonne foi, ſi vous voulez nous faire réparation d'honneur, ou ſi vous voulez

vous resoudre de ne devenir jamais riches. Je vois bien que vous aimeriez mieux passer pour Charlatans, que de faire une pénitence aussi dure; ainsi je vous pardonne, & je vous accorde pour jamais ma maternelle affection. Il faut pourtant que je vous raconte, comment je me suis prise avec ma chere fille la Medecine, pour la rendre heureuse, & pour lui faire vendre bien cher des drogues qui ne valloient rien du tout, & dont toute la vertu n'étoit qu'imaginaire. Je m'en vais vous le dire en deux mots, car je suis resolue de vous ouvrir entierement mon cœur. Je faisois naître une infinité de maladies chimeriques, que les drogues chimeriques chassoient en perfection. Je representois des maladies prochaines, qui n'arrivoient jamais, & qui ne pouvoient jamais arriver. Je montrois une apparence de guerison,

quand il n'y avoit aucun remede. Je faisoiscraindre la mort quand il n'y avoit aucun danger, aucune necessité de prendre des remedes; après quoi je faisois croire, que c'étoient les remedes qui avoient sauvé la vie. Les malades, & les Medecins publioient & établissoient également la réputation du remede. Je faisois paroître grands les petits maux, j'établissois une foule de malades imaginaires, qui depuis le matin jusqu'au soir avaloient des drogues comme du miel. J'inventois une infinité de plaisirs chimeriques, qui produisoient des maladies très-longues, & pour la plûpart incurables. Je montrois aux Medecins les moyens de nourrir ces chimeres,& d'en produire encore de nouvelles. Je leur donnois pour guides mes sœurs, l'Effronterie & l'Admiration, avec le don de dire des choses mer-

veilleuſes, & ſurprenantes. Ma mere l'Heureuſe Ignorance venoit au ſecours, faiſant enſorte que tout fut reçû pour argent comptant. Je vous demande, Meſſieurs, ſi par le petit échantillon que je viens de vous montrer, vous n'entrevoyez pas de l'étoffe pour enrichir tous les Medecins, s'il y en avoit encore deux fois autant qu'il y en a. Ainſi j'ai fait plus qu'il ne faut pour les enrichir; car une ſeule choſe ſuffiſoit; c'étoit de remplir l'eſprit d'un grand nombre de Riches de pluſieurs maladies, & de la crainte d'en mourrir. Il étoit inutile que celui qui porte le nom de Medecin ſçût le plus petit de mes ſecrets; car quand je veux favoriſer encore plus particulierement les Medecins, quand je prends la peine de leur faire naître une haute réputation, & de les revêtir d'expe-

rience & d'érudition, c'eſt encore toute autre choſe, & leurs affaires vont grand train.

C'eſt à vous preſentement, ma chere fille Madame la Medecine, que j'adreſſe ma parole ; c'eſt à vous, ma chere enfant, que je vais donner un avertiſſement très-ſalutaire & très-important, car je voudrois bien vous préſerver de toutes les ſuites de ma diſgrace. Gardez-vous bien de me devenir infidele & déſobéïſſante. Gardez-vous bien de prêter l'oreille à de certains eſprits turbulents, qui ſe trouvent parmi vos petits enfans, & qui ſe donnent tous les mouvemens imaginables, pour vous faire accroire, que vous pouvez ſubſiſter ſans moi, & que vous n'avez plus beſoin d'avoir des égards pour votre mere. Gardez-vous-en bien, ma chere fille, je vous le dis encore un coup : car ſi une fois vous vous

rendez digne de ma disgrace & de ma colere, je suis resolue de détruire toutes les maladies chimeriques, & d'abolir en même-tems toutes les drogues qui les guérissent. Vous direz peut-être, que vous ne vous en souciez point, pourvû que je vous laisse les maladies veritables & les drogues utiles. Gardez-vous bien, mon enfant, de donner dans ces sentimens séducteurs, car vous ne savez peut-être pas encore ce que je suis capable de faire. Je détruirai alors toutes les maladies, & toutes les drogues veritables, en les rendant chimeriques. Je ferai ensorte qu'on croira, que toutes les maladies guerissables ne le sont que par la seule force de la nature & du temperament, & que pour les mortelles, il est inutile d'y apporter aucun remede. Je détruirai la peur de la mort, je

guerirai tous les malades imagi-
naires de leur folie, je supprimerai
la réputation de tous les remedes,
& je ferai ensorte que l'eau de ri-
viere sera réputée le seul & l'uni-
que remede contre tous les
maux. J'abolirai tous les plaisirs
chimeriques & pernicieux, & je
mettrai à leur place ceux qui
contribuent à la conservation
de la santé. Vos petits maîtres les
nouveaux Medecins, qui com-
mencent à se donner des airs en
soûtenant que leur science est des
plus certaines & des plus démon-
stratives, ne seront crus de person-
ne, & je les accommoderai si
bien, qu'ils seront assez heureux
de trouver quelque place à l'Hô-
pital, ou du moins que de petits
Seigneurs, qu'ils sont aujourd'uy,
ils redeviendront esclaves com-
me chez les anciens Romains.
Quand tout cela sera arrivé,
adieu Madame la Medecine,

adieu ma chere fille, je ne vous connoîtrai plus, vous irez à la friperie, & quand tout ſera mangé, vous ſçavez bien le chemin qu'il faudra prendre. Je vous exhorte donc pour la derniere fois, n'oubliez jamais la leçon que je vous donne aujourd'huy & qui n'eſt que l'effet de la plus pure affection maternelle.

Pardonnez, Meſſieurs, cette digreſſion à la tendreſſe d'une mere, qui s'eſt laiſſée entraîner par l'excès de ſon amour juſques dans les petites affaires de ſon ménage. Je reprends le fil de mon diſcours, afin de ne point abuſer de votre patience; car il me ſemble déja que j'entends quelques-uns d'entre vous s'écrier: la peſte ſoit de cette Medecine & de cette fille aînée! nous n'avons que faire de toutes ces affaires domeſtiques, nous ne voulons & nous ne pouvons être Me-

decins. Si tout le monde étoit Medecin, où trouveroit-on des malades ? Où ſeroient les dupes, qui donneroient leur argent pour des choſes, que les uns connoîtroient auſſi-bien que les autres ? D'ailleurs nous nous trouvons déja dans un état, dans une profeſſion, que nous ne ſçaurions quitter : nous ſommes Princes, Comtes, Gentilshommes, gens de guerre, gens de Robbe, d'Egliſe, enfans de famille, Financiers, Bourgeois, Marchands, Artiſans, Laboureurs, femmes, veuves, filles à marier, orphelines, &c. Il faut que chacun dans ſon état puiſſe trouver les moyens de s'enrichir; ſans quoi nous vous dirons encore une fois, que toute Déeſſe que vous êtes, vous êtes la plus grande Fanfaronne, que nous ayons jamais vûe.

Je m'en vais, mes amis, vous ſatisfaire à l'inſtant. Car quoique

nous autres femmes ſoyons accoûtumées de gliſſer dans tous nos diſcours quelques traits de notre hiſtoire domeſtique, celui que je me ſuis échapée de vous donner, ſervira à vous convaincre davantage de ma puiſſance & de mon amour pour tout le monde. Vous m'appartenez auſſi-bien que ma fille aînée Madame la Medecine: pouvez-vous donc croire, que je vous aye oubliez dans la diſtribution de mes faveurs? Je vous ai dit tantôt, que je tiens la même route, & que je me ſers des mêmes moyens, enfin que je ſuis les mêmes principes, à l'égard de tous états & conditions, quand je veux enrichir quelqu'un. Ma fille aînée n'a d'autre prérogative, que celle de la primogeniture, que je ne ſçaurois lui ôter. Mais que penſeriez-vous, ſi je vous diſois, qu'il ne tient qu'à

moi, de vous rendre tout d'un coup, & ſans autre forme de procès, riches, & heureux? Vous voilà guais, vous voilà déridez & déſourcillez, vous avancez à grands pas vers ma chaire, vous vous preſſez juſqu'à vous entr'étouffer, pour ne point laiſſer échapper une ſeule ſyllabe de la bonne nouvelle que je m'en vais vous annoncer. Ecoutez donc avec attention, gardez un profond ſilence, afin que chacun d'entre vous puiſſe profiter de mon diſcours. Quand je vous ferai preſent d'une des plus excellentes de mes drogues, qui s'appelle l'*Idée de la Richeſſe*, laquelle étant priſe ſouvent & à propos fera que vous ſerez contents chacun de ſon ſort, & que vous ne manquerez de rien, ne diriez-vous pas que je vous ai rendus riches & heureux? Vous changez d'humeur, vous vous

éloignez, la plûpart d'entre vous se mettent en devoir de s'en aller, d'autres commencent à se mocquer de moi. Qu'avez-vous, mes chers enfans ? Quel est le sujet de votre mécontentement ? Ne dites-vous pas, que je veux vous rendre ratiers tous ensemble ? Ne vous semble-t-il pas que je veux vous préparer pour les petites Maisons ? Ne pensez-vous pas que ma drogue est un poison des plus dangereux, au lieu d'être salutaire ? Je vous suplie, mes chers amis, n'allez pas si vîte en besogne, ne soyez pas si prompts. Je vous repete encore une fois, ma drogue est le seul specifique, il est unique, il n'y en a point d'autre. N'allez pas dire, qu'un homme, qui s'imagine d'être riche, qui s'en réjouit, qui se croit heureux, & vit content, est d'abord un insensé. Il ne vous convient pas d'insulter ainsi un Con-

frere, qui est du moins aussi sage que vous. La richesse & le contentement ne sont que dans l'esprit: vous ne les mettrez peut-être pas dans les jambes, ou tout-à-fait hors de l'homme. Or si ma drogue est bonne, comme elle l'est, elle doit operer sur l'esprit, & non pas sur les jambes, ou sur quelqu'autre chose, comme, par exemple, sur les maisons, sur les Terres, ou sur les Coffres forts. Il est vrai, que je vous ai déja vendu une drogue, je veux dire, une idée qui vous fait dire chacun à sa façon & suivant son état: *pour être riche il faut un tel & tel bien.* Vous le mesurez & calculez très exactement. Les plus moderez d'entre vous cherchent à pouvoir vivre comme leurs camarades qui sont de la même condition. Quand je change la maniere de vivre de ces derniers, & quand je la rends égale à la leur, ils

commencent à ſe croire aſſez riches, ils ſont contents, ſans avoir plus de bien qu'ils n'en avoient auparavant. C'eſt mon incomparable drogue, c'eſt mon ſpecifique qui a produit cet effet, c'eſt l'idée de la richeſſe dont je leur ai fait preſent, qui les rend tout d'un coup riches & contens. Avant que de prendre de mon merveilleux ſpecifique, on n'eſt jamais riche, quelque bien qu'on puiſſe avoir. C'eſt encore un coup, lui ſeul, remarquez-le bien, mes amis, c'eſt lui ſeul qui poſſede cette vertu divine, & qui produit cet effet miraculeux. Je défie les plus ſçavans & les plus ſages de m'en montrer un autre. Repreſentez-vous l'homme le plus riche que vous puiſſiez connoître, je veux dire, un homme qui n'a pour toute richeſſe que quelques millions en argent comptant, & quelques autres en ren-

tes, que quelques belles terres, que deux ou trois maiſons magnifiques, & qui n'a pas encore pris de ma drogue. Regardez-le avec attention, remarquez combien il eſt pauvre, combien il eſt miſerable, combien il ſe plaint, combien il eſt tourmenté jour & nuit. De quoi? du ſoin d'être riche, & de la crainte de devenir pauvre. Que je lui donne ſeulement un demi grain de mon remede, il abondera en richeſſes, il ſera heureux, il ſera content ſur le champ. Repreſentez-vous en échange quelqu'un des plus pauvres d'entre vous, & ſelon vous, à qui j'ai fait preſent d'une bonne doſe de ma divine Panacée. Ne voyez-vous pas comme il rit, comme il chante, comme il eſt de bonne humeur? Tous les biens des autres lui appartiennent, il en prend ce qu'il lui faut, par conſequent il ne manque de rien. Il va ſe prome-

ner & se réjouir dans les Parcs & dans les Jardins de ceux qui les ont fait faire avec des soins & avec des dépenses incroyables. Pour qui ? Ce n'est certainement pas pour eux, parce qu'ils n'y mettent presque jamais le pied, mais c'est pour lui & pour ses camarades. Il a encore le plaisir de jouir de ces délices, sans qu'il lui en coûte le moindre soin, la moindre dépense. Il n'est chez lui que la nuit, quand on est pour ainsi dire mort, & quand on n'a plus besoin de rien. Depuis le matin jusqu'au soir les Palais les plus magnifiques sont ses Auberges, & il change tous les jours de logement. Il est partout bien reçû, à cause de son humeur enjouée. Les tables les plus délicieuses lui sont ouvertes ; on l'attend avec impatience : on s'informe des mets qui lui font le plus de plaisir, on l'en regale gracieusement. C'est le maître du

Logis, qui eſt chargé du ſoin & de la dépenſe ; lui au contraire en a la quinteſſence toute pure. Il s'approprie la plûpart des treſors dont les poſſeſſeurs ne tirent d'autre fruit que celui de la vûe, & en ce ſens, il eſt plus riche qu'eux, parce qu'il voit les treſors d'une infinité d'autres. C'eſt un embarras pour lui d'aller en Caroſſe, quoique les Caroſſes de ſes amis ſoyent à ſon ſervice. Vous pouvez vous imaginer le reſte de ſa vie, toute charmante, toute agréable, éloignée de tout tourment, de toute mélancolie. Enfin, que voulez-vous davantage, pour que cet homme ſoit riche ? Car il me ſera plus aiſé de le rendre pauvre, que de le rendre encore plus riche. Je n'aurois qu'à lui faire avaler une très-petite doſe d'une drogue qui s'appelle l'Idée de la pauvreté, il deviendroit auſſi gueux que la plû-

part de vos Riches. Mais pour le rendre plus riche, il faudroit lui donner toute ma Panacée, c'est ce que je ne puis pas faire, étant obligée d'en reserver une portion pour vous autres. Ne vous imaginez pas, que c'est la proprieté ou la possession d'un certain bien qu'il faudroit à cet homme, pour qu'il soit veritablement riche. Car je vous ai démontré invinciblement, que cette proprieté & cette possession ne rendent jamais un homme parfaitement riche. Il faut dans l'un & dans l'autre de ces cas prendre de ma Panacée, sans quoi nulle richesse, nul contentement. D'ailleurs, cette proprieté, & cette possession sont de très-petites drogues dont je fais present aux prétendus Riches, leur ayant refusé mon excellent specifique. Ces deux chimeres les amusent & les divertissent, sans qu'ils osent tou-

cher à leurs tresors, pendant que d'autres en ont toute la jouissance & tous les agrémens. C'est uniquement par pitié que je leur laisse ces chimeres, qui ne servent que de cure palliative, jusqu'à ce qu'ils passent dans l'autre monde : car la plûpart de ces gens, après avoir acquis un certain bien, commencent à s'en orgueillir contre moi, & s'imaginent, qu'ils peuvent se passer de mon secours : c'est pourquoi je les traiterois bien autrement, si je n'étois pas la meilleure de toutes les femmes. Cependant il y en a parmi vous qui auront de la peine à avaler ma Panacée, & qui ne pourront s'empêcher de la rendre promptement. Je ne suis pas une mere assez dénaturée pour ne pas vouloir m'acommoder au goût de ces temperaments hétéroclites. Je leur fais d'abord pren-

dre quelques priſes de mon *Elixir de Proprieté*, & je les mene inſenſiblement au point où je veux qu'ils parviennent. S'ils ne dédaignent pas de m'obéïr, je leur donne encore une petite doſe de jouiſſance, pour voir ſi leur eſtomac peut ſouffrir mon ſpecifique. Cela étant, j'acheve la cure, ſinon, je les laiſſe là, & il faut bien qu'ils ſe paſſent d'être bien riches. Voici une foule qui tend les bras, pour avoir de mon Elixir de proprieté, & qui ſouhaite de ſçavoir comment il faut le prendre. Patience, Meſſieurs & Meſdames, vous allez être ſatisfaits dans un inſtant. La premiere & la principale choſe, dont je ſuis bien aiſe de vous avertir, c'eſt de n'en prendre pas trop à la fois. Vous ſçavez bien ce qui en arrive quand celui, qui n'a rien eu hier poſſede beaucoup aujourd'huy. En ſecond lieu, je vous

exhorte de partager votre élixir avec d'autres, afin qu'ils fassent de même à votre égard. En troisiéme lieu, je vous donne ma benediction maternelle, souhaitant, que ce remede vous prospere, & qu'il dispose votre estomac pour recevoir la jouissance, & ensuite ma divine Panacée, je veux dire, l'Idée de la richesse. Je vous en dirois davantage, si je ne voyois pas un grand nombre, qui s'impatiente de sçavoir, de quelle maniere je procure les Honneurs.

Vous avez appris, Messieurs, qu'autrefois il n'y avoit aucune dignité, aucune prérogative, aucune prééminence, aucune difference de condition, aucun rang, aucune émulation, par consequent aucune envie de gloire & de superiorité parmi les hommes. Tant que la communion de biens, dont je vous ai entretenu

entretenu tantôt, ſubſiſtoit, je me ſervois d'un ſeul moyen, pour gouverner le peu qu'il y avoit à gouverner. C'étoit de donner aux plus vieux la réputation de mérite & d'experience, avec le droit de diriger les actions des autres. Cela excluoit tout autre merite, toute autre experience, tout autre talent. Vous ſçavez auſſi, pourquoi j'ai changé ces choſes, pourquoi on eſt revenu de cette opinion, & pourquoi on ne croit plus, que la tête la plus griſe & la plus chauve doive avoir plus d'eſprit & plus d'experience qu'une autre, de ſorte qu'aucune prérogative n'eſt plus attachée à l'âge. Quand par mon inſpiration les plus orgueilleux & les plus hardis ſe ſont mis dans la tête, qu'ils valloient mieux que les autres, & qu'ils pouvoient leur ôter la liberté & les biens; les guerres, les brigandages, & les pillages ont ſuivi,

ce qui a produit une grande iné-galité de condition parmi les hommes. On a vû des Chefs de petites Armées, & ensuite des Maîtres, des valets, ou des esclaves. Les Maîtres s'appelloient Nobles, & les Esclaves Roturiers, ou de la Canaille. Plus un homme tenoit de cette Canaille sous sa domination, plus on le croyoit Noble, plus il étoit respecté. Il arrivoit souvent qu'après la mort d'un Maître, laissant un fils poltron & lâche, quelque petit Esclave fier & entreprenant se mettoit à la place du Maître; l'Esclave devenoit Gentilhomme, & le fils du Maître étoit fourré dans la Roture. Mais on changeoit si souvent de condition, qu'à la fin on se lassa de cet état incertain. Pour obvier à de pareils inconvéniens & à bien d'autres, on s'assembla, & on convint d'établir des Republiques. Ce fut là où

il s'agiſſoit de choiſir celui qui eut le plus de merite, & qui fut le plus digne de gouverner les autres. Comme pluſieurs avoient meilleure opinion d'eux-mêmes, que de tous les autres, il n'y avoit pas moyen de trouver une élection unanime. On eut donc recours à une de mes Drogues qui s'appelle *Hazard*; c'eſt-à-dire, les uns eurent recours au ſort, les autres à la pluralité des voix; d'autres à la ſucceſſion, lorſqu'il étoit queſtion de remplacer ceux qui étoient morts. On appelloit ceux qui s'étoient donné un Chef, Citoyens: ceux qui devoient aſſiſter ce Chef de leurs conſeils étoient Grands ou Nobles. Chacun conſervoit les valets & les Eſclaves qu'il avoit eu auparavant, s'il n'aimoit mieux donner à quelques-uns la liberté pour recompenſe de leurs ſervices. La principale prérogative que l'on don-

na d'abord au Chef, ce fut, de conferer & de distribuer à l'avenir toutes les dignitez & tous les honneurs, avec le droit de dégrader & d'encanailler ceux qui s'étoient rendus indignes de leur condition. Enfin le Chef ou le Prince devint la seule source où se devoient puiser tous les honneurs & toutes les dignitez.

Il est vrai qu'on établit dabord une Regle, portant, que les honneurs & les dignitez seroient distribuées selon le merite, & suivant les services qu'on rendroit à la Republique, ou, comme l'on disoit, au Public. Mais il se presenta un cahos immense de differens merites, de sorte qu'à la fin le Prince ne sçavoit plus où il en étoit, & à quoi il devoit se déterminer. Pour se débarrasser tout d'un coup de tant de discussions épineuses & inutiles, il mit sa personne à la place de la Re-

publique, & son inclination à la place du merite. Par là il fut en état de juger facilement du merite, sans se rompre la tête avec tant d'autres chimeres, de plus ou de moins de merite. Quand il aimoit la guerre, les Guerriers avoient du merite; quand il aimoit le repos, les pacifiques & les moderez rouloient; quand il étoit homme de Cabinet, les gens de conseil & d'intrigue venoient sur les rangs: aimoit-il la Chasse, les Chasseurs le suivoient: étoit-il buveur, les fils de Bachus levoient la tête: étoit-il devot, les Sacrificateurs s'emparoient de tout: aimoit-il les femmes, l'inclination du sexe décidoit du mérite, enfin, sans vous entretenir plus long-tems sur d'autres differens mérites, j'ai vû des Princes qui avoient toûjours une troupe

de Comediens à leurs trouſſes ; & qui montoient ſur le Théatre pour divertir le Public ; ce qui donnoit au métier d'Hiſtrion le plus grand merite. Jugez preſentement, mes enfans, ſi j'avois part à toutes ces choſes ? Jugez ſi ma puiſſance ne s'eſt pas étendue ſur tout ce que je viens de vous raconter ? Jugez, combien de differentes dignitez, conditions, Charges, Offices, rangs, privileges, prérogatives, & autres avantages ſemblables, ma puiſſance ſouveraine a fait naître ? Jugez, ſi j'ai pû tantôt élever les uns, tantôt abaiſſer les autres ; tantôt donner du merite, tantôt l'ôter ; tantôt honorer, tantôt couvrir de mépris & d'infamie ? Vous qui êtes remplis de votre merite, jugez, ſi vous pouvez en avoir, ſi vous pouvez en jouir, ſi vous pouvez le garder, ſans que je vous fourniſſe de mes drogues ?

Cependant vous vous recriez, vous vous plaignez de ce que je vous raconte mes vieilles historiettes; vous dites que le tems passé ne vous interesse plus, que vous êtes en peine du tems à venir, & que vous voulez avancer aux honneurs, à la réputation & aux dignitez, selon votre merite réel & effectif, auquel on ne veut pas rendre justice par un aveuglement qui vous désole. Vous êtes gens d'honneur, vous preferez la gloire à tous les biens du monde, vous n'aspirez qu'à vous rendre respectables, & à faire retentir par tout la grandeur de votre nom. Vous vous tuez de publier partout vos exploits héroïques, l'importance de vos rares talens, l'utilité de vos signalez services, les glorieuses actions de vos ancêtres : cependant il n'y a personne, qui se soucie d'apprendre & de repeter ces chansons. On

ne vous rend pas tous les honneurs qui vous ſont dûs ; il y en a même d'aſſez malins, qui ſe mocquent de vous, & qui vous mépriſent entierement. Votre grand cœur ſouffre, quand vous en voyez d'autres, qui ſans aucun merite, ſelon vous, ſe ſont élevez aux premieres dignitez ; qu'ils ont été conſiderez & reſpectez dans le monde, & qu'enfin ils ſont devenus vos maîtres. Vous êtes obligez de leur faire la cour, les appeller Monſeigneur, demander leur protection, dépendre de leur volonté. Pour vous conſoler de toutes ces ſouffrances, vous allez entendre quelque diſcours de morale, vous entamez quelque converſation ſur la vanité des grandeurs de ce monde. Après y avoir pris haleine, vous recommencez, où vous avez laiſſé la choſe auparavant. Vos peines ſe renouvellent,

& vos démarches inutiles après les honneurs, & après tous les avantages qui en dépendent, ſont redoublez. Enfin vous menez une vie toûjours chagrine, toûjours inquiete, toûjours malheureuſe.

Je vois icy un ſi grand nombre de malades de cette envie de gloire & d'honneur, que je ne puis pas me diſpenſer d'ouvrir le tiroir que voilà, pour leur diſtribuer de mon merveilleux ſpecifique qui s'appelle *Haute Opinion du mérite d'autruy.* Il faut cependant, Meſſieurs, que je vous avertiſſe, que ce n'eſt pas une cure ordinaire, que je fais avec cette drogue incomparable. C'eſt une cure ſimpathétique, une cure qui ne ſe doit point appliquer ſur l'eſprit malade, mais ſur un autre qui ſe porte bien. N'eſt-il pas vrai, que ceux qui ont déja reçû de moi tous les avantages de la gloire, de la renommée, des hon-

neurs, & des dignitez les plus éminentes n'ont pas besoin que je les guerisse de la maladie de l'ambition? Mais ceux qui aspirent aux honneurs ont besoin de mon secours. Il faut donc de necessité que j'établisse une simpathie & une communication d'honneur entre mes malades & ceux qui se portent bien. Comme quand je veux rendre un homme riche, il faut que je le mette en état de s'approprier les richesses d'autruy. Pour cet effet j'ai composé mon specifique, lequel étant pris à propos par ceux qui ont déja reçû le don de la gloire & des honneurs, en communique une portion à ceux qui n'en ont point du tout, ou qui n'en ont point assez. Aussi-tôt que ceux qui aspirent aux honneurs, trouveront le secret de faire prendre aux personnes élevées en dignitez, une petite dose de mon reme-

il n'y aura plus rien qui les puisſe arrêter dans le chemin de la gloire. J'avois autrefois établi un proverbe dans le monde, qui dit : *Honor eſt à laudatis laudari.* Ce qui vous fait connoître, que l'honneur n'eſt pas un bien qui vient de celui qui le reçoit, mais de celui qui le donne.

N'allez pas me rompre la tête avec cette réalité fade & vaine de votre merite : vous ſçavez bien que je ne puis pas entendre parler de pareilles choſes. Ne me dites pas, que tout merite, qui n'a pour fondement, que la bonne opinion d'autrui n'eſt qu'une chimere, & qu'au vrai merite les plus envieux ſont obligez de rendre enfin juſtice, malgré qu'ils en ayent. Vous pouvez, ſi vous voulez, vous y attendre : mais ne m'imputez rien, ſi en attendant, je diſtribue mon ſpecifique divin à ceux qui ont plus de confiance que vous,

& qui, ſelon vous, ont moins de mérite réel que vous. Ne ſoyez pas ſurpris, je vous en avertis encore une fois, quand ceux-cy s'empareront de la gloire & des honneurs, & quand avec tout votre prétendu mérite réel vous ſerez obligez de reſter à la queue de la troupe.

Dites-moi, s'il vous plaît, y a-t'il un merite plus grand & plus réel, que celui d'un General, qui défait les ennemis, & qui ſauve la Patrie menacée d'une ruine totale? Cependant vous avez vû mettre en déliberation, ſi l'on ne devoit pas faire le procès au General, qui avoit fait une pareille action. Vous en avez vû de ces actions, qui n'avoient rien de téméraire, au contraire, elles étoient brillantes, par des traits d'une prudence admirable, comme d'avoir laiſſé paſſer une riviere à la moitié d'une Armée beau-

coup ſuperieure, de l'avoir attaquée enſuite,&de l'avoir défaite, pour ainſi dire, à coup ſûr. N'a-t-on pas vû mettre ſur le tapis une alternative bien particuliere, par rapport à de pareilles actions? C'étoit, ou de faire trancher la tête au General, ou de l'honorer du commandement en chef. Si j'avois abandonné ces grands hommes à l'envie & au caprice,ſi je n'avois pas fait prendre à leurs maîtres une petite doſe de mon ſpecifique, ces grands hommes, ces hommes reſpectables à tous les ſiecles avenir, auroient péri ignominieuſement. Peut-on rien imaginer de plus grand & de plus admirable, que de prendre une Fortereſſe deffendue en dedans par une petite Armée, & en dehors par une beaucoup ſuperiere à celle des Aſſiegeans? Ne diroit-on pas,que celui qui dirige & execute une

pareille action, eſt un des plus grands Heros qu'il y ait jamais eu, & qu'il ne ſuffit pas de l'admirer, qu'il faudroit l'adorer ? Croyez-vous, que ſans mon ſecours, il ſeroit à l'abri d'une critique très-mordante, & d'un blâme preſque univerſel ? Si les choſes n'avoient qu'une ſeule face, vous pourriez compter, que tout le monde les regarderoit de la même façon; mais ayant pluſieurs faces, il faut que je m'en mêle, ſi l'on veut qu'elles ſoient regardées du côté le plus beau.

Vous qui êtes gens du monde, ne ſçavez-vous pas, qu'il n'y a rien de ſi grand, rien de ſi glorieux, rien de ſi reſpectable où l'on ne trouve un fâcheux ſi... Qu'un Magiſtrat ſoit integre, qu'il ſoit entierement attaché au ſervice du Prince & de l'Etat, on dira, s'il n'étoit pas ſi dur & ſi entêté.... ainſi du reſte. Montrez.

moi un homme de tel merite qu'il vous plaira, dont ce *fi* ne détruira pas la réputation, aussi-tôt que je veux l'abandonner au caprice du vulgaire, & ne le point secourir? Vous avez entendu dire, que pour vivre honorablement dans le monde, il vaut mieux paroître tel ou tel, que de l'être en effet, sans le paroître. Ainsi que vous vous accommodiez de ma drogue, ou que vous ne vous en accommodiez pas, je ne sçaurois manquer d'avoir toûjours bonne pratique. Je ferai faire le procès à ceux qui gagneront des batailles, & je comblerai d'honneurs, ceux qui les perdront. J'éleverai au faîte des dignitez, ceux qui ruineront l'Etat, & je précipiterai dans l'abîme du mépris ceux qui le sauveront. Tous vos discours & tous vos raisonnemens brillans ne serviront, qu'à vous accabler de mortification, qu'à augmenter

votre chagrin. Je ne changerai pas ma methode pour l'amour de vous, je m'en ſuis trop bien trouvée depuis le commencement du monde. Il eſt inutile de vous y attendre : penſez-y avant que je ferme ma boutique.

Mais vous, mes enfans dociles & obéïſſans, vous mes fidels amis & amies, recevez le preſent que je vous offre de bon cœur, uſez-en ſuivant la methode que je viens de vous preſcrire, ne doutez point des effets merveilleux dont je vous ſuis garante. Préparez-vous à la cure excellente, que je vous offre, par une petite priſe d'un remede, que j'appelle l'*Idée de ſa propre ſuffiſance.* Il eſt vrai que j'en ai aſſez pourvû le plus grand nombre d'entre vous, en vous communiquant une drogue qui s'appelle l'Amour propre. Vous ne manquez pas de bonne opinion pour vous-mêmes, vous

vous croyez capables de tout ce que vous voulez entreprendre ; vous vous ſentez dignes de tous les honneurs que vous ambitionnez. Il faut ſeulement, que je m'intereſſe pour de certains eſprits timides & modeſtes, qui, par une trop grande doſe qu'ils ont avalé de l'Idée du merite d'autrui, n'oſent pas ſe montrer en public, ni faire connoître ce qu'ils valent. C'eſt tantôt une terreur panique & chimerique qui les retient, tantôt une modeſtie affectée & hors de ſaiſon, qui les ſouſtrait aux yeux du Public, & qui les empêche d'aſpirer aux honneurs & aux dignitez, qu'ils meriteroient auſſi-bien que d'autres, s'ils croyoient ſeulement les meriter, ou d'y pouvoir ſuffire. Ces ſortes de malades doivent fortifier leur eſtomac avec ma petite drogue ; en tout cas, ma bonne ſœur l'Effronterie leur viendra au

ſecours, & alors ma cure ſimpathétique réuſſira à merveille.

Je me ſuis donné l'autre jour la Comedie avec un malade de cette nature. C'étoit un bon garçon, qui pour ſe mettre en réputation au Regiment où il venoit d'entrer, étoit engagé malgré lui, de ſe battre en duel avec un grand Bretailleur. Je m'appercevois d'abord de ſon embarras. Il avoit trop bonne opinion de ſon ennemi, & trop mauvaiſe de ſes forces; enfin ſans être poltron, il craignoit d'être bleſſé ou tué. Je lui envoyois d'abord un peu de mon remede, que j'ordonnois de mettre dans la pomme de ſon épée, l'aſſurant, qu'au moyen de cela ſa peau deviendroit dure comme une cuiraſſe. Mon homme, comme vous pouvez croire, ne manqua point de s'en ſervir. Il alla au rendez-vous avec beaucoup de confiance, où ſon ennemi l'atten-

doit impatiemment, en disant, qu'il feroit voir du païs à ce nouveau débarqué, pour le mettre en état d'être chassé du Regiment comme un miserable. Mais le brave, contre son attente, trouva un Lyon, au lieu d'un poltron, qui l'attaqua vivement, & lui fit tourner la cervelle heureusement, de sorte qu'il fut vaincu & blessé à mort. Après cela mon specifique opera d'une maniere surprenante sur tout le Regiment, & mon homme de très timide qu'il étoit reputé auparavant, parut le plus brave. La réputation & l'honneur se saisirent si bien de lui, qu'il n'en resta presque plus à son ennemi. Il fut dispensé de donner une seconde preuve de sa valeur. Quelque tems après il fit une sottise : on lui avoit deffendu d'ouvrir le papier & de regarder ce qu'il y avoit ; car en ce cas, disoit-on,

le remede perdroit toute ſa force. Sa curioſité de regarder & d'admirer mon remede, fut trop grande, pour obſerver plus long-tems ce que je lui avois fait preſcrire. Il ouvrit le papier, & n'y trouvant que ces mots: *Coquin deffends-toi*, il fut tout honteux de n'avoir pas connu ſes propres forces; il mépriſa mon remede, déchira le papier, & voulant montrer par une ſeconde avanture qu'il n'avoit pas beſoin de mon ſecours, s'engagea témerairement dans un nouveau combat. Mais il trouva un ennemi, qui ayant pris une bonne doſe de ma drogue, l'attaqua d'un air guai & railleur, comme s'il s'agiſſoit de la plus petite choſe du monde. La peur prit tout d'un coup mon homme, il s'enfuit, & ſi je ne me trompe pas, il court encore.

Je ne vous entretiendrai pas plus long-tems de mes petits di-

vertiſſemens., venons aux choſes ſerieuſes. Quand je veux donner la gloire & les avantages de la victoire à une Armée beaucoup inferieure à celle de leurs ennemis, quand je veux laiſſer tomber dans le mépris une nation toute entiere, pour relever une autre; quand je veux couvrir de honte & de confuſion une grande Armée bien pourvûe de tout ce que la guerre exige, en donnant la victoire à une poignée de gens mal équipez & dépourvûs de tout; quand je veux faire paſſer l'admiration, le reſpect, & les égards de toutes les nations, à celle qui n'a preſque point encore été connue: c'eſt alors, Meſſieurs, que je m'applique, c'eſt-là où je travaille ſerieuſement, c'eſt à cette occaſion que je me ſers de mon incomparable ſpecifique, avec toute la précaution poſſible. Cependant

il ne m'eſt pas plus difficile de donner la gloire à une Armée, à une Nation entiere, que d'en faire part à une ſeule perſonne. Il ne m'en coûte qu'une plus grande doſe de mon remede, & un peu plus de tems : le reſte eſt égal. Combien de fois n'ai-je pas fait gagner des batailles à des Armées, qui, ſuivant toutes les apparences humaines, devoient être battues? Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire qu'une terreur panique s'étoit répandue ſubitement dans une telle & telle Armée, qui avoit toute la ſuperiorité imaginable ſur celle de ſes ennemis, & que par cette ſeule terreur panique, elle avoit été miſe en déroute ? Cette terreur panique n'eſt autre choſe qu'une crainte chimerique, & il ſuffit de craindre pour être battu, quelque fort que l'on ſoit. Combien de fois n'a-t-on pas débité dans

le monde, qu'un tel jour d'occasion la tête a tourné à un tel General, à un tel Officier, qui auparavant n'avoit jamais perdu sa presence d'esprit dans des rencontres plus dangereuses. Cela arrive quand je fais passer les hommes, du grand mépris de l'ennemi à la haute opinion de son mérite & de sa valeur invincible. Vous avez entendu dire encore, que toutes les victoires tiennent un peu du hazard. Qu'est-ce que Hazard ? N'est-ce pas là une chose qui, par son nom, est chimerique ? N'est-ce pas là une drogue qui m'appartient ? Car tout homme qui dit *hazard*, ne sçait pas ce qu'il veut dire. Il veut seulement exprimer une chose qu'il ne connoît pas. N'est-il pas étrange de donner des noms à des choses dont on n'a aucune idée ? Je défie les plus sçavans de me donner une défini-

tion du hazard, qu'en avouant ſincerement leur ignorance. Je m'attribue donc à juſte titre tous les effets du hazard. Par ce ſeul moyen, vous le ſentez bien, je deviens la maîtreſſe du monde. Car il ne ſe fait rien dans l'Univers où les mortels ne trouvent du hazard. C'eſt comme s'ils diſoient, qu'ils me rencontrent par tout. Le Hazard leur doit ſervir depretexte, quand ils veulent pallier leur incapacité, déguiſer leur ignorance, ne pas convenir de ma puiſſance. Ceux qui ont perdu des batailles s'amuſent à dire : ſi telle & telle choſe n'étoit point arrivée par hazard nous aurions gagné. Gain chimerique, & raiſon chimerique. Ne valoit-il pas mieux avouer ſincerement, ſinous avions été favoriſez par cette incomparable Déeſſe qui s'appelle Charlatanerie, nous aurions réuſſi. Quel aveuglement! de ne pas vouloir

vouloir me rendre la justice qui m'est due? Si j'avois mis à la tête de leur Armée un General, pour qui les troupes eussent eu une confiance entiere, si j'avois fourni aux Soldats une bonne dose de suffisance, si j'avois fait avaler à leurs ennemis une dose raisonnable de mon specifique, les choses auroient pris tout un autre train. Il sera enfin trop tard, quand après un si grand nombre d'exemples, ils voudront venir me chercher. Le mal pourroit être trop avancé pour que je les puisse guerir facilement.

Les Memoires des anciens vous pourront apprendre que plusieurs victoires, rapportées tout de suite sur une Nation, l'ont fait tomber en discrédit, de sorte qu'il a paru impossible de la relever. De Guerriere & Conquerante, qu'elle étoit auparavant, elle est devenue effeminée,

& la proie de tous les peules de l'Univers. Comme un ſeul homme de brave devient une eſpece de poltron, quand il conçoit une trop haute opinion du mérite de ſon ennemi, & une trop baſſe de ſa propre valeur ; la même choſe peut arriver à une Nation entiere. Quand je dis, à une Nation entiere, vous devez vous imaginer, que je ne parle que du plus grand nombre. Car j'y laiſſe toûjours une Pépiniere de gens propres à reveiller les autres, auſſitôt que je le juge à propos. En tout cas il ne me faut qu'un ſeul homme, pour changer en peu d'années toute une Nation. Vous voudriez peut-être, que je vous donnaſſe quelques exemples, par leſquels vous viſſiez clairement, que c'eſt par mes drogues, que je produis ces effets miraculeux ; mais je ne veux pas ouvrir les plaies des modernes ; les anciens

ne vous frapperont pas ; je vais donc vous en donner un, qui ne ſera ni moderne, ni ancien ; à la verité, il eſt plus éclatant que tous les autres, & par un prodige de differens évenemens, il a paſſé pour fabuleux pendant un certain tems.

Vous avez entendu parler de la conquête du Mexique. Si jamais choſe miraculeuſe eſt arrivée dans le monde, c'eſt ſurement celle-ci. Cependant elle a été faite ſous mes auſpices, aſſiſtée de ma mere & de mes deux ſœurs ; nous y fîmes des merveilles. Vous ſçavez, que Fernand Cortes avec environ huit cens Eſpagnols combattit & ſubjugua des Peuples innombrables & très-belliqueux, & qu'il ſoûmit à l'Eſpagne un des plus grands Empires du monde. Si vous n'aviez pas un ſi grand nombre de témoins irreprochables, vous mettriez cette Hiſtoire

parmi les Contes des Fées. Croyez-vous, Messieurs, que c'est Cortes & ses huit cens hommes, qui ont fait ce prodige ? Apparemment vous n'êtes pas disposez à leur laisser une gloire, qui, de droit, appartient à quelque Divinité. C'est l'Ignorance ma mere, c'est l'Admiration, c'est l'Effronterie mes sœurs, c'est enfin moi-même, qui avons combattu & vaincu les Mexiquains. Ces Peuples entierement ignorans dans la science du monde, se croyoient les seuls hommes, & habitans de la terre. La premiere vûe des gens autrement faits que les Indiens, lés jettoit dans une surprise, & dans un étonnement qui tenoit de l'extase. Les uns s'imaginoient, que ces nouveaux venus étoient tombez du Ciel, les autres croyoient, que la terre avoit vomi cette espece de Ciclopes. Les uns les appelloient fils du So-

leil, voyant qu'ils jettoient feu & flâmes au moyen de leurs Canons, & de leur Mousquetterie. Les autres se faisoient un scrupule d'aller attaquer des gens que la Divinité la plus respectable, c'est-à-dire le Soleil, avoit engendrez. Et comme le Peuple n'est ordinairement porté que pour ce qui lui fait esperer le plus de douceur dans la vie, le grand nombre étoit d'abord disposé à traiter favorablement les fils d'un Astre si gracieux & si adorable par tout l'Univers. Il y en avoit pourtant d'assez méfians, qui en vouloient auparavant tâter, pour sçavoir s'ils se devoient soûmettre à cette apparence nouvelle. Ceux qui se sauverent de la premiere défaite, rapportoient à leurs amis, qu'ils avoient vû des hommes collez sur des bêtes, c'est-à-dire des Cavaliers, qui avoient achevé de confirmer la

haute opinion qu'ils avoient conçûe de ces hommes nouveaux, lesquels étant sortis de la Region superieure, ne pouvoient pas être vaincus par ceux de la basse. Ils étoient charmez de cette excuse, pour couvrir la honte de leur défaite. Le bruit se répandit d'abord partout, & parvint jusqu'aux oreilles de leur Empereur. Il se trouva par hazard (vous sçavez ce que j'entends par là) que quelques-uns de mes gens avoient dit à l'Empereur, que des Peuples inconnus, fils du Soleil, viendroient un jour s'emparer de l'Empire du Mexique. Voilà mon homme tout abbatu & tout rêveur sur ce qu'il y avoit à faire dans une conjoncture aussi délicate. Tout fier, tout guerrier, tout brave qu'il étoit auparavant, dans des occasions plus importantes, il devint tout d'un coup le dernier des poltrons. Plus il rê-

voit, plus l'apprehension le saisissoit, plus il devenoit imbecile. Enfin au lieu de montrer sa fierete ordinaire, il choisit le chemin de la Politique: de quelle Politique? De la plus sotte & de la plus chimerique; car il sçavoit déja que ces hommes nouveaux lui avoient fait déclarer, qu'ils n'étoient ni fils d'un Dieu, ni fils du Soleil, mais qu'ils étoient comme le reste des hommes, envoyez de la part de leur Maître, pour lui faire de certaines propositions. Or il n'avoit qu'à faire connoître à tous ses Peuples cette ouverture, & leur faire comprendre, que ces hommes nouveaux étoient des imposteurs, qui prenoient pour pretexte une Ambassade contraire au sens commun: qu'aucun Monarque n'avoit jamais entrepris de faire une Ambassade à main armée; & que par consequent à de tels Ambassa-

deurs l'on ne devoit ni loi, ni foi, au contraire, ne pouvant pas les extirper par la force, il falloit employer toutes les ruſes imaginables, pour détruire ces nouveaux débarquez, qui ne prétendoient qu'aux richeſſes de ſes Peuples & de ſon Etat. Au lieu de faire publier par tout ſon Royaume des choſes capables à démaſquer cette Divinité & cette légation chimerique, il l'appuya, & la confirma par des raiſonnemens, & par des démarches encore plus imaginaires. Enfin mes drogues avoient ſi bien dérangé ſa cervelle, qu'il n'étoit point capable d'aucun avis ſalutaire. Il prit le parti de recevoir cette Ambaſſade, il alla au devant d'elle avec toute ſa Cour comme un benais, il ſe fit faire priſonnier par elle, & ſe laiſſa tuer par ſes propres ſujets, pour avoir voulu ſoûtenir l'honneur de ces

Ambaſſadeurs imaginaires. Ainſi finit le capital de ſon Hiſtoire, & preſque toute la conquête du Mexique. Il eſt vrai que ces Peuples commençant à ſentir l'impoſture, à s'appercevoir du ridicule de leur frayeur, reprirent courage, & ſe battirent en deſeſperez. Mais les choſes étoient trop avancées, la tête leur reſtoit toûjours brouillée par une infinité de chimeres qui les empêchoient de voir la maniere la plus prompte, de vaincre la ſuperiorité des Armes Eſpagnoles. Enfin, il ſuffit que j'euſſe reſolu de prendre le parti de Cortes, dans ſon expedition inouie, & dans ſes projets chimeriques, pour qu'ils reuſſiſſent. J'avois bien de la peine à trouver pour les Soldats de Cortes une doſe aſſez forte d'une de mes drogues qui s'appelle l'*Idée de ſa propre ſuffiſance*; il falloit même les

mettre dans un certain entousiasme héroïque, pour qu'ils n'abandonnassent point leur Chef dans son entreprise fanatique. Je fortifiois les uns par l'Idée de la Religion, en leur faisant accroire qu'ils alloient combattre pour la cause de Dieu, & pour la conversion des Infideles. Cortes me servit de son exemple, en détruisant lui-même avec beaucoup d'indiscretion, & contre mon intention, quelques-unes des Idoles Payennes. A la verité, cette petite troupe d'Espanols combattit si bien pour la cause Divine, qu'elle envoya plusieurs millions d'ames aux Enfers, pour augmenter le Royaume d'enhaut de quelques douzaines de bien ou de mal convertis. Car je sçai bien que la superstition de ces Peuples Idolâtres n'a fait que changer de noms & de figures, & que cette conversion a été presque toute

chimerique, c'eſt-à-dire, converſion de mon crû. J'animois d'autres par l'eſperance des gains immenſes qu'ils feroient en maſſacrant & en dépouillant les vrais proprietaires des treſors de cet Empire. Je leur faiſois enfin ſentir d'avance cette gloire immortelle, qui leur reviendroit en recompenſe d'une action plus qu'héroïque. Si je n'avois pas fourni toutes ces drogues, & bien d'autres, pour rendre les Soldats de Cortes auſſi fanatiques que lui-même l'étoit par mon inſpiration, le pauvre Cortes n'auroit pas ſeulement rien fait qui vaille, mais ſon projet auroit formé le troiſieme tome de Dom Quichotte. Bien loin de rapporter cette gloire immortelle qui le rend aujourd'huy ſi celebre dans l'Hiſtoire, toutes les generations ſe feroient diverties de ſes extravagances. Enfin, il

m'a toute l'obligation, de lui avoir fourni une quantité suffisante de mes drogues, & de l'avoir aidé à mener avec une prudence divine, & avec une valeur merveilleuse, la plus grande entreprise, dont on ait jamais oui parler. Il est vrai, que les ennemis des Espagnols ont prétendu, que la gloire, qui leur revenoit de cette affaire, étoit toute chimerique; car la vraie gloire, disent-ils, n'est qu'une recompense dûe à la vertu. Dans l'entreprise de Cortes, il n'y avoit pas l'ombre de vertu, mais une injustice manifeste, une cruauté execrable, une perfidie honteuse. On pousse la critique maligne encore plus loin, en disant, qu'il n'y avoit aucune valeur dans l'action des Epagnols: car, dit-on, y a-t-il de la valeur de se cacher derriere un mur pour tuer les passans? Les Espagnols étoient ca-

chez derriere des cuiraſſes, que les armes des Indiens ne pouvoient pas percer : & ces gens, cent fois plus braves que les Eſpagnols, venoient preſenter aux coups leurs corps tout nuds, & à quels coups ? à des coups qui les atteignoient de loin. Mais ce raiſonnement ne fait rien contre moi, au contraire, il prouve encore davantage ma grande puiſſance. Enfin, de quelque façon que l'on regarde cette fameuſe affaire, l'on me rencontre partout, & rien ne s'eſt paſſé ſans mon ſecours. Les Cenſeurs & les envieux des Eſpagnols ſeroient charmez, d'avoir fait une pareille action, ſi ce n'eſt par rapport à la gloire qui l'a accompagnée, c'eſt du moins par rapport aux avantages infinis qui l'ont ſuivi. Je ne m'arrêterai pas ici non plus à des raiſonnemens de certains eſprits bizarres, qui trouvent à

redire partout, & qui prétendent, que l'Espagne a plus perdu par la conquête du Mexique & du Perou même, qu'elle n'a gagné, & que les tresors de ces Riches Royaumes ont été des tresors chimeriques pour l'Espagne. On n'avoit, disent-ils, qu'à mettre à profit les tresors, qui se trouvoient déja en Espagne, sans aller en chercher si loin, sans commetre tant d'injustices, tant de cruautez. Si je croyois, que ces importuns Censeurs m'en voulussent, je leur laverois si bien la tête qu'ils se repentiroient de leur Politique indiscrete; mais je suis au-dessus de ces petits clabaudeurs; plus ils s'efforcent de critiquer les choses, plus ils découvrent la vertu de mes drogues, plus ils établissent ma puissance suprême. Revenons presentement à notre sujet.

Vous ne doutez plus, Mes-

ſieurs, qu'au moyen de mon admirable ſpecifique, & de mes autres drogues, je ne ſois capable de faire gagner des batailles, de renverſer des Royaumes, & d'en relever d'autres, laiſſer tomber en décadance & en mépris les uns, combler de gloire, de réputation & de richeſſes les autres. A plus forte raiſon m'accorderez-vous vos ſuffrages, quand je vous dirai, que l'honneur de tous les particuliers eſt entre mes mains, & que j'en puis diſpoſer à ma volonté. Car vous ſçavez bien cet ancien axiome, *qui fait le plus, fait le moins.* Ce que je fais à l'égard d'une Armée ou d'une Nation entiere, doit toûjours commencer par un ſeul ſujet, & ſe communiquer ſimpathétiquement à tous les autres. Je commence par les grands, & je vais inſenſiblement juſqu'aux plus petits. Quand je veux perdre

une Armée ou un Etat, je me sers de la même methode. Les drogues que j'applique à leur chef, lui font faire bien des sottises; c'est une infection, qui gagne sa Cour, & ensuite ses peuples. Pour cet effet, j'ai composé une excellente drogue, qui s'appelle *Im tation*, au moyen de laquelle je fais ressembler les hommes aux Singes, qui sans autre examen, font tout ce qu'ils voyent faire. Oh! la bonne drogue que cette *Imitation*. Elle m'a souvent tiré d'affaire, quand je ne sçavois plus où donner de la tête. Combien de fois ne m'a-t-elle pas épargné la peine de traiter separement une infinité de malades, qui de la seule vûe, que d'autres se portoient bien, ont été gueris. Ah que Jupiter soit loué de m'avoir donné cette merveilleuse pensée; sans elle je me serois bien vîte lassée de ma profession de

Déesse Chalatanerie. J'aurois mieux aimé être Déesse Ravodeuse, ou Déesse Crocheteuse. Mais au moyen de cette charmante *Imitation*, ma profession est devenue plus douce que celle des faineans. Tout va à merveille, sans que je me remue, sans que je me donne de la peine, sans que je me fatigue. Vous sentez bien par vous-mêmes, Messieurs, que vous êtes fort portez à imiter indistinctement les actions des personnes, pour lesquelles vous avez conçu une haute idée d'estime & de veneration. Vous les érigez en Idoles, vous les encensez continuellement, vous admirez, vous élevez les moindres de leurs actions ; vous vous appliquez à leur ressembler en tout & partout, vous imitez leurs actions jusqu'aux plus petites & aux plus basses : vous vous croyez assez honorez d'avoir un nez, une

bouche, ou ſeulement des cheveux ou des ongles, qui reſſemblent à ceux de vos Idoles. Combien de contorſions, combien de grimaces, combien de ſingeries, pour leur arracher une parole gracieuſe, une louange, une approbation, une lettre flatteuſe? Vous remarquez dans vos Annales domeſtiques : *un tel jour, une telle heure, une telle minute, à un tel endroit, ce grand, ce venerable homme, un tel, m'a dit, m'a écrit, telles & telles choſes.* Vous gardez leurs Lettres avec vos treſors les plus precieux, vous les montrez, vous en faites parade, comme feroit un Heros de ſes trophées. Vous ne laiſſez pas échaper une mine, un ſouris, un clin d'œil, un mouvement de tête, dont vous ne vous faſſiez honneur. En un mot quand un homme eſt en vogue chez vous, toutes les converſations roulent ſur lui, on s'infor-

me de tout ce qu'il fait & de tout ce qu'il dit. Au lieu de parler de la pluye ou du beau tems, on demande, s'il a bien dormi, à quelle heure il s'eſt allé coucher, s'il eſt levé, s'il fait jour chez lui, s'il a déjeuné, s'il a pris ſon thé, ſon caffé, ſon chocolat, ſon bouillon, quel habit il a mis, s'il eſt ſorti, ſi c'eſt à pied, à cheval, ou en Caroſſe, quel chemin il a pris, ce qu'il a dit en ſortant? Enfin, toutes ces minuties ſont encore diviſées en pluſieurs parties, comme un ſermon, & chaque article ſert pour former une converſation aſſez raiſonnable. On fait là-deſſus des remarques, on fait briller ſon eſprit, pour leur donner un tour, qui aboutiſſe à la louange du grand homme, & qui le rende digne d'admiration & d'imitation. Que ce grand homme faſſe une bétiſe aſſez grande, pour rendre toutes les

tortures d'eſprit inutiles, & pour la mettre hors d'imitation, on dit, il y a là quelque miſtere, il y a là des vûes, que nous ne connoiſſons point, cela éclorra en peu de tems, il a ſes raiſons, il faut ſe donner patience. En attendant ce miraculeux dévelop-pement, chacun commence à s'attribuer l'eſprit de Prophetie, chacun fait l'Horoſcope de la franche ſottiſe, chacun ſe picque de prévoir l'avenir. A l'égard des perſonnes qui approchent de plus près le Patron, le modele d'imitation, c'eſt encore une autre hiſtoire. La femme, les enfans, le Secretaire, le Valet de Chambre, le Cocher, le Laquais, le Palfrenier, le Portier, tout cela eſt érigé en Idoles en ſecond, en troiſieme, en quatrieme, ſuivant les differens degrez, ou de la confiance, ou de l'emploi dont le Maître les honore. Il n'y en a pas

un parmi tous ces perſonnages, qui n'ait ſa petite Cour, ſes adorateurs & ſes imitateurs. Le tout dans la vûe de plaire au Maître, & de participer à quelques goutes d'honneur, qu'il laiſſe tomber par hazard de l'autel de ſa grandeur. Que je ne vous arrête pas trop long tems avec le détail de l'Imitation, ſujet le plus fertile, dont on puiſſe parler; remarquez ſeulement que tout homme en dignité & en réputation, a une troupe, une Compagnie, un Regiment, une brigade, ou une Armée d'Adorateurs & d'Imitateurs, ſuivant le nombre de ceux qui aſpirent à quelque degré d'honneur & de réputation, qu'il peut leur communiquer. Si je vous entretenois encore ſur l'Imitation des Princes & de leur Cour, je ne finirois pas aujourd'huy. C'eſt une eſpece de fureur, dont les Courtiſans ſont agitez

pour imiter le Prince ; & les autres, pour se débarrasser du nom odieux de Provinciaux, ne se donnent pas moins de peine, pour imiter, bien ou mal, les manieres de la Cour. Je crois (Jupiter me pardonne) que si un Prince s'avisoit de porter une perruque de Clinquans, ou de se mettre au lit avec des Bottes & des Eperons, cette mode seroit bientôt trouvée charmante, & deviendroit universelle dans ses Etats. Enfin cette espece d'Imitation va si loin, que je suis quelquefois fâchée de lui avoir donné tant de force. Bien de mes sujets, pour s'être appliquez uniquement à l'étude des manieres de la Cour, négligent tout le reste, & me deviennent inutiles pour une quantité d'autres emplois ; car quand je les mene par hazard à la guerre, leurs courbettes, leurs belles reverences, leurs bons

mots, leurs coëffures, & leurs chaussures n'en imposent point aux ennemis, au contraire, c'est un sujet de mépris pour eux; ils se disent, ce sont là nos hommes, il faut fondre sur eux, ils fuiront plûtôt, que de laisser déranger l'œconomie de leur belle figure. Vous sçavez bien, Messieurs, combien de soin vous vous donnez pour faire instruire vos enfans dans les manieres de la Cour. Vous vous imaginez, que c'est leur donner une bonne éducation. A la bonne heure, je le veux bien: cependant si je vous disois, que c'est peut-être la plus mauvaise, vous répondriez que je suis une Charlatane qui ne débite que des chimeres. N'en parlons donc plus, disons seulement, que l'inclination du Prince forme le modele de sa Cour, & de tous ceux qui en veulent dépendre. Que ce Prince soit admiré

par les Etrangers, il les formera comme ses propres sujets. Admirez ma force, reverez ma puissance, quand je vous dirai, que je puis donner aux Monarques un pouvoir sur ceux qui ne leur sont point soûmis. Il ne tient qu'à moi de donner l'Empire de l'Univers à un seul homme, si je trouvois quelqu'un capable d'apprendre & d'executer tous mes preceptes. Cependant je vous avoue franchement, que je n'ai pas encore dessein de le faire; je trouve mon compte dans la varieté, & j'aime mieux avoir part au gouvernement de plusieurs Royaumes, qu'à celui d'un seul. Quand je fais ma ronde dans l'Univers, je m'ennuis facilement en France, n'y trouvant qu'une seule Cour, où il n'y a qu'une seule chose à faire. C'est pourquoi je me dépêche, pour aller en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre,

gleterre, & ensuite en Pologne. Ce sont là les Pays de mes délices. J'y trouve une grande quantité de Republiques, de Cours, & de personnes, qui participent à la Majesté, ce qui me donne autant d'occupations, autant d'amusemens, autant de plaisirs differens. Il me semble même, que cette diversité politique soit une marque de perfection, puisque l'Auteur du monde en a donné le modele dans toutes ses créatures. Vous n'en trouverez aucune des plus grandes, jusqu'aux plus petites, qui se ressemblent parfaitement. Un homme ne ressemble point à un autre, il y a même parmi les hommes des Nations, comme les Negres, qui font croire que les hommes ne sont pas d'une même espece. Les bêtes, quoique d'une même espece, ne se ressemblent pas non plus. Cette diversité s'étend jus-

qu'aux plantes, & vous trouverez rarement deux feuilles sur le même arbre qui se ressemblent parfaitement. J'oserois même vous assurer que tout le bonheur & tous les plaisirs des hommes sont fondez sur la diversité. Ils mourroient d'ennui, s'ils étoient obligés de voir, d'entendre, de sentir, de goûter, & de faire toûjours la même chose. Dans le fond, se divertir ne signifie autre chose que diversifier & interrompre ce qu'on est accoûtumé de faire. A l'Opera & à la Comedie, les Acteurs se fatiguent & s'ennuyent pendant que les Spectateurs se divertissent. Ceux dont toute l'occupation se réduit à boire & à manger, se doivent divertir sensiblement quand ils jeûnent, ou quand ils travaillent. La diversité infinie des objets produit une diversité infinie d'idées & de pensées. Les dif-

ferentes manieres de regarder & d'examiner ces objets, produit une autre diversité encore plus étendue. J'agirois donc visiblement contre mes interêts, si je donnois la moindre atteinte à cette source inépuisable de drogues, de remedes, & de moyens de gouverner le monde à ma mode. D'ailleurs, j'aime, comme les hommes, à me divertir, & je m'ennuierois à la mort si je ne voyois qu'une seule Republique dans le monde. C'est pourquoi j'aime l'Allemagne preferablement à tous les autres Etats du monde, & je l'appelle la Republique des Rois, puisque tous les Citoyens de cette illustre Republique sont ou Rois, ou Princes, ou autres Souverains. Il n'y manque que le Czar & le Roy de France pour être membres de cette admirable Republique. Alors l'Europe se reposera pour

quelque-tems, & j'aurai le loisir d'aller en Perse pour la raccommoder, & ensuite au Missisipi, pour former de nouvelles Republiques.

La nouveauté, qui fait grand plaisir aux hommes, est encore de ma competence. Autant d'hommes nouveaux qui viennent dans le monde, autant de sujets nouveaux pour moi, par la seule raison, que ces hommes nouveaux ne ressemblent point aux autres. Si vous avez oui dire que toute nouveauté est dangereuse, vous devez penser que c'est pour ceux qui le disent, mais non pas pour ceux qui l'écoutent; car les ennemis de la nouveauté voudroient garder éternellement les avantages que je leur ai mis entre les mains. Moi au contraire, je veux que tous les hommes, tour à tour, en jouissent. Representez-vous un Financier,

qui a une bonne partie des revenus du Prince entre ses mains, & qui en fait tout ce qu'il veut. Ce Financier fait sonner bien haut la maxime de la nouveauté dangereuse, lorsqu'il s'agit de rendre au Peuple, aux Etats, ou à quelqu'autre personne bien portée pour le bien Public, le maniment des deniers de l'Etat. Que ce Financier se recrie contre la nouveauté, qu'il en publie les dangers; je n'ai qu'à faire un clin d'œil à ceux qui l'écoutent; la nouveauté passe avec la plus grande tranquillité du monde. Je ne manque pas de le faire, toutes les fois que je veux diversifier les choses, & favoriser quelques-uns de mes Sujets. Ne croyez pas que je quitterai jamais la drogue de la nouveauté. Vous pouvez voir dans ma premiere Institution, que la Nouveauté est inséparable de moi &

de ma profeſſion. Auſſi-tôt qu'on a connu des Charlatans dans le monde, on a connu le plaiſir de la Nouveauté. Ils avoient ordinairement quelque animal inconnu dans une boëte, pour reveiller l'attention du Public, lorſqu'elle commenceroit à ſe ralentir. C'eſt pourquoi en tirant l'animal de la boëte, & en le montrant, ils empêchoient le monde de ſe retirer: On regardoit cet animal avec admiration pluſieurs jours de ſuite, & pendant ce tems-là le reſte ſe faiſoit. Reflechiſſez attentivement ſur cet Article: il ne vous en faut pas davantage pour reconnoître ma puiſſance. J'aurois bien des choſes encore à vous dire, mais vous ſçavez bien, Meſſieurs, que les femmes n'aiment pas à diſcourir long-tems ſur un même ſujet. Ainſi trouvez bon que je vous entretienne ſur quelqu'autre choſe.

A propos de mes divertissemens dont je viens de vous donner quelques traits sans y penser, je me ressouviens d'avoir promis de vous faire remarquer comment je suis la Déesse des plaisirs, & de quelle maniere je procure au genre humain toutes sortes d'agrémens. J'aime beaucoup à rire, sans cela je ne serois point la fille de l'Ignorance Heureuse. Vous sçavez bien, Messieurs, qu'il n'y a que cette Ignorance Heureuse qui fasse qu'on trouve la moindre bagatelle risible, plaisante, & que l'on s'en divertisse. Vous pouvez sentir cette verité par une opposition. Ne voyez-vous pas combien ces Philosophes, (je devrois dire ces fous) qui prétendent tout sçavoir, sont austeres, combien ils sont serieux, tristes, rêveurs & Misanthropes? Combien ne se donnent-ils pas de peines pour rendre les autres

mélancoliques ? Combien ne travaillent-ils pas pour dépouiller, à ce qu'ils prétendent, tout le monde de son ignorance, de ses chimeres, & de ses préjugez, en faisant voir, à ce qu'ils disent, la verité toute nûe. Ces Marouffles, pour rendre les ris & la joye odieuses, ont établi un proverbe infâme, qui dit : *plus on est de fous, plus on rit.* L'Auteur de ce vilain proverbe est assez puni de son insolence, car je l'ai condamné de rire continuellement, & malgré lui, pendant tout le tems qu'il restera parmi les ombres. Ne nous arrêtons donc point à ces extravagans, qui pour paroître sages & sçavans, ne rient & ne se divertissent jamais. Ils ont si bien fait avec leur prétendue sagesse, que pour être bien sage, il faut très-souvent prendre le contre-pied de ce qu'ils disent. Si je n'étois pas obligé de tolerer cette

sorte de Charlatans dans mon Empire, il ne m'en coûteroit qu'un petit grain de mon *Emetique* de tristesse, pour les faire bien danser & bien rire. Ces miserables avouent eux-mêmes qu'ils sentent un plaisir infini dans la tristesse. Eh bien! que ne vous laissent-ils goûter tranquillement & sans blâme le plaisir des ris & de la joye? Car plaisir pour plaisir, je prefere toûjours celui de la joye. Je ne suis pas du goût ordinaire des femmes, qui aiment à pleurer, & qui ont toûjours une bonne provision de larmes de commande; c'est une drogue dont je leur ai fait present pour se consoler de leur mauvaise fortune, & pour attendrir les hommes. Je ne serois pas si joyeuse, si je ne leur avois pas distribué presque toute ma provision. C'est apparemment ce qui fait dire aux Allemands, qu'une

femme pleure auſſi aiſément qu'un chien boëtte.

Jugez à preſent, Meſſieurs, combien je ſuis portée à vous procurer toutes ſortes de plaiſirs. Car une femme qui a paſſé toute ſa vie dans les plaiſirs, veut bien que ſes enfans en goûtent à leur tour. Il ne s'agit que de ſçavoir ſi j'ai aſſez de pouvoir pour vous ſatisfaire, vous qui regardez les plaiſirs, les ris, la joye pour uniques douceurs, & agrémens de la vie. Vous ſentez bien que je n'ai pas deſſein de vous faire une récapitulation ennuyeuſe de deux ſortesde plaiſirs très-grands que je procure aux hommes, en leur donnant les moyens d'être riches,& de ſe faire reſpecter dans le monde, & que celui qui jouit de ces biens, peut facilement parvenir au reſte. Vous croyez ſans doute que je vais parler d'une certaine eſpece de plaiſirs qui ne

doivent regarder que le corps, & ausquels l'esprit n'a point de part. Ne pensez-vous donc pas que si je rends les hommes riches, en leur faisant present de ma Panacée divine qui s'appelle *Idée de la Richesse*, si je les éleve aux honneurs, en leur communiquant mon excellent specifique, qui s'apelle, *Haute Idee du mérite d'autrui*, & un autre que je nomme *Idée de sa propre suffisance*; je ne suis qu'une Déesse Idéale, Imaginaire & Chimerique? C'est pourquoi vous n'avez pas grande opinion de ce que je me prépare de vous proposer. Vous dites, il s'agit ici de contenter le corps, de toucher les sens qui ne se laissent point satisfaire par des idées & par des chimeres, mais qui demandent des choses reelles & corporelles. Que diriez-vous, Messieurs, si je vous démontrois d'abord qu'il n'y a de

réel que ce qui ſort de ma boutique, & que ces prétendues choſes corporelles qui doivent flatter vos ſens, ſont de pures chimeres ? Vous ne m'en croirez peut-être pas ſur ma parole. Je ſçai que vous nourriſſez un certain préjugé qui vous engage à ne rien admettre ſans preuve. Pluſieurs d'entre vous ſecouent la tête, d'autres s'écrient qu'une pareille propoſition ne peut ſortir que de la bouche de la Charlatanerie, c'eſt-à-dire, d'une Déeſſe : qui ſouhaiteroit que tout l'Univers, la terre, la Lune, les Etoiles, & les Planettes, ne fuſſent que des chimeres, afin de pouvoir s'attribuer un Empire Souverain ſur toute la Nature. Je ne vous ai pas encore cité aucun Livre ; mais comme je ſçai qu'en matiere de Philoſophie, dont il s'agit ici, les citations des Auteurs fameux ſont les plus fortes preuves dans

toute l'étendue de ma domination, je m'en vais vous satisfaire sur cet article. Vous avez sans doute oui parler d'un fameux Philosophe qui s'appelle Malebranche. Ce prodige de science, d'érudition & de sagesse, cet homme incomparable, ce grand rectificateur de la Philosophie du divin Descartes, a fait un Ouvrage admirable, intitulé *Recherche de la verité.* Il a crû le faire contre moi & contre mon Empire, mais dans le fonds il ne fait qu'appuyer davantage mon autorité. Cet Auteur, dis-je, au Livre trois, seconde Partie, Chapitre II. & VI. démontre ma proposition d'une maniere invincible & éclatante. Ayant établi avec son grand Maître Descartes, une idée inconnue auparavant, & dont je leur avois fait present, qui est que les bêtes ne sont que des machines dépour-

vûes de tout ſentiment, que leurs organes ne ſont pas deſtinez pour ſentir qu'ils ont des yeux ſans voir, des oreilles ſans ouir, &c. Ce grand Auteur, dis-je, n'a point trouvé de difficulté à ſoûtenir que le ſentiment eſt une choſe qui n'appartient qu'aux hommes, que les organes deſtinez à cela n'y contribuent que peu ou point du tout, mais que c'eſt l'eſprit ou l'ame qui eſt ſeule capable de ſentiment, que les corps ne produiſent & ne communiquent aucune idée de leur eſſence, & qu'il faut que toutes les idées viennent de la Divinité, en un mot qu'il n'y a rien de viſible & de ſenſible qu'en Dieu. Par ces raiſons, qui ne ſont pas moins claires que le jour, il eſt évident que le ſentiment ne reſide que dans l'eſprit, & que le corps n'y a point de part. Ainſi de manger une Becaſſe, ou d'avoir ſeulement l'idée d'en man-

ger une, c'eſt la même choſe.

Il me ſemble, Meſſieurs, que vous n'êtes pas trop contents de ce que je vous parle de cette triſte Philoſophie ; vous dites : quand nous mangeons une Becaſſe nous ne ſçaurions nous diſpenſer de penſer d'en manger une, mais nous ne ſçaurions nous imaginer de manger une Becaſſe quand nous ne mangeons que du pain, ou quand nous ne mangeons rien du tout. Cependant, ſuivant cette Philoſophie de Deſcartes, l'homme devroit être le maître de manger idéalement tout ce qu'il voudroit, puiſque c'eſt ſeulement ſon eſprit qui décide des goûts, & non pas ſon propre corps, ni les corps qui le touchent. Vous me direz peut-être que vous n'êtes pas de l'humeur d'un certain Eſpagnol qui ne mangeoit ordinairement que du pain, mais qui le coupoit en

plusieurs morceaux, qu'il rangeoit simétriquement sur une table, en disant que c'étoient de differens mets, & tels qu'il vouloit qu'ils fussent. Nous n'avons pas l'imagination aussi forte, dites-vous encore, que cet autre, qui croyoit être devenu bête, & qui se nourrissoit, & agissoit partout consequemment à cette idée. Permettez-moi de vous dire, Messieurs, que par ce raisonnement frivole, non seulement mon incomparable Auteur que je viens de citer, n'est pas encore refuté, mais que ma proposition reçoit une force nouvelle. Car quand vous alleguez la foiblesse de votre imagination, vous avouez en même tems & malgré vous, que vous avez besoin de mes drogues pour la fortifier & pour la mettre en état de jouir de toutes sortes de plaisirs. Convenez seulement une bonne

fois que puiſque, ſelon mon Auteur, il n'y a que l'idée des choſes qui ſoit perceptible, & non pas les choſes mêmes, il s'enſuit incontestablement, qu'en communiquant aux hommes de mes Idées, je leur fais goûter du plaiſir quand je les repreſente bonnes, & du déplaiſir quand je les repreſente mauvaiſes. Vous ne pouvez pas exiger de moi un ſilogiſme en forme, vous ſçavez combien nous autres femmes haïſſons ces raiſonnemens pedanteſques. Il faut cependant que je vous entretienne encore un peu ſur la nature des plaiſirs, afin que vous compreniez que je ſçai faire la Philoſophe quand je veux. Vous ſçavez que plaire, ou faire plaiſir c'eſt la même choſe, ſans que j'aye beſoin d'épuiſer tous les Dictionnaires pour vous montrer la force de cette étimologie. Vous ſçavez que vous n'ê-

tes jamais les maîtres abſolus de faire enſorte qu'une choſe vous plaiſe, ou d'empêcher qu'elle ne vous déplaiſe. Je vous ai ſouvent oui dire : voilà un homme, voilà une femme qui me déplait extrêmement, ſans m'avoir jamais offenſé, j'en ſuis fâché, je m'en veux du mal, je crains qu'on ne s'en apperçoive. Vous dites quelquefois : voilà une perſonne qui me plaît, je ne la ſçaurois haïr, quoiqu'elle m'ait fait du mal. Pour ce qui regarde les choſes hors de l'homme, c'eſt à peuprès de même. Il n'y a rien au monde qui ait la qualité de vous donner du plaiſir, ou du déplaiſir abſolument & en tout tems. Examinez avec ſoin, parcourez toute votre vie, vous trouverez un changement continuel du plaiſir au déplaiſir à l'égard des mêmes objets. Vous recherchez ſouvent avec une ardeur extrême de cer-

taines choſes, dans le deſſein de vous en faire plaiſir, & auſſi-tôt que vous en êtes les maîtres, vous vous en dégoûtez. Vous en haiſſez d'autres, vous les fuyez extrêmement, & tout d'un coup vous en devenez amoureux, comme d'une Maîtreſſe. Cette diſpoſition varie à l'infini, du moins, autant qu'il y a d'hommes & de créatures ſur la terre. Si j'entrois dans le détail des actions humaines, ſi je vous faiſois obſerver combien ces actions plaiſent dans un tems, combien elles déplaiſent dans un autre, combien les avis de chacun en particulier ſont differens là-deſſus, & combien ces avis differens ſe réuniſſent au moyen de mes drogues, ſurtout de celle que j'appelle, *Haute Idée du mérite d'autrui*, & d'une autre que j'appelle *Imitation*; vous ſeriez ſurpris de me voir femme auſſi raiſonneuſe. Il

ſuffit preſentement de vous dire encore une fois, puiſque les hommes ne ſont pas les maîtres de leurs plaiſirs, & puiſque les choſes ne produiſent aucun plaiſir par elles-mêmes, il faut les chercher hors de l'homme & hors des objets. Vous dites, nous voudrions que tout nous plût, & que rien ne nous déplût. La vie ne ſeroit-elle pas charmante, ſi nous trouvions du plaiſir par tout, & ſi nous ne rencontrions jamais du déplaiſir. Ah que nous vivrions heureux, que nous ſerions contens ! Mais malheureuſement nous n'en ſommes pas les maîtres, & les choſes ne ſont pas diſpoſées à pouvoir toûjours nous faire plaiſir. Eſt-il poſſible que cette grande contrarieté ne ſe puiſſe lever ? Vous voyez bien, Meſſieurs, que plus vous avancez dans vos reflexions, plus vous ſentez, plus vous découvrez ma puiſſance. Il

faut que je vous arme contre les choses fâcheuses, & que je prête aux objets l'apparence de l'agréable, sans quoi nul plaisir, nul agrément dans la vie. Il n'y a que cela qui établisse une espece d'harmonie entre votre esprit & les objets qui le frappent. A propos, je suis en train de raisonner, que je vous dise donc une pensée qui me vient tout à l'heure; Oh la belle chose que d'avoir de l'esprit! Dans les plaisirs il n'y a nulle verité, c'est-à-dire, rien au monde n'a la vertu par soi-même, de faire plaisir à tous les hommes, & en tout tems, comme je viens de le démontrer. Il s'ensuit que tous les plaisirs sont chimeriques, & n'ont aucun rapport necessaire avec rien. Donc tous les plaisirs m'appartiennent, donc j'en suis la seule maîtresse, donc j'en dispose à ma volonté, donc on n'en peut jouir que par ma

bonté & par mon indulgence, donc je ſuis la Déeſſe la plus charmante & la pus gracieuſe. C'EST CE QU'IL FALLOIT DÉMONTRER.

Il y en a parmi vos Philoſophes, qui ayant eû un leger preſſentiment de la verité que je viens de vous prouver ſynthétiquement & analitiquement, ſe ſont d'abord laiſſés aller au deſeſpoir. Je les ai vû prendre une averſion generale pour toutes les choſes d'ici bas; ils ſe ſont remplis la tête d'une infinité de choſes d'enhaut, diſant, qu'il n'y a que celles-là qui puiſſent plaire veritablement, & qui duſſent neceſſairement contenter. Pour cet effet, les uns ont jugé à propos d'examiner la nature & le cours des aſtres, les autres ont fait une promenade dans les champs Eliſées, pour contempler les plaiſirs incorrupti-

bles & éternels, dont on jouiſſoit dans ces pays-là, & pour y arrêter une place après leur mort; d'autres ont fait des recherches curieuſes ſur une infinité de differens degrés de beatitude, dont on jouiroit après la mort. Je viens d'en quitter un, qui ſue à groſſes gouttes, en travaillant à un Commentaire très-ample ſur un Livre plein de ces ſortes de myſteres. Il prétend voir, ouir, & ſentir ce que l'Auteur qui a compoſé cet Ouvrage incomprehenſible avoit crû voir, ouir & ſentir. Il m'a fort remercié de lui avoir donné cette idée, car il n'y a de plaiſir veritable, me dit-il, que d'élever ſon eſprit juſqu'au ſixieme étage des choſes métaphiſiques. Pour cet effet mes gens ont inventé tant de differentes manieres de ſe détacher entierement de la ſenſualité, & de chercher des plaiſirs ſolides dans les

espaces imaginaires ; que n'y en ayant qu'une seule bonne & veritable, il a fallu absolument prendre sous ma protection tous ceux qui se sont enfoncés dans les autres. Cependant j'observe que ces bonnes ames regrettent quelquefois d'être montez si haut, & de se trouver sans compagnie. Il faut bien que je les laisse descendre de temps en temps sur la terre, pour voir un peu comme les choses s'y passent, & s'il n'y a pas moyen de trouver compagnie pour un autre voyage.

Je visitois l'autre jour un Hermite, qui après avoir rencontré des contre-temps continuels, des ennemis implacables, & mille autres obstacles dans le cours de sa vie, s'étoit retiré dans un desert où il vivoit de racines & d'herbes. Il me disoit, que la compagnie des hommes étoit la plus mauvaise, qu'on n'y voyoit que scandales ;

ſcandales, que vices, que fauſſetez, que perfidies, que haines, que jalouſies, & mille autres choſes execrables; c'eſt pourquoi il haiſſoit leur ſocieté, & aimoit mieux celle des bêtes ſauvages, des oyſeaux & des arbres, afin, qu'éloigné d'une méchante ſocieté, il trouvât le loiſir d'élever ſes penſées audeſſus des choſes vaines & chimeriques de ce monde, & d'attendre la mort avec patience. L'envie me prit de retirer le bon homme de cette ſolitude, & de le remettre dans une ſituation paſſable, mais toutes mes raiſons furent inutiles, juſqu'à ce qu'au moyen d'une de mes drogues qui s'appelle *Hazard*, je laiſſai tomber un gros arbre devant le trou de ſa caverne, qui en boucha entierement la ſortie, & tînt mon Hermite priſonnier, comme un oyſeau dans la cage. Tous ſes efforts, pour ſe

faire un passage, & pour sortir de sa prison, étoient inutiles. Il s'agissoit donc, ou de mourir de faim, ou d'appeller quelqu'un à son secours. Voilà un furieux combat pour un homme qui ne veut mourir que tout le plus tard qu'il lui seroit possible, & qui ne veut avoir aucun commerce avec les hommes. Il fut long-tems à se resoudre, souhaitant quelque miracle, pendant que la faim le pressoit. Toute reflexion faite, il appella quelques Charbonniers du voisinage, qui le délivrerent promptement, en témoignant avec combien de plaisir ils lui rendoient ce petit service. Cette avanture lui donna un grand sujet de reflexion. Il comprit que dans la compagnie des arbres, il avoit essuyé le plus grand revers qui lui fut jamais arrivé, & qu'il n'avoit trouvé son salut que dans la societé des hommes. Il

crût avoir découvert par-là, qu'*en se servant des hommes à propos, ils sont tous bons, & en se servant d'eux mal à propos, ils sont tous méchans*, & qu'il ne devoit les revers de sa vie qu'à sa propre imprudence. Enfin il rentra dans le commerce du monde, & devint un homme assez raisonnable.

Il y a encore une espece de gens, qu'il faut que je reforme absolument. Ce sont des gens, qui, à force de voyager dans le Royaume de ma residence, deviennent si remplis de leur propre perfection, & s'enorgueillissent si fort de la confiance que je leur accorde, qu'ils méprisent tous les autres hommes de la terre, & les regardent comme des bêtes. Ils prétendent, que chacun se forme sur leur modele; ils critiquent tout le monde avec une aigreur insuportable, ils disent tous les

jours mille injures à ceux qui ne veulent pas ſuivre leurs idées. Ils font toutes ces extravagances ſous pretexte qu'ils parlent avec Dieu ; (c'eſt plûtôt avec moi Déeſſe qu'ils parlent) ils demandent avec hauteur, qu'on les en croye ſur leur parole. J'avois établi ces gens pour rendre les plaiſirs des autres plus picquants ; car je ſçavois qu'ils aimoient beaucoup les choſes défendues, difficiles & rares : mais comme je vois, que leur inſolence augmente tous les jours, je mettrai d'autres plus modeſtes à leur place. Je ne ſuis pourtant pas encore tout-à-fait déterminée quelle profeſſion je leur donnerai. A propos, il faut que je transforme les plus rigides en Cabaretiers, & que je les puniſſe de n'entendre que des ſottiſes depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans pouvoir s'y oppoſer. J'en mettrai d'autres à

la Comedie, où ils pourront critiquer, ſans être obligez de feindre qu'ils veulent executer ce qu'ils propoſent aux autres pour regle de conduite. J'en pourrois peut-être employer quelques-uns aux Ecoles, où ils exerceront leur auſterité ſur les enfans, ſans pouvoir tourmenter des perſonnes raiſonnables.

Si je vous dépeignois une autre ſorte de gens, qui s'imaginent avoir trouvé le milieu entre une vie toute ſenſuelle, & celle qui eſt entierement ſéparée des choſes de ce monde, vous ne ſçauriez vous empêcher de rire. Ce ſont-là de plaiſans originaux. Pour n'avoir point de diſcuſſion ni avec Dieu, ni avec le monde, ils partagent leur vie en deux portions égales. Ils donnent la moitié au Service Divin, l'autre moitié au ſervice du monde. Ils veulent garder, comme l'on dit, la

chevre & les choux; gagner en même-tems le Ciel, & jouir de tous les plaiſirs d'ici bas. Il pourroit bien arriver à ces gens ce qui arrive ordinairement à une certaine eſpece d'Officieux, leſquels à force de vouloir paroître amis de tout le monde, pour ſe ranger, en cas de beſoin, du côté du parti le plus fort & le plus avantageux, ſe rendent ridicules, mépriſables, & haiſſables partout. Ceux qui font conſiſter tout le Culte Divin dans de certaines œuvres machinales, auſquelles l'eſprit & le cœur n'ont point de part, ſont encore de cette claſſe. Ils font ce culte chimerique par trois raiſons differentes. Les uns le font par pure imitation, parce qu'ils le voyent faire par ceux dont ils reſpectent le mérite; les autres le font par crainte, pour n'encourir point les diſgraces qui ſuivent ordinairement ceux qui

ſont reputez impies ou athées : d'autres, le font par bigotterie, & cherchent ce beau voile, pour paroître honnêtes gens, & pour tromper impunément leur prochain. Tous ces gens là m'appartiennent, je leur prête de mes drogues, & je les tolere, quoique je ne les aime pas beaucoup; au contraire, je hais ces Tartuffes; je ſuis la femme la plus franche du monde, & j'ai beaucoup d'affection pour ceux qui parlent comme ils penſent : car je puis les gouverner facilement, au lieu que les bigots & les Tartuffes troublent continuellement le repos & les plaiſirs de mes autres enfans, qui ſont ſouvent les dupes de cette pieté chimerique. Je ſerai obligée d'y mettre ordre au premier jour, & je ſuis reſolue d'établir une loi, en vertu de laquelle on ne ſera pas reputé avoir de la religion, qu'on ne rempliſ-

ſe avant toutes choſes les devoirs de la ſocieté, ſans quoi quelques geſtes, & quelques ſingeries qu'on faſſe, l'on ne ſera jamais crû.

Quittons à preſent cette matiere, parlons de vos plaiſirs ſenſuels & materiels, car ce ſont là des ſujets qui reveillent votre attention. Vous traitez de fous & d'inſenſez tous ceux que je fais promener dans les eſpaces vuides, pour y contempler la belle varieté des choſes ſpirituelles, & je m'apperçois bien que ma Philoſophie vous ennuye; cependant il falloit vous avertir de ma puiſſance ſur les eſprits abſtraits, & ſur les choſes qui ſe paſſent à cette occaſion dans l'autre monde. A bien prendre les choſes, vos plaiſirs ſenſuels ne ſont differens de ceux des ſpirituels, que par rapport à une image preſente, viſible & ſenſible, dans laquelle votre eſprit prend plaiſir, au lieu

que les ſpirituels n'ont qu'une ïmage abſente, immaterielle & inſenſible, qu'ils ſe forment eux-mêmes à leur fantaiſie, & qui a toûjours quelque rapport (remarquez-le bien) à quelque choſe de ſenſible & de materiel. Vous ſçavez bien, que les ſpirituels vous comparent aux enfans, qui avec leurs joujoux, avec leurs poupées, & avec d'autres babioles ſe divertiſſent, & qui ſont au deſeſpoir quand ils les perdent ou quand ils les voyent déranger. Vous au contraire, vous dites que les ſpirituels ont perdu l'eſprit, l'uſage de la raiſon & du ſens commun. Ils s'imaginent voir des Anges, quand ils ne voyent que les images de jeunes garçons avec des aîles: ils s'imaginent voir quelque Divinité, quand ils ne voyent que l'image d'un venerable Vieillard: ils croyent ſe promener dans le Pa-

radis, quand leur imagination ſe repreſente un aſſemblage d'hommes & de femmes qui danſent & qui chantent. Du moins, dites-vous encore, ſi nous nous divertiſſons comme des enfans, avec les babioles, avec les poupées, & avec les joujoux de ce monde, ce ſont des images réelles & véritables, qui égayent notre eſprit, au lieu que les autres ne ſont que choſes chimeriques, n'ayant aucun rapport à ce qu'elles doivent repreſenter.

Je vois bien, Meſſieurs, que je ne ſortirai pas de cette difficulté, ſans vous citer encore mon grand Auteur Malbranche. Il vous prouve clairement, au Chapitre cité ci-deſſus, que les corps n'envoyent ni images, ni idées qui leur reſſemblent, par conſequent il demeure conſtant, ſelon mon Philoſophe, que vos prétendues images réelles & véritables, ſont

de franches chimeres. Outre cela il vous démontre invinciblement que les effets que les corps produisent ne sont pas dans les corps, mais que ce sont des compositions qui viennent de ma boutique; de sorte que quand vous dites, que le feu est chaud, la glace froide, l'eau humide, la terre seche, le pain savoureux, le sucre doux, le vin petillant & spiritueux, & qu'une femme est belle, ce sont là des chimeres de ma fabrique, & non pas des proprietez qui appartiennent à ces choses corporelles. C'est au moyen de mes drogues, que votre imagination trouve la chaleur dans le feu, le froid dans la glace, la saveur dans le pain, & ainsi du reste. Pour ce qui regarde l'agreable ou le desagreable, c'est encore votre imagination qui prête ces qualitez aux choses qui ne les ont pas; car vous croiez aveuglé-

ment, que les objets de votre volupté causent le plaisir que vous goûtez, lorsque vous en jouissez, & qu'à cause de cela ils sont bons. Quelles erreurs! quelles chimeres! mon Auteur vous dira le reste.

Entre nous, Messieurs, ce grand homme vient de me tirer d'un mauvais pas, je n'en serai pas ingrate, je le ferai Chancelier de tous mes Ordres. Il est Phisicien, il est Chimiste, il me servira utilement pour la composition de mes drogues, il me fera un bon nombre d'habiles Eleves.

Je vous laisse à juger à present, mes chers enfans, si vous pouvez jouir d'aucun plaisir sans mon secours, & sans que je prépare votre esprit pour trouver du plaisir où il n'y en a point, & sans que je prête aux choses l'apparence de bonté qu'elles n'ont pas. Ainsi quand je vous ferai manger des crapaux,

des ſerpens, & des lezards, vous les trouverez -uſſi ſavoureux, auſſi délicieux, & auſſi bons que des perdreaux, des gelinottes & des cailles. Sçavez-vous, ſi vos perdreaux, vos gelinottes & vos cailles, que vous mangez tous les jours, ne ſont pas des crapaux, des lezards, & des ſerpens? Sçavez-vous ſi le feu, qui vous échauffe n'eſt pas de la glace, ſi votre pain n'eſt pas de la pierre, ſi le vin n'eſt pas de l'eau? Sçavez vous ſi vos belles femmes ne ſont pas des furies, qui ont un viſage bazané, des yeux enluminés & chaſſieux, un corps monſtrueux & maigre, une puante haleine, & autres qualitez appétiſſantes? Comment? Faut il aller ſi loin? Vous-mêmes, êtes-vous aſſurez ſi vous avez un corps? Si votre corps eſt une choſe étendue? Si vous avez de la chair, des os, des veines, une tête, des yeux,

un ventre, des bras & des pieds; ou ſi tout cela n'eſt qu'une maniere de penſer, une ſorte de chimeres? Car ſelon mon divin Deſcartes, rien n'eſt ſûr, que de ſçavoir qu'on penſe. Je penſe, dit-il, donc je ſuis; tous les autres Etres ſont ou incertains, ou chimeriques. Et ſelon mon cher & feal Malbranche, l'homme n'a aucune certitude de toutes les choſes qne je viens de vous nommer. Pour s'en éclaircir, il faut les aller voir, non pas avec des yeux corporels, mais avec des yeux d'eſprit dans le miroir de la Divinité, où tous les Etres & actuels & poſſibles ſont dépeints. Et quand vous doutez ſi les choſes que vous y rencontrez ſont actuelles, ou ſeulement poſſibles, vous n'avez pas de moyen pour vousen éclaircir. C'eſt encore pis, quand vous vous imaginez un Etre impoſſible, comme une mon-

tagne d'or, un feu ſans lumiere, une pierre fluide, une eau ſeche, deux nombres impairs qui font enſemble un nombre impair; car ſi vos ſens vous trompent, ſelon le grand Deſcartes, ſi vous ne ſçauriez voir, que par votre eſprit, ſi cet eſprit ne voit jamais rien, que dans le miroir de la Divinité, ſelon Malbranche, ſi dans ce miroir vous voyez trois Etres differens, des Etres actuels, des Etres poſſibles, & des Etres impoſſibles; il eſt certain que vous ne démêlerez jamais rien, & tout juſqu'à votre propre corps deviendra problématique, je devrois plûtôt dire chimerique. Que ce mot ne vous épouvante pourtant point, car ſi Ariſtote, Platon, & tous les anciens Philoſophes n'ont rien ſçû, vous ne voudrez peut-être pas en ſçavoir plus que ces grands hommes. N'êtes-vous pas aſſez honorez,

quand je vous reconnois pour gens qui m'appartiennent ? Vous ne ſerez peut-être pas fachez de tenir à une famille auſſi illuſtre & auſſi grande que la mienne. Car dans le fond il vous importe fort peu de ſçavoir démonſtrativement, ſi les gelinottes que vous mangez ſont des crapaux ou non, & autres choſes ſemblables; pourvû qu'elles vous faſſent plaiſir, & juſqu'à ce que les Philoſophes en ayent découvert la certitude, vous vous divertirez bien, & eux mangeront des croutes idéales. A vous parler franchement, je n'avois pas envie de pouſſer mon Empire ſi loin, comme les Philoſophes cités cy-deſſus l'ont pouſſé. Je voulois laiſſer aux hommes la certitude de leurs ſens, & en cas que ceux-ci les trompaſſent, leur permettre de s'éclaircir par les mêmes ſens, Car qu'un rond vous paroiſſe oval de loin, il ne

le paroîtra plus de près ; que le vin vous paroiſſe aigre dans le temps que vous avez mangé de la ſalade, il aura ſon goût ordinaire, quand vous vous trouverez dans une ſituation ordinaire. Je n'aime pas que mes Philoſophes faſſent paſſer tout le reſte du genre humain pour bêtes, ou pour gens qui n'ont jamais fait uſage de leur raiſon. Ils ont crû me faire grand plaiſir en rendant tout problématique & chimerique. Moi au contraire, je veux qu'il reſte aux hommes un grain de certitude, choſe qui leur fait grand plaiſir, & que je ne détruirai jamais. Je me ſouviens aſſez bien des troubles que certains Philoſophes ont cauſé autrefois dans mon Empire. Ces Meſſieurs doutoient de tout, & joignoient le *peut-être* à chaque propoſition. Je ſuis bien aiſe d'avoir fait voir ma puiſſance par

de ſemblables Philoſophes, mais je veux que les choſes en demeurent là, & qu'elles n'aillent pas plus loin. Ces Philoſophes reſſemblent à des Miniſtres dont l'ambition eſt plus grande que celle de leur Maître, & qui veulent pouſſer ſes conquêtes bien plus loin qu'il n'a envie de les pouſſer; ce n'eſt pas pour être utiles au Maître, c'eſt pour s'agrandir eux-mêmes, ſe faire craindre & reſpecter. Comme ils jouent l'argent d'autrui, ils ne s'embaraſſent gueres des évenemens & des ſuites facheuſes, que les conquêtes démeſurées peuvent attirer au Maître. Ils tailleroient ſouvent en plein drap, ſi je ne fourniſſois pas au Maître un grain de ma prudence & de ma puiſſance pour les arrêter. Si je permettois de douter de toutes les choſes ſenſibles & viſibles, on douteroit à la fin de moi-même; alors je

ſerois ſemblable à ces Conquerans fanatiques, qui ſe mettent en tête de conquerir tout l'Univers, & qui au bout du compte, à force de ſe rendre odieux à tout le monde, ſe trouvent ſans Etats & ſans Sujets. De quelle utilité ſeroit-il pour moi, que les hommes s'imaginaſſent que la ſaveur n'eſt pas dans le pain, que la chaleur n'eſt pas dans le feu, mais que de petits corps inviſibles voltigent dans l'air, & heurtent contre les parties du corps humain où elles excitent cette ſenſation qui s'appelle ſaveur ou chaleur. Nous voilà bien avancé avec cette Philoſophie chimerique, & avec ces corps voltigeans & chimeriques. De dire, qu'il y a de ces corps voltigeans, qu'on n'a jamais vû, & dont on ne connoît ni la figure ni la maniere de heurter contre les petites parties du corps qui ſont inviſibles,

n'eſt-ce pas là de même, que ſi l'on diſoit avec Ariſtote, que ce ſont des qualitez occultes? Chimere pour chimere, incertitude pour incertitude, l'une vaut autant que l'autre: mais comme les Philoſophes regardent pour une eſpece d'infamie de ne ſçavoir pas rendre raiſon de tout, ou d'avouer ingénument leur ignorance, il faut bien que je leur laiſſe des raiſons chimeriques pour ſe tirer d'affaire, & pour conſerver leur réputation. Je veux cependant qu'ils gardent ces ſecrets entr'eux, & qu'ils ne troublent pas l'eſprit de ceux, que j'ai deſtiné pour des affaires plus importantes. Il faut vivre, & laiſſer vivre les autres. Si tout le monde devenoit Philoſophe, quelle confuſion n'en pourroit-il pas naître? Vous en verriez arriver mille inconvéniens tous les jours. Qu'on aille dire,

par exemple, à un garçon enthousiasmé de Philosophie : voilà ton pere qui vient de tomber dans la riviere, va-t-en vîte le sauver ? Ce garçon voudroit peut-être aller chercher auparavant son microscope ou ses lunettes d'aproche, pour s'assurer que c'est son pere; après cela il feroit peut-être un sillogisme en forme, pour sçavoir si ses yeux, son microscope, ou ses lunettes ne l'ont pas trompé; il voudroit enfin questionner le pere pour en tirer la majeure & la mineure de son sillogisme; mais le pauvre pere se noyeroit cent fois, avant que toutes ces cérémonies philosophiques fussent achevées. Que l'on ordonne à un valet philosophe de faire du feu, pour qu'on puisse se chauffer : ce valet feroit peut-être un feu philosophique, c'est-à-dire, il feroit piler du bois en parties invisibles, & au moyen

d'un grand ſouflet, il les feroit voltiger dans la chambre. Tout le monde ne mourroit-il pas de froid auprès de ce feu philoſophique? Ne me dites pas qu'on ne pouſſera jamais ſi loin la folie philoſophique. Vous n'avez qu'à examiner exactement la vie de certains Philoſophes, & ce qu'ils font en conſequence de leurs idées, vous verrez qu'ils y vont à grand pas, & qu'ils m'appartiennent à plus juſte titre que tous mes autres Sujets; car après qu'ils ont trouvé les figures & les liaiſons des plus petites parties des corps, après qu'ils ont donné à ces parties le nom chimerique d'Unités, que ne feront-ils pas capables de faire? Je ſuis reſolue d'abolir toutes ces chimeres, & de rétablir les qualitez occultes d'Ariſtote, cela ſentira du moins une eſpece de franchiſe pour laquelle je ſuis beaucoup portée.

Mais enfin où tout ce fatras me menera-t-il ? Eſt-il poſſible que nous autres femmes ne puiſſions jamais nous fixer à une même matiere ? Faut-il que le galimathias ſe mêle dans tous nos diſcours ? Je m'étois propoſée de vous entretenir de vos plaiſirs ſenſuels , de jeux , de repas , de feſtins , d'amour , & d'autres divertiſſemens , & je retombe dans la fadeur philoſophique. Que je vous diſe donc à la fin ce que je puis faire pour votre ſervice dans toutes les rencontres de plaiſir. Voulez-vous que je vous faſſe trouver du plaiſir par tout , & que rien ne vous déplaiſe ? J'ai inventé une excellente drogue qui s'appelle l'*Idée de la perfection.* Au moyen de cette Drogue, on trouve du plaiſir partout , & rien ne déplaît. Car qu'eſt-ce qui cauſe le déplaiſir? D'où vient le dégoût ? Ce ſont les dé-

fauts que vous rencontrez, c'eſt que les objets n'ont pont d'harmonie avec vos idées : mais au moyen de ma drogue, vous ne voyez jamais de deffauts, ni d'imperfections; par conſequent rien ne ſçauroit vous choquer. Cependant je ſuis très-reſervée à diſtribuer mon incomparable Remede indiſtinctement, & en toute occaſion. La vie deviendroit trop inſipide, s'il n'y avoit un peu d'amertume mêlée parmi les douceurs; au contraire les petits déplaiſirs relevent extrêmement le goût des plaiſirs. Un mari eſt aſſez heureux, lorſque je lui donne une petite doſe de mon remede, pour ne voir que des perfections dans ſa femme; cela fait qu'il paſſe ſon tems agréablement avec elle, & que ſa compagnie lui tient lieu de tous les autres plaiſirs. Il ſe conſole facilement avec elle de tous les déplaiſirs qui lui arrivent;

vent ; cette charmante societé lui fait oublier & négliger la plûpart des autres divertissemens.

L'autre jour, un homme me vint trouver pour avoir une bonne dose de mon specifique. Il avoit épousé une femme raisonnablement laide. Entr'autres deffauts, elle avoit le nez semblable à celui d'un Cocq d'Inde, & le visage approchant d'un masque de Carnaval. Les amis de mon homme lui avoient remontré qn'il ne pourroit jamais aimer cette femme : Contre toute attente, mon remede l'en rendit si amoureux, qu'il poussa sa tendresse jusq'à la jalousie. Il ne la quitte jamais, il l'adore. Il découvre dans cette femme tous les jours de nouvelles perfections cachées à tous les autres hommes. Il soûtient, que si elle étoit autrement faite, il ne l'aimeroit point. Il prétend avoir trouvé dans sa femme

tant d'appas & tant de charmes, (parmi lesquels il compte son beau nez) qu'il n'en croyoit pas trouver une dans tout l'Univers qu'il pourroit aimer davantage. Que faut-il à cet homme pour vivre agréablement? Que les autres se mocquent de sa folie, cela diminue-t-il ses plaisirs? La femme qui se sent un deffaut considerable, n'est-elle pas au comble de sa joye d'avoir trouvé un tel mari? Ne se donne-t'elle pas tous les efforts imaginables pour mériter sa tendresse? Son mari lui paroît l'homme le plus parfait du monde, dès qu'elle est assurée de son amour sincere. C'est donc mon specifique qui rend les mariages heureux & charmans, qui reveille l'amour, & qui chasse tous les desordres du ménage. On me dira peut-être que c'est l'amour qui fait naître l'idée de la perfection, & que mon remede n'a point du

tout la vertu que je lui attribue; mais sans que je vous fasse sentir, que l'amour même vient de ma boutique, n'est-il pas vrai que l'amour suppose un objet aimable, & que rien ne peut devenir aimable qu'après avoir fait appercevoir quelques perfections. C'est seulement l'amour qui fortifie l'idée de la perfection, & qui cache ou diminue toutes les imperfections. Plus on a pris de ma drogue, plus on est frappé de l'idée de la perfection, plus on aime, plus on a de plaisir de jouir de la chose aimée.

Il me paroît que les hommes ne devroient jamais trouver d'imperfection dans ce qui est sorti des mains du maître de l'Univers. Cela les engageroit à l'admirer & à trouver un plaisir innocent dans tous ses Ouvrages, jusqu'aux plus vils & aux plus

méprisez. Mais le plus grand nombre ayant pris une dose trop forte d'une drogue qui s'appelle, *Idée de sa propre perfection*, ils s'érigent plûtôt en Censeurs & en Critiques des Ouvrages de leur Créateur, que d'en être des justes estimateurs. Plus cet orgueil est grand & fort, plus ils trouvent du déplaisir, du dégoût & du chagrin. Ils voudroient reformer tout l'Univers, rien n'est arrangé à leur fantaisie, ils trouvent à redire partout, ils s'imaginent que s'ils étoient les maîtres, ils donneroient à tout un autre tour. Plus ces chimeres leur ont rempli la tête, plus ils sont mécontens, bizarres & chagrins. C'est pourquoi je refuse à ceux qu'on appelle communément Philosophes, un nombre de plaisirs que j'accorde à d'autres. Ces gens agitez de la fureur de tout sçavoir & de donner des raisons de tou-

tes choſes, auſſi-tôt que je leur ai fait preſent de quelques douzaines de chimeres, ils s'en divertiſſent uniquement, & mépriſent tout le reſte. Ah! qu'il eſt beau, diſent-ils, de ſçavoir la ſtructure de l'Univers, & de pouvoir entrer par là dans le Conſeil ſecret de la Divinité. Il eſt aſſez ordinaire aux hommes de priſer peu ou point du tout les choſes qu'ils croient connoître à fond; mais le plaiſir de l'admiration n'eſt reſervé que pour ceux qui ſentent leur ignorance & leur impuiſſance. Quand les Philoſophes ſont aſſez heureux de parvenir au point d'avouer ſincerement qu'ils ne ſçavent rien, c'eſt alors que leurs plaiſirs commencent, c'eſt alors qu'ils ne ſçauroient ouvrir les yeux ſans rencontrer des charmes & des agrémens. Ceux par exemple, qui diſent que les animaux ne ſont que des machines,

& que Dieu les a faits, comme ils font leurs Montres, leurs Pendules, & leurs Tournebroches, n'ont pas grand plaisir de considerer les animaux, puisqu'ils s'imaginent connoître à fond leur structure, quoiqu'il n'y ait non plus de ressemblance entre les machines faites par les hommes & entre les animaux, qu'il y en a entre un arbre & une pierre, à moins que je ne prête au terme de machine un sens chimerique. Ceux au contraire qui disent qu'il y a du sentiment & de l'intelligence dans les animaux, trouvent beaucoup de plaisir en les considerant & en les admirant. Ils découvrent de la fidélité & de la reconnoissance dans un Chien, de la fiereté dans un Cheval, de la patience dans un Ane, de la ruse dans un Renard, de l'imitation dans un Singe, de la joye dans un Oyseau, & ainsi du

reſte. Ce ſont autant de ſujets d'admiration & de plaiſir pour eux, pendant que les Machiniſtes enragent de ne pouvoir pas concilier tous ces effets ſurprenans, avec leur ſyſtême de machines. C'eſt pourquoi, en fait de Philoſophie, les plusgrands plaiſirs ſont reſervez pour ceux qui ſçavent donner le plus de raiſons de leur ignorance. Et par ce même principe, mon incomparable ſpecifique ſert pour tous les autres plaiſirs de la vie. Il eſt vrai qu'il y a une eſpece de plaiſir attaché à la découverte des deffauts & des imperfections. C'eſt un petit plaiſir de rien que j'accorde à ces ames héteroclites, qui ſe voient mille fois plus grandes & plus parfaites qu'elles ne ſont; mais ce plaiſir entraîne le deſir de critiquer & de corriger, il entraîne en même-tems une infinité de déplaiſirs & de chagrins. La criti-

que devient fâcheuſe, & la ré-
forme trouve des obſtacles.
Quand celui qui critique ne fait
point remarquer, qu'il taxe un
deffaut attaché plus à l'humani-
té qu'à l'homme, on le hait, &
chacun le critique à ſon tour;
quand celui qui veut reformer
n'a point l'autorité requiſe, on
ſe mocque de lui, & on lui fait
mille avanies. Même avec toute
l'autorité, & avec toute la puiſ-
ſance poſſible, on ne fait rien qui
vaille ſans mes drogues. Un pere
eſt en droit de critiquer & de re-
former les mœurs de ſon fils;
nonobſtant ſon autorité, il fait
mieux & réuſſit plus facilement,
quand il ſe met en paralelle avec
le fils, en lui diſant: j'étois jeune,
je faiſois les mêmes ſottiſes que
toi: aujourd'huy je ſuis au deſeſ-
poir de ce qu'on ne m'a pas corri-
gé, je donnerois tout mon bien,
pour qu'on m'eût empêché de fai-

re telles ou telles choses. Quel chagrin, quel tourment pour un pere quand il ne peut pas venir à bout de ses enfans? Quel mécontentement pour un Prince, lorsqu'il ne sçait pas soûmettre ses propres sujets? Quelle douleur pour un mari, quand il ne posséde pas le cœur de sa femme? Quelle mortification pour un Maître, quand il ne peut pas gouverner ses éleves? Quelle désolation pour un Officier, lorsque dans les plus grands dangers, il est abandonné de ses Soldats, & qu'il se voit seul, quand il s'agit de combattre & remporter les fruits de la victoire? Etre trahi par ses propres Domestiques, y a-t'il rien au monde si chagrinant? Tout cela arrive quand on méprise mes drogues, quand on gouverne, critique & reforme sans mon secours. Mais un pere entendu & sage fait en premier lieu tout ce

qu'il peut pour être aimé de ses enfans. Un Prince éclairé cherche à gagner le cœur de ses Peuples. Un mari bien avisé ne souhaite que l'amour de sa femme. Un Maître bien entendu, n'ambitionne que l'affection des Eleves. Un Officier habile, s'empare de la confiance de ses Soldats. Un bon pere de famille a des attentions pour le moindre de ses Valets. Cela n'arrive qu'au moyen de mes drogues. Quand les peres, les Princes, les maris, les maîtres, & les Officiers ont fait avaler une bonne portion de l'idée de leur perfection à leurs enfans, à leurs sujets, à leurs Soldats, à leurs Eleves, & à leurs Domestiques, tout va à merveille; il y a du contentement partout, il n'y a que plaisir & joye pour executer ce qu'on leur ordonne. Quand le Soldat & le Domestique ne croient pas trouver un aussi bon

Officier, un auſſi bon maître que le leur dans le monde, ils ſe font plûtôt hacher en pieces que de les abandonner dans le peril, ou dans aucune autre rencontre.

Convenez donc avec moi, Meſſieurs, que dans toutes ſortes d'états & de ſituations, on ne peut pas ſe paſſer de mon remede, ſi l'on veut ſe faire aimer, ſi l'on prétend y vivre avec agrément. Ne croyez pas qu'il ſuffit à un Prince qui veut ſe rendre maître des cœurs, d'avoir donné à ſes ſujets une haute idée de ſon merite; cela ne fera que le faire craindre & reſpecter; mais leur amour, qui eſt le comble de ſon bonheur, ne peut venir que de l'*Idée de ſa perfection.* Etre reputé homme de mérite, & être reputé homme parfait, ce ſont deux choſes bien differentes. Il n'y a que la derniere qui puiſſe forcer, pour ainſi dire, l'amour des hommes. Vous

me direz peut-être, où eſt l'homme qui ſoit parfait? où eſt l'homme qui ſe puiſſe flatter de parvenir à un haut degré de perfection? Le plus parfait ne peut pas plaire à tout le monde, il n'eſt jamais exempt de critique & de reproche. C'eſt par cette raiſon, Meſſieurs, que je vous conſeille de prendre mon admirable ſpecifique. Si la verité étoit toûjours aſſez forte pour frapper & pour convaincre tous les eſprits, on ſe paſſeroit fort bien de moi, on n'auroit que faire d'opinions, d'idées, de chimeres, & de toute ma boutique. J'oſerois même vous aſſurer que mes drogues ont plus d'effet que ce que vous appellez *Vérité*; au contraire, au moyen d'elles, on peut fort bien ſe paſſer d'être parfait, & néanmoins jouir de tous les avantages de la perfection. Vous n'avez peut être pas encore oublié l'exemple que je

vous ai donné d'un mari qui regarda une femme très laide pour belle & parfaite. Reflechiſſez-y, & vous trouverez que je ne ſuis pas femme à vous en impoſer. Comptez que paroître vaut très-ſouvent beaucoup mieux que d'être ; au lieu que d'être & ne pas paroître, ne ſert à rien du tout dans le commerce de la vie.

Vous qui avez ſi peu de goût pour le pénible exercice de la vertu, ſervez-vous de mon excellent ſpecifique, vous ſerez réputé vertueux dans le monde au ſuprême degré. Vous qui cherchez les charmes de la vie conjugale, faites avaler à vos maris, à vos épouſes un grain de cette admirable drogue: vous qui ſouhaitez les plaiſirs d'une famille nombreuſe, & qu'elle ne vous faſſe point de chagrin, ne négligez point d'en donner à vos enfans, quand vous en aurez pris. Enfin vous autres,

de quelque état & de quelque condition que vous ſoyez, approchez de ma divine boutique, elle vous fournira une drogue, ſans laquelle votre état vous déplaira, votre condition vous ennuiera, & votre profeſſion vous ſera à charge. Quand vous aurez pris de mon incomparable ſpecifique, vous viendrez m'en dire des nouvelles, il eſt inutile que je vous prévienne davantage là-deſſus. En un mot, pour toutes ſortes de ſocietez où l'amour fait le lien le plus eſſentiel, ou ſans lui, il n'y a point de plaiſir; mon remede eſt ſouverain, c'eſt celui-là ſeul, & il n'y en a point d'autre.

Je vois là une femme de ſoixante ans, qui voudroit bien être aimée de ſon mari qui n'en a que trente; elle brûle d'impatience pour avoir une bonne doſe de ma drogue: Il faut, Meſdames, que je vous raconte ſon hiſtoire avant

que de la laisser approcher. C'est une femme qui a voulu faire mon métier sans le sçavoir. Ayant épousé son mari à cause de sa jeunesse, de sa figure, & de ses manieres engageantes, dont il a sçû faire usage par mon secours, pour se faire adorer de cette Veuve très-riche; elle a fait tout ce qu'elle a pû pour être aimée de son Adonis. Pour cet effet, elle s'est mis en tête de faire la jeune, la belle, l'enjouée, & la gaillarde. Si vous aviez vû les operations de Toilette, les contorsions, les gestes, les grimaces, & les singeries de cette vieille guenon, si vous aviez entendu ses discours amoureux, ses fleurettes, vous auriez fait comme moi, c'est-à-dire, vous auriez ris à perte d'haleine; mais malheureusement pour elle, son mari ne fut point touché de ces jeux de Polichinelle; au contraire, ils le dégouterent davantage

de cette désagréable compagne. Elle s'en apperçût fort bien, elle sentit, qu'au lieu de rallumer son peu d'ardeur, elle l'avoit éteinte entierement. Il cherchoit toutes sortes de pretextes pour s'éloigner de sa moitié surannée. Il alloit souvent à la Campagne, & pour retourner plus tard, il faisoit le malade; quand il étoit en Ville, il sortoit de bonne heure, & rentroit fort tard : la jalousie s'empara de l'esprit de cette femme, elle ne faisoit que soupirer, que pleurer, que sanglotter depuis le matin jusqu'au soir. Au retour du mari, les reproches, les plaintes, les paroles dures paroissoient. Les réponses du mari tantôt aigres, tantôt railleuses faisoient la base de cette agréable Musique. Vous pouvez juger à present, Mesdames, des autres douceurs de ce mariage. Jugez en même-tems, s'il vous plaît, quel-

le doit être mon habileté, si je racommode, comme je prétends faire, ce mauvais ménage. J'avoue que la chose est très-difficile & très-épineuse. Cette femme mauvaise Charlatanne a tout gâté par ses folies, il n'y a que la Charlatanerie elle-même qui puisse la tirer d'affaire. Je m'en vais vous dire en peu de mots, comment je traiterai cette femme infortunée, pour rendre son état doux & agréable. Je lui ferai d'abord avaler quelques grains de mon Emétique préservatif, qui lui fera rendre toutes ses folies: quand cela sera fait, je lui donnerai deux grains de mon specifique qu'elle mêlera dans le bouillon de son mari; cela étant fait, tout ira de mieux en mieux. La femme oubliera tout d'un coup ses perfections imaginaires, & le mari ne s'appercevra plus des défauts de sa femme. La femme ne

ſe parera plus comme une Comedienne, elle ne parlera que des affaires du ménage & d'autres choſes raiſonnables, elle fera même de tems en tems de petits reproches à ſon mari de ce qu'il a épouſé une femme auſſi peu aimable; elle l'exhortera d'aller ſe divertir en compagnie, ou à la Campagne; en un mot, elle fera connoître qu'elle ne s'eſt remariée que pour la ſocieté, & pour avoir un adminiſtrateur fidele de ſes biens. Alors elle fera briller tous les avantages que ſon âge lui peut permettre. Elle avouera ſincerement à ſon mari, que tous les deſordres de leur ménage viennent d'elle, & que pour y remedier, elle ne prétend plus qu'il l'aime, que cela ne détruira point ſon amitié, & qu'au contraire, elle ira diſpoſer au premier jour de tout ſon bien en ſa faveur. Le mari voyant ſa femme

dans une diſpoſition auſſi raiſonnable, ne la trouvera plus ſi laide & ſi dégoutante, il prendra de l'affection pour elle, il s'efforcera de lui témoigner ſa reconnoiſſance, il ne s'ennuiera plus à la maiſon, les ſoins & les attenticns qu'il ſe ſentira obligé d'apporter, pour conſerver ſa femme dans cette heureuſe diſpoſition, & pour s'aſſurer la riche ſucceſſion, lui donneront tant d'occupations, qu'il oubliera & maîtreſſes & divertiſſemens. Vous voulez peut-être ſçavoir auſſi, Meſdames, ſi le mari deviendra amoureux de cette femme, mais attendez, s'il vous plaît, juſqu'à ce que la cure preſente ſoit faite, & alors vous ſçaurez le reſte. Je vous dirai ſeulement d'avance, que je n'aime pas mener d'abord les choſes d'une extrémité à l'autre; je veux qu'entre deux folies, il y ait toûjours un petit interval-

le de ſageſſe. Je ne vous entre-tiendrai pas plus lon-gtems des affaires d'amour ; car la plûpart d'entre vous croient être maîtres ou maîtreſſes dans cet art, & n'a-voir plus beſoin de mes drogues. Si je diſois, par exemple, à celui-là, voilà ta maîtreſſe qui va t'aban-donner tout-à-fait, il faut que je t'en préſerve : ſi je diſois à celle-ci: voilà un amant qui va s'échap-per, prend vîte un brin de mon ſpecifique, vous penſeriez que l'intereſt me fait parler ; vous vous mettriez en garde contre moi, ainſi je vous attendrai tran-quillement, & je débiterai alors ſuffiſamment mes marchandiſes.

Reflechiſſez, en attendant, ſur vos parties de plaiſir, & ſur vos fe-ſtins, pour voir ſi tout ne devient pas inſipide, quand vos Conviez & vos Spectateurs n'ont pas pris un peu de mon ſpecifique. Vous aurez beau rechercher les mets

les plus exquis, les décorations les plus magnifiques, les endroits les plus charmans ; que votre compagnie s'imagine quelques grands deffauts, tout ſera de même, comme ſi vous n'aviez rien fait du tout. Il faut ſi peu de choſe aux hommes, pour trouver des deffauts, & pour ſe dégouter des plaiſirs qu'on leur prépare, qu'il eſt abſolument neceſſaire que je les garantiſſe du dégoût au moyen de mes drogues, ſans quoi nul plaiſir, nul agrément. Au contraire, ſuivant la grandeur des deffauts, qui ſe préſentent en ces occaſions, le prétendu plaiſir dégenere ſouvent en grand déſagrément. Quand on s'imagine, par exemple, de trouver de la mauvaiſe grace dans les manieres de l'hôte, quand on ſe repreſente parmi les Conviez un ennemi mortel, ou un rival, quand on apprehende quelque trahiſon,

l'on n'y trouve plus rien de bon ; rien ne plaît, rien n'excite l'appetit & la joye. Il est constant que l'idée la plus chimerique peut donner assez d'occupation à l'esprit, pour que les divertissemens les plus raffinez ne lui fassent aucune impression. La faim même & la soif, les tirans du corps humain, perdent souvent dans ces rencontres tout leur Empire. N'avez-vous pas vû des personnes qui restoient plusieurs jours sans manger, par la seule idée, qu'il leur arriveroit un grand malheur, quoiqu'il n'y en eut pas la moindre apparence ou vraisemblance. J'en ai vû qui se seroient laissé mourir de faim, si, au moyen de mes drogues je n'avois pas chassé les chimeres fâcheuses par des chimeres agréables. La joye est encore capable de gâter les plaisirs. Que l'on annonce une grande & heureuse nouvelle à celui qui se trou-

ve à un repas, à un festin, ou à quelqu'autre partie de plaisir, il ne sentira aucun goût dans les mets, aucun charme dans les décorations, aucune harmonie dans les Concerts. Il importe peu que la bonne nouvelle soit vraie ou fausse, car chez moi tout cela est indifferent. Au contraire, suivant ce que je vous ai dit ailleurs, les chimeres toutes pures sont plus efficaces que les plus grandes veritez mêlées de quelque chimere. Vous sçavez bien que l'homme n'a qu'un seul esprit, une seule ame; il est impossible que cet esprit, cette ame soit occupée & remplie de deux choses à la fois. Il est impossible qu'elle goûte du plaisir dans le tems qu'elle est occupée de la douleur & de la tristesse. Il est impossible qu'aucun objet présent la frappe, quand elle se réjouit ou se divertit d'un objet absent. Il est impossible que cette occupation soit

entiere, quand l'objet de sa joye ou de sa tristesse n'est pas entier, c'est-à-dire, quand la verité se mêle avec la chimere. Vous ne disconviendrez peut-être pas, Messieurs, de ce que je viens d'avancer, vous le sentirez aisément par vous-mêmes, cependant vous me soûtiendrez peut-être, que hors de ces occasions, ma puissance est finie. Vous dites, quand notre esprit n'est pas occupé de tristesse ou de joye, nous sommes disposez, nous sommes les maîtres de goûter les plaisirs d'un bon repas, d'un beau festin, d'une belle simphonie : car ces choses remplissent par elles-mêmes notre esprit de douceurs dès qu'il est chez lui, c'est-à-dire, de ce qu'il ne voyage & ne s'occupe pas ailleurs. Mais quand je vous dirai que votre repas, votre festin, votre simphonie même le peuvent faire voyager & s'absenter, pour ainsi dire, à cent mille
lieuës

lieuës de là, & qu'il faut absolument le fixer par mes drogues, vous verrez clairement que vous vous trompez.

L'autre jour un de vos Confreres donna un grand & délicieux repas à un Milord, & à quelques-uns de ses amis : tout y étoit recherché, tout y étoit exquis; les goûts les plus difficiles y auroient trouvé de quoi se contenter, les oreilles les plus fines auroient été enchantées du beau Concert; cependant quand on se mit à table, un ami du Milord lui dit: voilà un mets pareil à celui que nous avons mangé ensemble à Rome un tel jour, à une telle occasion. Vous sçavez bien, lui dit-il, combien vous étiez enchanté de la belle Dame qui étoit assise à votre droite. Dans l'instant le Milord se mettant à récapituler ses plaisirs de Rome, ne goûta plus aucune chose présente. Le maître du Logis s'en apperçût, &

lui fit un reproche honnête, en disant, qu'il étoit au desespoir de n'avoir rien trouvé qui pût faire plaisir au Milord. Celui-ci se contraignit autant qu'il fût possible de manger, de boire, & de faire remarquer sa satisfaction à l'Hôte. Mais lorsqu'au lendemain on questionna le Milord sur ce qui s'étoit passé au repas, il n'en eut aucun souvenir distingué; il avoua franchement que pendant tout le tems du repas, il avoit été à Rome. Il seroit inutile de vous conter un nombre de pareils exemples, vous en trouverez vous-mêmes autant que vous voudrez, en repassant une partie de votre vie. Qui croiroit qu'un cheveux trouvé sur une assiette ou dans un plat, qu'un discours sale, qu'une action indécente puissent dégoûter du repas le plus magnifique? S'il y a des chimeres très-petites, ce sont assurément celles-ci; cependant elles ont un

effet ſurprenant. Jugez donc du reſte. Mais quand je veux me mêler de ces affaires, il n'y a ni cheveux, ni diſcours ſalés, ni actions indécentes, ni plaiſirs paſſez, ni plaiſirs à venir, ni bonnes, ni mauvaiſes nouvelles qui puiſſent troubler les plaiſirs préſents. Un grain de mon ſpecifique fait négliger l'avenir, oublier le paſſé, mépriſer les bagatelles dégoutantes, differer les affaires les plus ſérieuſes, chaſſer tous les chagrins, remettre les jalouſies, & les haines à un autre tems. On dit alors, jouiſſons du préſent, ce tems ne reviendra plus, divertiſſons-nous aujourd'huy, demain nous aurons aſſez de loiſir pour nous chagriner. Il n'eſt pas neceſſaire que les mets ſoient exquis, que le vin ſoit excellent, que la ſimphonie ſoit parfaite, que les manieres de l'Hôte ſoient engageantes & enjouées. Tout cela ne fait rien à la choſe, tout

cela n'empêche point que mon ſpecifique ne faſſe ſon effet. Vous appellez les qualitez que je viens de raconter, des perfections réelles, & mon remede les rend toutes chimeriques. Auſſi-tôt que l'eſprit s'applique uniquement aux choſes préſentes, & qu'il s'en réjouit, elles ſont toutes parfaites, car pour trouver une imperfection, il faut penſer à des choſes abſentes, & les comparer aux préſentes. N'aimeriez-vous pas mieux, Meſſieurs & Meſdames, trouver du plaiſir, à vous rejouir, & vous divertir avec ce que vous avez, que de vous fatiguer l'eſprit avec des rêveries fâcheuſes ſur ce que vous n'avez pas? Prenez donc de mon admirable ſpecifique, prenez de ce divin Antidote, mais dépêchez-vous, je m'en vais, je vous dis adieu juſqu'au revoir.

FIN.

APPROBATION.

JAY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Critique de la Charlatanerie*, qui peut être imprimée. A Paris le 3. Aoust 1726. BLANCHARD.

PRRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillif, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS LAMAURY, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Manuscrit intitulé : *Critique de la Charlatanerie* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le

contre-ſcel des Préſentes ; Nous avons permis & permettons par ces Préſentes audit Lamaury, de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus expliqué, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de la vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons deffenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & nottamment à celui du dixiéme Avril 1725. qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion du-

dit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde de Seaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonvile, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR TEL EST NOTRE PLAI-

SIR. Donné à Paris le dix-septiéme jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil sept cens vingt-six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en son Conseil.

NOBLET.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, n° 476. fol. 377. conformement au Reglement de 1723. qui fait deffenses, Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le vingt-deux Aoust mil sept cens vingt-six. D. MARIETTE, *Snydic.*

CRITIQUE DE LA CHARLATANERIE,

DIVISÉ'E EN PLUSIEURS DISCOURS,

en forme de Panégyriques, faits & prononcés par Elle-même.

SECOND DISCOURS.



A PARIS;

Chez la Veuve MERGE', rue S. Jacques, au Cocq.

M. DCCXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A SON EMINENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL

DE FLEURY.

ONSEIGNEUR,

La bonté avec laquelle VOTRE EMINENCE *a bien voulu agréer & recevoir la premiere Partie de ce petit Ouvrage, m'a engagé de lui presenter la seconde. J'espere que celle-ci ne sera pas moins heureuse que la premiere, & qu'elle me servira d'occasion pour exprimer une partie des sentimens de reconnoissance, de vénération & de respect que je lui dois.*

Quoique ce second Discours ne sem-

ble que badiner sur ce que l'imagination veut attribuer à l'Eloquence, il tâche pourtant d'insinuer, comme en passant une reflexion serieuse, qui est, que le vrai, le simple & l'utile joints ensemble, doivent former le caractere essentiel du Discours & de l'Eloquence. Qu'il me soit donc permis, MONSEIGNEUR, *de dire ici ce que j'ai remarqué dans le Discours que vous prononçâtes après l'auguste Cérémonie où Sa Majesté vous remit la Barette. Je crois avoir trouvé dans ce Discours une Eloquence caractérisée des trois marques de perfection dont je viens de parler. J'ai vû qu'il annonçoit à la Nation Françoise des veritez très-interessantes, avec cette simplicité parfaite qui ne dément en aucune maniere la dignité de la personne ou du sujet.*

Les veritez que ce Discours expose

ne peuvent être suspectes ni inefficaces, elles sont denouées de tout embellissement, marquées au coin d'une longue & attentive experience. Elles sont utiles à toute la Nation, parce qu'elles éclairent & fortifient son amour naturel pour le plus aimable des Rois. Elles instruisent les François de ce que Sa Majesté a de plus digne d'amour; de sa reconnoissance envers ses Sujets & Serviteurs fidels, de son inclination pour la justice & le bon ordre, de la pénétration de son esprit, de sa modération, de son égalité d'humeur, de son secret impénétrable, de sa religion, enfin de son choix parfait à l'égard du modele de son Gouvernement. Comme chacune de ces éminentes qualitez doit fournir aux François un motif raisonnable d'aimer encore d'avantage Sa Majesté. Les Etrangers y peuvent

trouver en même temps grand sujet d'espérances flateuses, de confiance, d'admiration, & de respect.

C'est, MONSEIGNEUR, *ce qui m'a persuadé que votre Discours annonçoit bien plus par un petit nombre de lignes, que d'autres n'auroient pû faire par autant de Volumes, parce qu'il instruit d'une maniere efficace, non seulement la France, mais toute l'Europe, du caractere aimable de Sa Majesté, service important, que votre Eminence seule a été capable de leur rendre.*

Je suis avec tout le respect imaginable,

MONSEIGNEUR,

De Votre Eminence,

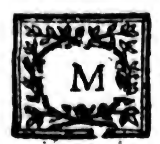
Le très-humble & très-obéissant serviteur **



CRITIQUE DE LA CHARLATANERIE,

DIVISE'E EN PLUSIEURS Diſcours en forme de Panégyriques, faits & prononcez par Elle-même.

SECOND DISCOURS.


ESSIEURS,

Si la curioſité que vous avez eû, d'écouter le premier recit de

mes grandes Actions, avoit été fondee sur des raisons ordinaires, j'aurois juste lieu de m'épargner la démarche que je me propose de faire aujourd'hui, qui en vous faisant esperer quelque chef-d'œuvre d'Eloquence, pourroit ne pas remplir votre attente, & vous porter à quelque repentir. Mais j'ai pensé, que déja prévenus en ma faveur, vous ne vous arrêteriez pas aux termes dont je me servirois, ni aux tours que je leur donnerois, ni à la maniere dont mon action les animeroit, & que pleinement rassasiez de ces écorces d'Eloquence, qu'on vous presente tous les jours, mais plus attentifs à vos véritables interêts, vous aimeriez mieux aprendre encore quelques-uns de mes secrets, & fortifier les idées que vous avez si dignement conçûes de ma puissance, & de mon inclination à vous procurer tous

les avantages dont je vous ai entretenus la premiere fois que vous fûtes assemblez ici pour m'entendre.

Les Richesses, les Honneurs & les Plaisirs dont je suis souveraine Maîtresse, ces grands moyens dont je me sers pour vous rendre heureux & contens, ne sont-ils pas des objets assez précieux, pour que l'odeur du gain ne soit très-agréable, de quelque endroit qu'elle vienne, que la gloire, fut-elle fondée sur la plus épaisse fumée, ne paroisse très-brillante, & que les plaisirs qui abregent les jours, ne fassent quelquefois dire avec un certain Buveur ancien : *Adieu mes chers yeux, le vin me donnera de la lumiere.* Aurai-je besoin d'une certaine drogue qui s'appelle *Captatio benevolentiæ* ? Me servirai-je de ce remede palliatif, dont j'ai fait present à mes Orateurs, pour dis-

poser leur Auditoire à les écouter favorablement, lorsque, sous de beaux & de grands mots, ils diroient de grands Riens? Non certainement: je n'aurai pas recours à ces foibles moyens pour vous plaire. Ce que je me prépare de vous dire, n'a pas besoin d'être éclairé par les rayons de l'Eloquence; ainsi vous me permettrez aujourd'hui d'en manquer. J'espere en même temps que vous n'exigerez de moi aucun Eloge, si ce n'est le mien, & lorsque la matiere le pourra amener sans aucune affectation de ma part. C'est en quoy je prétends ressembler à mon grand Demosthene, qui fit son panégyrique en parlant pour Ctesiphon; car j'ai dessein de vous exposer aujourd'hui les mysteres & les avantages, que j'ai mis dans l'Eloquence; je suis résolue de vous informer que j'en suis Maîtresse, &

qu'il ne tient qu'à moi, de vous rendre Orateurs, Hommes & Femmes, Grands, Petits, Sourds & Muets; enfin vous tous, qui composez cette illustre Assemblée, cette magnifique Députation du genre humain.

Je m'apperçois d'un bruit qui se leve parmi ces génies rares & sublimes, parmi ces beaux esprits, remplis de cette gloire, de ces avantages, de ces agrémens que l'arangement des mots leur a procuré, & qui ou rassasiés de mes dons, ou jaloux de leurs trésors, font murmurer leur zele contre mon dessein. Comment, disent-ils, vouloir rencherir sur ce que nous croions posseder au suprême degré? Vouloir rendre un talent aussi rare & aussi sublime, que le nôtre, assez commun, pour qu'il puisse être à la portée de tout le monde? Cette Charlatanerie s'érigera-t-elle en maîtresse d'Elo-

quence ? Une femme babillarde s'émancipera-t-elle à proſtituer le plus grand de tous les Arts par un caquet mal digeré? Cela ſe peut-il tolerer ? Ne promet-elle pas de rendre les Savetiers & les Crocheteurs, même les Sourds & les Muets, auſſi éloquens que nos Cicerons & nos Demoſthenes ? N'a-t-elle pas la hardieſſe de confondre les Heros, les Grands Hommes, & les génies ſuperieurs avec la lie du peuple ? Les bouches dorées & miclées avec les bouches ſales & ordurieres. Allons-nous-en, n'écoutons point ces chimeres, ces contes de vieille, énoncés en très-mauvais françois ; ces prétendus ſecrets de l'Eloquence, dont les plus beaux modeles ſe preſentent tous les jours ſur le Pont-Neuf de Paris & ſur la Place de S. Marc de Veniſe.

Patience, Meſſieurs, ne précipitez rien : ne me prenez

pas pour une autre. Une mere raiſonnable doit aimer également tous ſes enfans, elle ne doit pas les abandonner au caprice & à l'avidité d'un petit nombre, pour laiſſer les autres dans l'indigence & dans la peine. Ceux à qui vous portez envie, ne m'appartiennent pas moins que vous, pourquoi voulez-vous donc, que je n'en aye pas ſoin, que je ne leur diſtribue une portion de ma nourriture divine, de ce ſel attique, qui empêche que la corruption ne ſe mette dans ce qu'ils ont de plus précieux ? Je ne prétends pas vous ôter la prérogative que je vous ai accordée, d'être les plus habiles Architectes, Sculpteurs, Limeurs, Froteurs & Balayeurs des mots, des phraſes, & des périodes ; ſouffrez ſeulement que mes autres enfans ſoient d'heureux Tiſſerans, Fripiers, Aſſembleurs & Revendeurs

des penſées & des idées, que je leur donne en partage, ſans que vous puiſſiez en ſouffrir aucun préjudice. Ne faut-il pas vivre & laiſſer vivre les autres? Conſervez donc ce que je vous ai accordé, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

Mais vous, mes autres enfans, vous gens & nations barbares, vous indoctes, inéloquens, indiſerts; vous excommuniés par les Souverains Pontifes du Parnaſſe, & par les neuf ſœurs abandonnées au luxe & à la volupté des beaux eſprits; enfin vous, bannis de cette majeſtueuſe République, n'allez pas vous imaginer, que j'aye deſſein de vous divertir aujourd'hui aux dépens de mes fidels ſerviteurs, Meſſieurs les Rheteurs, les Orateurs, les Sophiſtes, les Poetes, les Hiſtoriens, & de tout ce qui s'appelle Auteur dans l'étendue de ma do-

mination. La matiere queje vais entamer eſt trop ſerieuſe & trop importante. Mon Empire ſur le Royaume de l'Alphabet m'eſt d'une ſi grande conſequence, que n'ayant pas toûjours eû une attention également vigilante, ſur tout ce qui s'y paſſoit ; j'ai vû mon Trône ébranlé, les ennemis à mes portes, & mes peuples litteraires dans la derniere déſolation.

Quelle effuſion du plus pur ſang des Ecritoires, ſans qu'on ait pu faire rougir les ennemis ! quelles batailles données à perte d'haleine ! Combien de mots perdus de part & d'autre ? Combien de papier couvert de cadavres innombrables ? Des Legions de belles & bonnes milices de l'A, B, C enterrées ſous les ruines de l'oubli. Des Recrues mal diſciplinées miſes à la place ! des bons mots à moitié pourris, reſſuſcités & employés avec leur

ancien équipage ? Des lettres & des ſillabes innombrables expulſées de la ſocieté de leurs camarades. Nous avons vû (ah la douleur me ſuffoque !) nous avons vû, dis-je, une diſette de matiere ſi épouvantable, que quinze cens ſoixante & douze Auteurs furent réduits à s'entretenir d'un déterré dans un tombeau de parchemin, dont les ſimples exhalaiſons ſervirent de nourriture à quelques-uns pendant un grand nombre d'années. Parlerai je de ces dix mille à qui la ſeule imagination tient lieu de pain ? Non ! ce recit me pourroit faire évaporer la cervelle. Parlerai-je de tant d'autres accidens feneſtes qui ont affligé ma Monarchie abécédaire ? Non : je ne rouvrirai pas mes plaies. Je vous dirai ſeulement ce qui me paroît de plus convenable & pour ma gloire & pour votre avantage. Entrons en ma-

tiere, traitons-la d'une façon qui nous attire l'admiration de toute la terre, la jalousie de nos ennemis, & l'amour de tous nos Sujets legitimes.

Quand mes Orateurs sont obligés de tenir de très-longs discours sur des matieres triviales, steriles & frivoles ; ils commencent par s'imaginer, que la plus lourde & la plus profonde ignorance regne dans l'esprit de leurs Auditeurs C'est ce qui inspire cette hardiesse héroïque, cet enthousiasme poétique, de parler avec feu & emphase, & de ne point apprehender ces grands & redoutables ennemis de l'Eloquence, qui s'appellent Ennui, Bâillement & Sommeil. Ils implorent ma très-chere mere l'heureuse Ignorance de leur envoyer mes bonnes sœurs l'Effronterie & l'Admiration, pour soûtenir le grand ouvrage qu'ils vont

entreprendre. Remplis de persuasion, que leurs Auditeurs sont vuides de toute science, ils expliquent d'une maniere très vaste & très-étendue la signification des termes de leur sujet, les taillent en sillabes & en lettres, racontent des définitions de toutes especes, & font des divisions si subtiles, que le quart d'un cheveu se trouve composé de parties sans nombre.

Permettez-moi, Messieurs, qu'en consequence de cette louable coûtume, établie sous mes auspices, je vous croie pour un moment stupides & ignorans, ne sachant encore le moindre de mes secrets, ni même ce que signifie le terme d'Eloquence, & qu'après avoir repeté ce que vous avez mille fois entendu dire par mes Auteurs anciens & modernes, j'y ajoûte quelque chose de ma fabrique.

Ne vous ennuyez donc pas, ne bâaillez ni ne dormez point, pendant que je vous régalerai de cette belle répétition.

Commençons par vos Dictionnaires, qui ſemblent donner l'idée la plus juſte, la plus claire & la plus nette des Termes de mon Art. *Eloquence*, diſent-ils, *ſignifie la ſcience de la parole.*

Me voici arrêtée tout court à l'entrée de mon diſcours. Continuerai je? Prendrai-je le parti de ceux qui perdent la reſpiration, au veſtibule de leurs Oraiſons? Que ma bonne mere m'en garde! il s'agit de ma gloire. Il vaut mieux dire des riens, que de ne rien dire du tout. Prenons donc courage contre cette définition de l'Eloquence, qui me menace de faire avorter mon projet, de rendre les muets auſſi éloquens que les plus grands parleurs. Evertuons-nous, & ſoûtenons har-

diment ; que cette deſcription de l'Eloquence ne regarde qu'une partie de mes Orateurs, qui ne peuvent ſe faire entendre que par leur langage. Car quoique mes Orateurs muets n'ayent pas la ſcience de la parole, & que je ne me ſente pas aſſez puiſſante de la leur donner ; j'ai d'autres moyens pour les en dédommager, & pour les rendre éloquens. Je trouve mon compte d'ailleurs dans cette définition. C'eſt par ſon moyen que je fais paroître éloquens les enfans, les filles, les femmes, & pareillement tous ceux qui ſçavent parler & qui babillent continuellement ſans méditer, ſans écrire, ſans rien apprendre par memoire ; c'eſt par ce moyen que je fais paroître les Maîtres d'Ecole, les Maîtres de Langue, les Nourrices & les Gouvernantes, Maîtres & Maîtreſſes d'Eloquence, & que je

leur donne ma bonne ſœur pour guide, lorſqu'ils declarent les plus habiles Academiciens ignorans dans leur langue naturelle, & dignes d'être renvoyez & condamnez devant le Tribunal du Berceau. C'eſt par ce moyen, que tout homme parlant beaucoup, & écrivant un grand nombre de volumes eſt réputé éloquent. C'eſt enfin par ce moyen, que tous ceux qui ſe ſaiſiſſent de toutes les converſations en étourdiſſant les plus entendus, par leur babil effronté, parlant ſouverainement de tout ce qu'ils n'ont jamais compris, jamais vû, jamais ſenti, ni entendu dire, ſont réputés & regardés par mes muets, par mes ſourds & par mes ſtupides, pour très-éloquens & très-ſçavans. Ainſi quelques-uns de mes Sujets liſant l'explication du terme d'Eloquence dans les Dictionnaires, s'imagi-

nent être Eloquens & Orateurs parce qu'ils ſont en poſſeſſion de parler depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans prendre haleine, & parce qu'ils connoiſſent les plus petites minuties de la Grammaire, comme les Marchands de couleurs, ſe pourroient imaginer d'être excellents Peintres, ayant lû dans quelque Dictionnaire, que la Peinture eſt la ſcience des couleurs, bien perſuadés, qu'ils connoiſſent toutes les couleurs imaginables beaucoup mieux que les plus grands Peintres, & qu'ils les préparent & rendent propres à l'uſage de la peinture. Quelques-uns de mes bons enfans ſe peuvent trouver bien épouvantés en voyant cette terrible deſcription de l'Eloquence. Quel malheur, ſe diſent-ils, de n'être pas éloquens, de n'avoir pas la ſcience, l'uſage de la parole! Quel malheur, d'être muets, puiſque nous

nous ne ſçavons pas parler, ou ſi nous le ſçavons, nous craignons de parler mal, & à cauſe de cela nous ſommes muets ! Quel malheur d'être pendant pluſieurs jours à concevoir un diſcours de trois lignes, de paſſer la moitié de ſa vie pour faire un Livre de rien ! Quel malheur de nous trouver apoſtrophes dans toutes les converſations que nous entamons, & qu'à peine ouvrons nous la bouche, les railleries, les ris, ou le caquet des hableurs nous aſſomment, ce qui nous jette dans un éternel ſilence, & nous réduit à la condition des muets. Oh que nous ferions voir du pays à ces parleurs impitoyables, ſi nous avions la ſcience de la parole ! C'eſt tantôt un enfant, une femme, une ſervante, un laquais, ou une harangere, qui nous réduiſent au ſilence, & qui par leur caquet nous mettent au bout de notre langage.

Je vois, Meſſieurs, que cette deſcription de l'Eloquence alarme un grand nombre de mes Auditeurs. Quittons-la, voyons-en une ſeconde. D'autres diſent, que *l'Eloquence ſignifie l'Art de parler*, ainſi ſçavoir parler & poſſeder l'art de parler, n'eſt pas la même choſe. Comme ſçavoir broder & être Maîtreſſe Brodeuſe ſont deux choſes fort differentes l'une de l'autre. Sçavoir donc parler avec art, nous découvrira peut-être la ſignification du terme d'Eloquence.

On apprend l'art de parler par regles, par preceptes & chez un Maître; mais on ſçait parler, ſans connoître ſeulement s'il y a des regles, des preceptes, & des Maîtres dans le monde. J'avois établi cette définition de l'Eloquence, pour abaiſſer tous ceux, qui ne ſçavoient parler que par routine, & pour relever ceux qui

avoient appris mes regles & mes preceptes de mes maîtres, dont je voulois faire la fortune, en les faiſant paſſer pour ſeuls dépoſitaires de l'art de parler.

J'ai commencé par les Villages, où celui qui ne poſſede pour toute ſcience, que l'arrangement de ſon Alphabet, s'eſt érigé en Orateur, parlant en toute occaſion à ſes manans avec une fierté Héroïque. Il ne tiroit les avantages de ſon Eloquence, que de ce que les autres ne ſçavoient pas ſi le langage qu'il tenoit étoit Grec, Arabe, ou Siriaque. Je me ſuis ſervi de cette excellente maxime juſques dans les Villes, dans les Cours, & à l'Armée. Ce qui a donné à mes petits monarques Abecedaires un ſi haut relief, que tous ceux qui ne s'appercevoient pas, qu'ils parloient en proſe, en déclinaiſon, en conjugaiſon, en ſintaxe, & ſelon mes

autres regles & maximes, n'o-
ſoient pas ouvrir la bouche en pu-
blic. Les uns prioient & payoient
graſſement mes Orateurs, pour
faire leur charge, en haranguant
à leur place, ou s'il falloit le faire
abſolument par leur propre bou-
che, ils faiſoient conduire leur
langue par mes Orateurs, com-
me l'on conduit celle d'un Pero-
quet. Il en réſulta un double
avantage & pour les uns & pour
les autres. Les premiers tirerent
leur épingle du jeu, & les autres
furent reputez très-éloquens,
bien loin de paroître *Peroquets.*
Cela contribua en même tems
à la perfection d'un Art qui m'a
toûjours été précieux. Qu'eſt ce
qui fait la perfection des Arts?
c'eſt lorſqu'on ne déſire rien de
plus. Mes Orateurs étoient au ſu-
prême degré de leur Art, puiſ-
qu'ils étoient les ſeuls dépoſitai-
res de mes ſecrets, & les autres

ne pouvoient rien désirer au-dessus de ce que désiroient mes anciens maîtres, lesquels se sentant par leur art de parler audessusdes Princes, des Generaux, des Ambassadeurs, & en un mot de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le monde, ne pouvoient rien souhaiter davantage. Mais le trouble se jetta ensuite dans un établissement si bien imaginé. Les Princes, les Generaux, les Ambassadeurs, les Ministres, s'apperçûrent peu à peu, qu'ils parloient, (quoique sans art, sans regles, & sans maximes) en prose & en rimes, qu'ils declinoient, conjuguoient, construisoient, qu'ils faisoient des figures, des periodes, des exordes, des propositions, des divisions, des conclusions, &c. ils devinrent tout d'un coup maîtres dans mon art de parler, & je fis cette métarmophose à peu de frais.

Ainſi je vois, Meſſieurs, que les Auteurs de vos Dictionnaires ſe ſont trompez, & qu'ils ont voulu parler de mon ancien tems, au lieu de parler du tems preſent; car vous ſçavez, que de parler avec art ou ſans art, eſt aujourd'hui preſque la même choſe, que de parler & de bien parler eſt aſſez indifferent.

J'ai fait encore pis. Car mes monarques Abécédaires étant devenus trop orgueilleux, je les ai reduit à la triſte neceſſité d'aller foüiller dans les diſcours de ceux qui ont parlé ſans art, ſans réflexion, & ſans aucun deſſein de faire des regles; je leur ai ordonné d'en tirer quelques haillons pour meubler leurs boutiques; je leur ai donné permiſſion d'y mettre une enſeigne magnifique, avec cet écriteau: *Ancien & vrai uſage; façon noble de parler; ſtile de la Cour & du beau monde;*

termes galants d'aujourd'hui ; phrases approuvées par les gens de condition. Ainsi lorsque le hazard voudra qu'un de mes courtisans, de mon beau monde, de mes galants, sans y penser, appellera une Oraison funebre, *un galimatias excroqué* ; une femme coquette, *un cheval de poste* ; un piqueur d'assiettes, *un estomac, à vingt cinq poches*, &c. mes anciens maîtres dans l'art de parler seront sur le champ obligez d'inserer ces expressions dans leurs recueïls, & je ne leur ferai point de quartier ; car je veux absolument, qu'ils se reglent uniquement sur ceux qui parlent sans art. Je ne puis pas oublier, ni leur pardonner les troubles, les guerres, les masacres, & les autres désordres qu'ils ont causé dans mon Empire Abécédaire. J'en ai le cœur encore tout saisi. Je ne puis penser, sans verser des lar-

mes, à ces pauvres quinze cens ſoixante douze Auteurs nourris de fragmens&d'exhalaiſons d'un déterré pendant ſi long-tems! que je plains encore les pauvres vingt mille, qui furent égorgez pour ſe ſervir de leurs plumes; les trente mille, qui furent mis en pieces pour être foulez dans un moulin à papier, à la fameuſe bataille du Comentaire ſur les lettres S. & A. Auſſi cette ſanglante journée ſera toûjours marquée en lettres noires dans mes Almanachs. Rentrons dans notre ſujet.

Ayant reformé cette ancienne définition de l'Eloquence, de cet art de parler, de ce parler avec art, reduiſant les trois quarts de mes ſujets au ſilence, pendant que le reſte ſe coupoit la gorge, à force de parler avec art; je me ſouviens, qu'en faiſant un voyage de Babylone au grand Cair,

Cair, je feuilletai les paperasses d'un de mes Orateurs, dans lesquelles ayant trouvé écrit en lettres d'or, sous la rubrique d'Eloquence, *l'Art de se taire*; je lui demandai ce qu'il vouloit entendre par cette définition hétéroclite, & opposée à mes vûes ordinaires. Mais bien loin de pouvoir tirer une réponse de sa bouche, il ne me fut pas possible d'en arracher une sillabe, ni même une lettre. Il fallut enfin lui découvrir qui j'étois, & qu'on ne refusoit pas impunément l'obéissance à ses Souverains. Il écrivit d'abord sur une feuille de papier, qui se trouve encore dans les Archives de mes belles Lettres, ce qui s'ensuit: *Je sçavois parler avec art, Demosthene, Ciceron, Quintilien; & tant d'autres m'étoient très-familiers, mais je mourois de faim: ayant appris l'Art de me taire, je suis nourri comme un cochon qu'on*

est prêt à tuer, & je ne manque de rien; je parle quand je ne vois personne, & aussi-tôt que j'apperçois quelqu'un, je contrefais le muet. Ciceron & Demosthene n'ont jamais été si heureux avec tout leur art de parler, que je le suis avec celui de me taire. Que Minerve soit éternellement louée (c'est à moi qu'il adressoit ses vœux) *de m'avoir donné de telles lumieres!* Cette avanture me remit un peu dans ma belle humeur. Vous sçavez, Messieurs, qu'il n'y a rien qui puisse tant nous exciter à rire, que quand nous rencontrons de certaines bizareries toutes opposées à notre caractere. Imaginez-vous, Messieurs, si une femme, dont tout le plaisir consiste dans le babil, ne doit pas rire de grand cœur en rencontrant un homme qui cherche tout son bonheur dans le silence, & qui a encore l'extravagance de nommer Eloquence l'Art de se

taire. Cependant, après avoir pris haleine, je fis quelques refle-xions ſerieuſes, & je voulus ſçavoir de mon homme, pourquoi il préferoit ſon Eloquence à celle de Ciceron & de Demoſthene. Il mit le doigt ſur l'endroit de ſon livre, où il avoit écrit, *l'Art de parler a couté la vie à Ciceron, & la liberté à Demoſthene.* Cette réponſe inſolente me jetta dans une colere épouvantable, je le ſaiſis par le collet, & je l'aurois étranglé, s'il ne m'avoit pas promis à haute voix, & en paroles bien articulées, *qu'il parleroit toutes les fois qu'il ſeroit neceſſaire.* Je lui dis en même temps: Malheureux que tu es, ne ſçais-tu pas, que l'art de ſe taire a fait perdre la tête à un grand Perſonnage de France? N'as-tu pas appris qu'on a menacé un autre plus grand encore que le précedent, de lui faire ſon procez comme à un muet en cas

qu'il ne répondit point ? Mais quittons cette Eloquence muette, cet Art que ſçavent tous les animaux, parlons de quelqu'autre définition.

Comme la memoire ne m'en fournit pas, écoutez, Meſſieurs, s'il vous plaît, ce que lira mon Chancelier. Liſez :

L'Eloquence eſt un art d'éclairer l'eſprit & de toucher le cœur par la beauté des paroles & des choſes qu'on dit.

Je ſçais fort bien de quelle part vient cette magnifique deſcription. Mon Auteur demeura dans un pays où l'on balayoit les Ecuries avec des plumets d'oiſeaux des Paradis, & où les Servantes nettoyent leur vaiſſelle avec de la mouſſeline. Les belles paroles & les belles choſes m'en font ſouvenir ; je crois, ſi je ne me trompe, que c'eſt l'Auteur de la définition de l'art d'une Couturiere. L'art de coudre, dit-il, eſt un

art de joindre de beaux morceaux d'étoffe avec du beau fil & avec de belles aiguilles. Tout cela ne vaut rien, il me faut des arts aufquels toutes les matieres & tous les inftrumens foient propres. Continuez, Chancelier :

La véritable Eloquence confifte à dire tout ce qu'il faut, & ne dire que ce qu'il faut.

Voilà un autre Extravagant, avec fa véritable Eloquence. Il n'y a pas deux Eloquences, comme il n'y a pas deux Déeffes Charlataneries; peut-être qu'il y a deux fots comme lui ? Je ne le fçais pas. Peut-on comparer quelque chofe au véritable, qui n'a pour oppofé que le néant ? Ainfi cette véritable Eloquence eft un véritable néant, un beau néant; un fuperbe néant. Apparemment il a voulu dire la bonne, l'utile, & la plus parfaite Eloquence; quoique cela ne m'auroit pas moins cho-

qué, car chez moi tout eſt utile, tout eſt bon, tout eſt véritable, tout eſt parfait. Je ſçais d'ailleurs que dans mon Empire on dit tous les jours ce qu'il faut, en ſupprimant ce qu'il ne faut pas dire, cela ſe fait ſans art, ſans Eloquence, ſans y penſer, ſans aucun deſſein.

Liſez Chancelier : *l'Eloquence eſt une Muſique en paroles artiſtement entrelaßées, prononcées avec cadence, accompagnées de mouvemens de tête, d'yeux, d'épaules, de bras, de mains & de pieds, appris & exercés devant un grand miroir, après que les Pieces ont été montées par un Faiſeur d'Orgues.*

Vous rêvez Chancelier, cela eſt il écrit ainſi ? Oui, me dites-vous, & non-ſeulement écrit, mais imprimé avec Privilege. Par le Stix cet Auteur eſt trop malin, il a voulu ſe moquer d'un de mes Orateurs à qui j'avois fait preſent

de cette Eloquence, en le retirant des Marionettes. Paſſons outre. Non, Madame, dites-vous, la choſe eſt ſérieuſe : car voici un grand Livre ſur l'Eloquence des yeux, des bras, des épaules, des pieds, &c. Je crois que cet &c. ſignifie l'Eloquence des cheveux, de la perruque, du bonnet, du chapeau, de la cravatte, des gands, du manteau, de la robbe, &c. & ſous cet &c. je crois entendre l'Eloquence de la tabatiere, du mouchoir, de l'eau de la Reine d'Hongrie, &c. comme par exemple, l'Eloquence d'éternuer, de ſe moucher, & de cracher, ce qui touche merveilleuſement l'eſprit & le cœur. Toutes ces choſes enſemble, dit l'Auteur, s'appellent en un mot, Eloquence extérieure, & c'eſt la plus belle partie de l'Orateur, car elle ſe voit, le reſte ne ſe voit pas.

Je vous ai déja dit Chancelier

que je ne veux pas souffrir deux Eloquences dans mon Empire, ni votre véritable, ni cette extérieure, dont vous venez de me rompre la tête; ainsi ne nous arrêtons point, lisons:

L'Eloquence est un art d'haranguer une Assemblée avec applaudissement.

Nous voilà pas mal. Je n'aurois donc rien à faire, que d'avoir toûjours à mes trousses des faiseurs d'Harangues, & de leur communiquer tous mes secrets; passons outre.

L'Eloquence est un art de faire un beau compliment à un Roy, à un Prince, à un Seigneur, à un Ambassadeur, à un Ministre.

Finissez Chancelier, je n'en puis plus. Je me souviens à cette occasion combien me fit rire ce Maître à danser boiteux qui vous adressa une Requête, par laquelle il me demanda le privilege d'haranguer en belles révérences

tous les Seigneurs Etrangers qui arriveroient ici, & de tirer d'un chacun seulement vingt sols de récompense.

Voyons ce qu'il y a encore. *L'Eloquence est un art de composer de beaux Discours en prose & en Vers.*

Comment Chancelier ? Est-ce qu'on s'amuse encore à composer dans mon Empire ? Vous avez donc oublié de faire publier mes défenses contre la Composition, après l'affreuse famine de matieres, qui arriva du temps de la guerre sur les lettres S. A. Je vous dis encore une fois, que je ne veux pas entendre parler de composition, jusqu'à ce que le calme & l'abondance soient rétablies. Qu'en attendant, chacun dise tout ce qui lui vient dans l'esprit, & qu'on laisse le temps aux matieres de germer.

Mais achevons cette ennuyeuse

lecture. Continuez donc Chancelier; vous balancez, je le vois : apparemment que votre respect vous empêche de lire, & qu'il y a là quelquechose qui attaque ma gloire. Lisez, je vous l'ordonne.

L'Eloquence est un art de tromper par de flateuses esperances d'un bien imaginaire, & par la crainte d'un mal chimérique.

Comment? S'est-il glissé quelques filoux parmi mes Orateurs? Qu'on ordonne une perquisition exacte pour les punir exemplairement. Je puis bien tolerer une petite séduction gracieuse, enchantée, douce, flateuse, caressante, insinuante, amoureuse, engageante, honnête, polie, amiable, charmante, & assoupissante; mais pour les filouteries & les fourberies, néant. Qu'on raye tout-à-l'heure les filoux & les fourbes des Registres de mes Orateurs, & qu'on les fasse sor-

tir de ma Monarchie Abécédiaire, ne voulant absolument pas souffrir une Eloquence de trompeurs, ce qui pourroit enfin métamorphoser tous les Billets & Lettres de Change, les Obligations, les Contrats, les Traitez, les Ventes, les Achats, & toutes les Promesses, en Pieces d'Eloquence, en Harangues, en Sonnets, en Madrigaux, & en Chansons. Souvenez-vous en, mon Chancelier, & lisez le reste.

L'Eloquence n'est autre chose que l'art de persuader.

Ce *n'est autre chose* me déplaît, car mon Eloquence est bien plusqu'un art de persuader, comme nous avons déja vû en partie. N'ai-je pas sous ma domination plus de trente mille cinq cens soixante & dix Orateurs qui possedent la science de la parole, qui parlent avec art, & qui sont en droit de persuader, mais qui ne persua-

dent jamais, & dont un grand nombre n'a ni dessein, ni envie, ni même la capacité de persuader. Ils ne sont pas moins mes fideles & très-chers Sujets.

D'ailleurs, ces notables personnages pour lesquels je viens de donner mes ordres, Messieurs les trompeurs, Messieurs les filoux, les fripons, les excrocs, persuadent souvent avec plus d'art & avec plus de finesse, qu'un grand nombre de mes Orateurs; cependant je n'ai pas dessein de leur laisser de l'Eloquence, ni de les réconnoître pour Orateurs publics. Ces Messieurs possedent une certaine qualité, que mon Chancelier á rapporté cy-dessus sous le Titre magnifique de véritable Eloquence, c'est *de dire tout ce qu'il faut, & de ne point dire ce qu'il ne faut pas.* Car sans cette qualité, ils n'attraperoient jamais personne. Cherchons donc

une définition plus honnête & plus glorieuse à notre pauvre Eloquence, car jusqu'apresent mes Orateurs ne m'ont pas satisfait. Mais, avant que de continuer, ajoûtons un petit correctif à la déclaration que je viens de faire. Vous sçavez, Messieurs, qu'il y a deux sortes de fripons & de fourbes sous ma domination; j'accorde aux uns le Titre d'honnêtes gens sous de certaines conditions; aux autres, qui ne sont pas susceptibles de ces conditions, n'ayant pas les facultez d'y atteindre, je laisse pour toute prérogative, d'échaper de temps en temps au supplice par le moyen d'un petit grain d'Eloquence que je leur prête en passant. Vous sçavez aussi, Messieurs, que dans mon Empire, tout ce qui ne paroît point, n'existe pas. Ainsi, Messieurs les filoux réputés honnêtes gens, ne vous scan-

dalisez point de la rigueur de mon Ordonnance. Continuons :

L'Eloquence est un art de faire des discours si élegants & si sublimes, qu'on les entende aussi peu que des lettres écrites en chiffre, dont on n'a pas la clef.

Cette définition est fort de mon goût; car ceux qui parlent clairement, intelligiblement, simplement & nettement, sont gens du commun, & je n'en puis pas faire grand chose, n'ayant ni disposition, ni inclination pour tout ce qui s'appelle sublime & élégance, voulant toûjours suivre le cours naturel des choses, ramper, pour ainsi dire, le ventre à terre, sans jamais s'élever au dessus du rez de chaussée. Ils appellent clinquant & amusement d'enfans, ces beautez merveilleuses, cet enthousiasme divin qui regne dans les discours de mes grands Orateurs. Mais par-

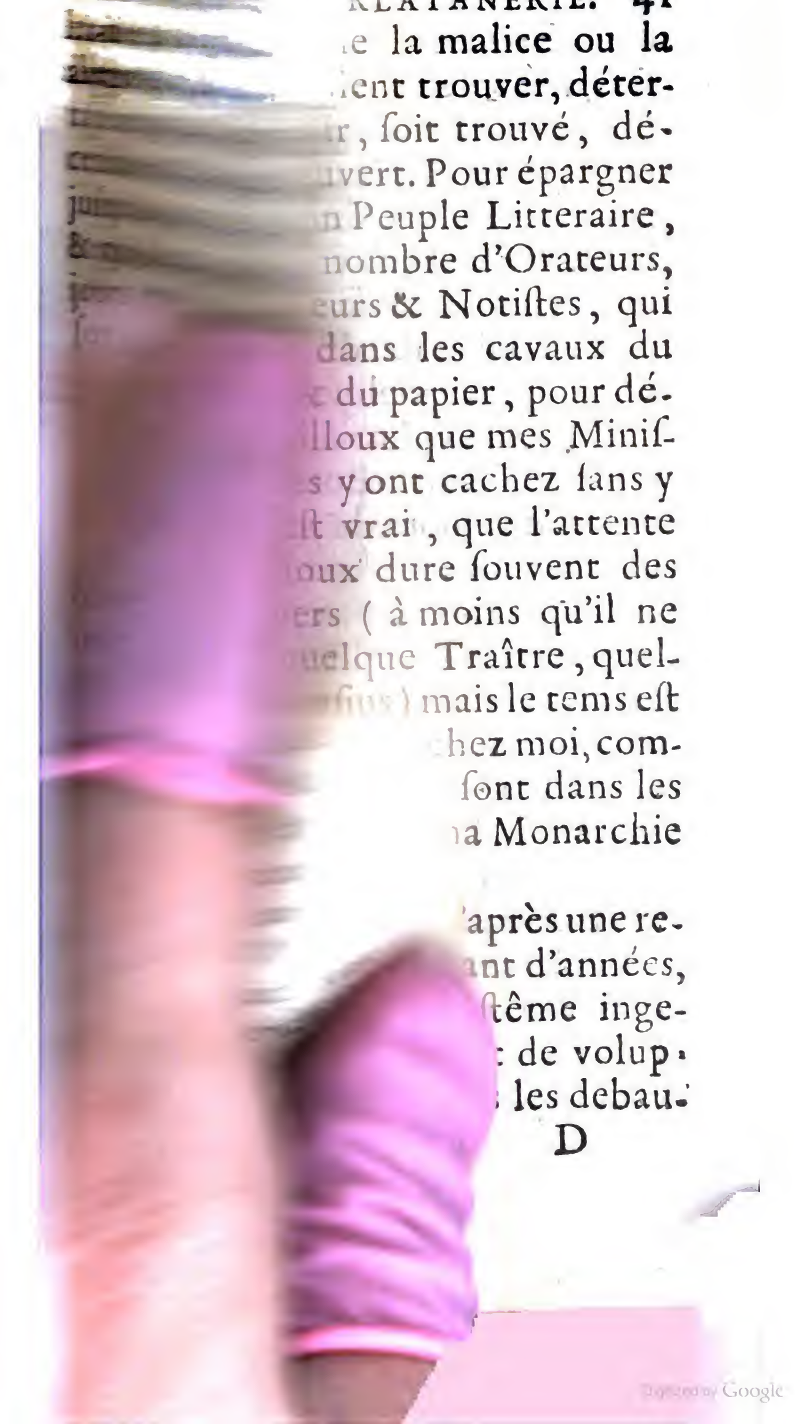
lez-moi de ces eſprits ſeraphiques, allegoriques, hiperboliques, metaphoriques, de ces eſprits tranſcendans, dont la ſublimité s'éleve juſqu'aux pointes des clochers, & qui chantent en montant toûjours comme les alouettes. Ce ſont là les premiers piliers de mon Trône Abécédiaire, ce ſont là les Directeurs de mes Manufactures litteraires. Il ne leur coûte que quelques mois, quelques jours, ou quelques heures de temps, ſouvent même qu'un coup de plume, pour tailler de la beſogne à une armée de petits Ouvriers en détail, & de leur donner de l'ouvrage pour pluſieurs Siecles. Ce ſont là mes gens avec leſquels je puis gouverner les autres. Lorſqu'au moyen de l'incompréhenſibilité, je leur ai fait naître cette réputation trenchante & perçante, qui eſt cauſe, qu'on les applaudit par proviſion, ſauf

dalisez point de la rigueur
Ordonnance. Continuons

L'Eloquence est un art de
discours si élegants & si
qu'on les entende aussi pe
lettres écrites en chiffre, d
pas la clef.

Cette définition est
goût; car ceux
rement, in
plement
du con
faire
p
t

ant
naturel
pour ai
, sans
d
ante
ousiasm
les discou
eurs. Mais



e la malice ou la
ient trouver, déter-
r, ſoit trouvé, dé-
uvert. Pour épargner
n Peuple Litteraire,
nombre d'Orateurs,
eurs & Notiſtes, qui
dans les cavaux du
du papier, pour dé-
lloux que mes Miniſ-
s y ont cachez ſans y
ſt vrai, que l'attente
oux dure ſouvent des
ers (à moins qu'il ne
uelque Traître, quel-
mais le tems eſt
hez moi, com-
ſont dans les
a Monarchie

'après une re-
nt d'années,
ſtême inge-
de volup-
les debau-

D

le plus amplement informé, qu'avant qu'ils parlent, on est déja persuadé, éclairé, touché, je n'ai pas grande peine de faire le reste. L'homme naturellement curieux admire & recherche ce qui lui paroît caché, lorsqu'il soupçonne du dessein, de l'artifice, de l'esprit, & de la finesse. Un de mes Orateurs (auquel j'avois donné pour partage l'esprit de la prédiction) après avoir caché avec grand soin un petit caillou dans une cave, dit à un grand nombre de mes gens, d'un ton misterieux: *il y a dans cette cave un dépôt caché avec grand soin.* On y alla d'abord en foule, on chercha & on cherche encore, & je ne crois pas qu'on s'en lassera si-tôt, quoiqu'on ait déja remué & déterré plus de cent fois le misterieux dépôt. Cela se pratique de même dans mon Empire Alphabetique, & j'y ai pourvû par un excellent reglement, qui ordonne,

ne, que ce que la malice ou la ſimplicité veulent trouver, déterrer, découvrir, ſoit trouvé, déterré & découvert. Pour épargner la peine à mon Peuple Litteraire, j'ai établi un nombre d'Orateurs, Commentateurs & Notiſtes, qui deſcendent dans les cavaux du parchemin & du papier, pour déterrer les cailloux que mes Miniſtres ſublimes y ont cachez ſans y penſer. Il eſt vrai, que l'attente de ces cailloux dure ſouvent des ſiecles entiers (à moins qu'il ne ſurvienne quelque Traître, quelque Mathanaſius) mais le tems eſt à très-bon marché chez moi, comme les cailloux le ſont dans les Empires voiſins de ma Monarchie Abecediaire.

Qui auroit crû, qu'après une recherche de mille & tant d'années, on trouveroit un ſyſtême ingenieux & un raffinement de volupté & de bon goût dans les debau-

ches brutales de Neron, ſi un fragment de mon grand Orateur Petrone, n'avoit pas tranſmis à mes Ouvriers une deſcription miſterieuſe de ces déſordres, dans laquelle ils ont découvert ce beau caillou ; & pour ſe dédommager d'une auſſi ſalle découverte, ils ont montré quelques Perles Occidentales de Latinité, dont ils ont orné leurs Boutiques. C'étoient des mots du guet, que les compagnons de la débauche entendoient entre eux, ſemblables au jargon des filoux, que tout honnête homme peut ignorer impunément. Lorſqu'on decouvrit un prétendu oſſement de ce puant cadavre à Belgrade, quelle joye cela n'a-t'il pas cauſé à mon Peuple Litteraire ?

Voyons encore ce petit lambeau que vous tenez-là. Chancelier, liſez :

L'Eloquence eſt un art de plaire par

ses discours & par ses écrits, & d'en tirer honneur & profit.

Voilà qui est merveilleux, tenons-nous-en-là, & ne nous arrêtons plus au reste. Lorsqu'un discours plaît, il est éloquent, & quand il ne plaît pas, il ne vaut rien. Lorsqu'une femme plaît, elle est belle; & quand elle deplaît, elle est laide. Les discours & les livres sont faits pour les Lecteurs, comme les femmes sont faites pour plaire aux hommes. Ainsi les discours ne sçauroient avoir de meilleure qualité, que celle de plaire; & comme j'ai très-mauvaise opinion d'une femme, qui prétend plaire à tout le monde, n'étant faite que pour plaire à un seul homme, ce qui lui suffit; de même je ne prétends pas qu'aucun de mes Orateurs s'avise de plaire à tout le monde, ce qui feroit un tort considerable à ses pauvres camarades. Je veux encore un coup,

qu'on vive & qu'on laisse vivre ; car tel est notre plaisir.

Il est tems de voir les divisions de l'Eloquence pour achever de vous ennuyer. Lisez Chancelier, depêchez-vous :

L'Eloquence se peut diviser en veritable & en fausse.

Halte là, cette division est impertinente, elle ne convient point à mon Empire, d'autant plus que j'abolirai au premier jour l'adjectif veritable joint à tel être que ce soit ; comme par exemple, le veritable Orvietan, le veritable Or Potable, la veritable Panacée ; car mes drogues n'ont pas besoin de cet adjectif. Si l'on disoit la vérité se divise en veritable & en fausse, ne seroit ce pas une belle division ? Mais conservons en attendant la division pour mettre tout à profit ; continuons :

L'Eloquence se divise en exterieure & en interieure.

Mon Auteur n'a pas ajoûté l'ex-

plication de cette diviſion ; il faut que j'y ſupplée. L'Eloquence interieure eſt, lorſque mes Orateurs parlant avec eux-mêmes & dans leurs retraites, ſur les éminentes qualitez que je leur ai accordées, ou quand ils conçoivent & repetent devant un grand miroir, quelque beau diſcours, quelque madrigal rejoüiſſant ; mais c'eſt une Eloquence exterieure, auſſi tôt qu'ils parlent avec leurs camarades, ou avec quelques cailloux, comme faiſoit Demoſthene, ou avec les grenoüilles, comme faiſoit un certain bon pere, ou avec les Chiens, avec les Chats, avec les Perroquets ; ou enfin, avec des hommes raiſonnables. Cependant je ſoupçonne mon Auteur d'avoir voulu nommer Eloquence interieure, lorſque mes Orateurs parlent de la bouche ou de la plume ; & Eloquence exterieure, lorſque mes Orateurs par-

lent des yeux, des mains, & de quelque autre partie du corps, ou enfin du mouchoir, de la tabatiere &c. continuons :

L'Eloquence se divise en éloquence de l'Ecole, du Bareau, du Théatre, de la Cour, de la Guerre, de la Chaire, &c.

Que me dites-vous-là Chancelier ? Mes secrets ont-ils déja pénetré jusqu'à la Chaire ? J'ai crû que ce pays-là étoit hors de ma domination ; mais puisque je dois être par tout, ajoûtez, s'il vous plaît : Eloquence des Boutiques, Eloquence de la Boucherie, Eloquence du Petit Marché, Eloquence de la Halle, Eloquence des Bateliers, des Laquais, des Servantes. Ajoûtez encore, Eloquence des Decroteurs, pour faire honneur à la belle lettre d'un Savoyard sur une fameuse Tragedie representée à Paris : enfin, *Eloquence par tout où l'on parle* : & finissons

ces lectures fatigantes, car il faut que je dise à ces Messieurs quelque chose de mon chef, afin que je ne leur donne pas lieu de croire, que me disant maîtresse de l'Eloquence, j'aye besoin de suivre mes éleves, qui empruntent toûjours de moi sans me jamais rien rendre.

Ma bonne mere soit avec vous.

TRE'S-CHERS AUDITEURS.

Le Maître de l'Univers, ayant créé l'homme raisonnable, lui a donné autant de lumieres qu'il a fallu pour lui & pour toute sa posterité; comme ce même Maître a renfermé dans les premieres plantes toute la vigueur vegetative qu'il falloit pour tous leurs descendans. S'il est vrai que la vertu des plantes a été divisée par leur multiplication, il paroît vraisemblable, que les lumieres du

premier homme ont été répanduës parmi sa posterité ; de sorte qu'on pourroit dire, que le premier homme a éte aussi clair-voyant que tout le genre humain d'aujourd'hui ensemble ; c'est pourquoi je crois que cette division des lumieres est la source de ce desir passionné des hommes, de réunir leurs lumieres par la societé & par la communication continuelle des idées & des pensées. Il n'y a pas un seul homme qui se sente capable de se passer des lumieres d'autrui. Ce desir, cette passion, cette necessité de profiter des lumieres d'autrui, ne sont pas infructeuses ; le Maître de l'Univers y a pourvû. L'homme est doüé d'une faculté, Messieurs, que vous n'avez peut-être jamais assez considerée, ni assez approfondie, ni assez admirée. C'est qu'il a la faculté de communiquer ses lumieres d'une infinité de manieres

C'est

C'eſt en premier lieu par ſa langue, au moyen de laquelle ce qui eſt immateriel, inviſible & inſenſible, devient pour ainſi dire materiel, viſible & ſenſible; mais ce n'eſt qu'une petite portion de ce qui ſe communique ſi merveilleuſement. Toute la machine du corps humain eſt quaſi percée & pleine de fenêtres, par leſquelles la lumiere peut ſortir. Le viſage ſur tout, & les mains en ſont des témoins ſi évidens, que quiconque a appris à lire dans ces deux livres, en tire quelquefois plus que de la bouche trompeuſe. Ceux qui ſont accoûtumez d'examiner des criminels, vous en pourront dire quelque choſe, les ſourds & les muets de même. Je ne crois pas devoir citer une certaine eſpece d'Orateurs de mon Empire nommez Bohemiennes.

La faculté naturelle de communiquer des lumieres, & l'exercice

actuel de cette faculté, s'appelloit autrefois Eloquence, on la possedoit naturellement, & on l'exerçoit de même, sans en être redevable qu'à Dieu & à soi : personne n'en étoit exclu, & chacun possedoit la part qui lui convenoit. Quand on ne pouvoit pas se faire entendre d'une façon, on l'essayoit d'une autre, jusqu'à ce que la lumiere eut percé & pénétré dans les esprits. Animé du seul desir de se conserver & d'être utile à son prochain, on se servoit d'expressions qui lui étoient connuës, sans se soucier si elles étoient belles ou laides. On ne se vantoit pas de plus de lumieres qu'on n'avoit, on n'en cherchoit pas où il n'y en avoit point. La curiosité n'alloit jamais jusqu'aux choses, dont on pouvoit sentir d'avance, que la découverte seroit ou absolument impossible, ou absolument inutile & frivole. On n'avoit jamais d'autre interêt

dans aucune perquiſition des choſes inconnuës, que celui que leur développement amenoit par lui-même. On cheriſſoit & on eſtimoit les decouvertes à proportion qu'elles étoient utiles à un grand nombre de perſonnes. Celles qui répandoient leur utilité ſur tout le genre humain, occupoient le premier rang, celles qui étoient ſalutaires à une Nation, à un peuple entier, les ſuivoient de près, celles qui promettoient des avantages à un nombre de familles, tenoient le troiſiéme rang,&enſuite celles des particuliers venoient en conſideration. Suivant cet ordre &ſelon ces claſſes, les hommes raiſonnables repartiſſoient l'eſtime, le prix, la conſideration, & l'admiration des découvertes, des lumieres, & de cette Eloquence naturelle qui faiſoit appercevoir ces lnmieres. Tout ce qui ne pouvoit pas être rapporté dans les

classes mentionnées, étoit réputé jeu & amusement frivole, ou chimere, illusion & abus.

En prenant les rênes de mon Empire, je sentis des inconvéniens innombrables, qui résulteroient de la conservation de cet ordre simple & naturel. Je compris, que ce seroit un obstacle essentiel de gouverner les hommes à ma mode, selon mon caprice, suivant mon inclination, & comme mon bon plaisir me guideroit. Voulant tantôt enrichir les uns, tantôt apauvrir les autres, élever mes créatures, & couvrir de honte & d'infamie ceux qui me déplairoient, combler de joye & de plaisir mes amis, accabler de chagrin, de tristesse & de mortification mes ennemis, je compris bien que je ne viendrois jamais à bout de mon grand & magifique projet, si je ne changeois la situation des choses. Je tins

d'abord un grand Conſeil d'Etat, où ne furent admis que les perſonnes qui compoſoient mon auguſte Famille, c'eſt-à-dire, ma mere l'Heureuſe Ignorance, & mes deux ſœurs l'Admiration & l'Effronterie. C'eſt le plus important & le plus fameux conſeil qui ſe tint ſous mon Regne, car on y décida du ſort de tout le genre humain.

Dans cet auguſte Conſeil, il fut réſolu d'abolir l'ordre naturel, & de mettre à ſa place un ordre artificiel, & que tout ce qui eſt aiſé, ſimple, clair & net, ſeroit réputé dangereux, mépriſable, commun, vulgaire & bas, afin que le chimérique, le difficile, le compoſé & l'obſcur puiſſent prendre l'Epithete du diſtingué, du rare, du curieux, de l'excellent, du noble, de l'éleve, de l'utile, & de l'agréable.

On dreſſa d'abord trois Arreſts

portant défenſes ſous peine de perdre l'eſprit, d'avoir aucune communication de penſées, que par l'entremiſe de mes Interpretes, qui ſeroient créés à titre d'Office par mon Conſeil. 2. Que ces Interpretes viendroient tous les jours à mon lever pour prendre l'ordre. 3. Que toutes les veritez, connoiſſances & lumieres qui ſe trouvoient alors, ſeroient renfermées dans un vaſte ſoûterrain conſtruit au deſſous de mon Palais, dont mes Interpretes porteroient une clef dorée pour marque de diſtinction, ſans avoir beſoin de s'en ſervir.

Cela étant reglé, j'envoyai d'abord mes Archers du Guet pour ſe ſaiſir de tous ceux qui achetoient & débitoient indiſcrétement, franchement, naturellement, & ſans artifice, des connoiſſances & des lumieres, ſans vouloir les dépoſer auparavant dans

la cave de mon Palais, comme lieu & dépôt public des veritez. Je fis enfermer une partie de ces fraudeurs, marodeurs, filibustiers, faussoniers, corsaires, & Marchands de contrebande, dans ma basse-cour, en les repartissant parmi mes ânes, mes bœufs, mes moutons, mes chevaux, mes cochons; je les fis également, mais grassement nourrir: avec les autres, je garnis ma ménagerie, pour apprendre à mes oiseaux tout ce qu'ils sçavoient. Je les fis nourrir de choses que mes Cuisiniers avoient dépouillé de leur substance. Si par hazard quelqu'un s'échappoit, j'avois une bonne meutte de coureurs qui les poursuivoient & les réduisoient aux abois.

Après ce sage établissement, je distribuai les Charges, je reglai les rangs, & j'accordai des distinctions & des prérogatives. Par-

mi ceux que j'avois choisi pour le debit reglé de toutes sortes de connoissances.

Les plus mystérieux & les plus capables de secret, assez judicieux pour pouvoir parler des journées, des mois, des années, des siecles entiers, sans courir aucun risque de se faire comprendre, & de trahir ma confiance, furent placés autour de mon Trône, sous le Titre de Ministres secrets de ma retraite, & compagnons inseparables de ma personne. Leur principale fonction étoit de m'avertir & de m'assister de leurs conseils, lorsque quelqu'une des denrées déposées dans la cave commenceroit à évaporer, & infecter l'air pur & sain du lieu de ma residence, ce qui pourroit mettre la contagion dans tout le pays des chimeres. Je leur donnois en appanage toutes les qualitez occultes, passées, presentes & à ve-

nir, tous les atômes & arangemens des plus petites parties de chaque corps, avec le droit de créer de nouveaux élémens, & le privilege de juger ſans appel tout ce qui, par ſa nature, ne ſe pouvoit point juger d'ailleurs.

Le ſecond rang fut accordé à mes Interpretes, avec le Titre de Grands Treſoriers & dépoſitaires de toutes connoiſſances imaginables, dont ils porteroient toûjours la clef. Je donnai pour gages à chacun de ces Interpretes & grands Treſoriers, trois mille équivoques, & autant de termes generaux, pour s'en ſervir auprès de ceux qui leur demanderoient des éclairciſſemens ſur des choſes renfermées dans la cave de mon Palais, avec le droit d'exiger pour chaque réponſe une rétribution proportionnée à l'importance du ſujet, ſoit en argent, ſoit en louanges, ſoit en applaudiſſemens, &c.

Le troiſiéme rang fut accordé aux éleves & aux ſucceſſeurs futurs de mes Interpretes, qui étoient en droit de me propoſer les ſujets les plus propres à prendre leur place après leur mort. Je leur donnai le Titre d'Orateurs des antichambres de mon Palais. Leurs appointemens conſiſtoient en bons mots, en rimes détachées, en nouvelles choiſies, en contes à rire, en complimens à la mode, en airs de myſtere & de ſecret, en fragmens d'antiquité, &c. Ils étoient en droit d'amuſer avec ces drogues tous ceux qui venoient à ma Cour, d'en tirer autant qu'ils pourroient, & d'être ſaluez par tous les paſſans beaux eſprits de mon Empire.

Cela étant reglé ainſi, je donnai ordre d'ouvrir les portes, les fenêtres, & les avenues de mon Palais, de publier au bruit des Fanfares, *que quiconque auroit quel-*

que chose à demander à la souveraine Maîtresse des Connoissances utiles des Arts, des Sciences, & de tout ce qui peut être desirable, non compris dans cette Declaration, n'auroit qu'à se presenter à notre Cour, en tel temps qu'il voudroit, qu'il auroit prompte réponse, & toute satisfaction imaginable, & qu'il seroit dêfrayé dans son voyage par tout où il passeroit.

Vous pouvez facilement vous imaginer, Messieurs, quel concours de demandeurs & de curieux cette Declaration attira à ma Cour de toutes les parties du monde habité. Je me souviens qu'un jour, voulant voir un des plus beaux spectacles que l'Univers puisse representer, je me fis transporter sur une de mes Galeres Aëriennes à mon grand Observatoire élevé de trois pieds au dessus de l'Atmosphere, & avec ces merveilleuses lunettes qui servent à mes Astronomes pour dé-

couvrir les caravanes de la Lune ; je vis arriver des legions, que dis-je, des armées de curieux ? Ne pouvant pas laisser approcher cette multitude, sans en prendre auparavant une connoissance suffisante, je fis mes remarques sur les uns & sur les autres, en faisant d'abord dresser un procez verbal de mes observations. La premiere chose qui se presenta à mes yeux, ce fut une Compagnie escortant une troupe de mulets chargés d'Hebreu, de Chaldaïque, de Siriaque, d'Arabe, avec l'Etiquette, à sçavoir : *si le premier homme a parlé une de ces langues.* Chaque mulet portoit sur son front une plaque de cuivre avec l'Inscription : *Découverte très-necessaire & très utile pour tout le genre humain.* J'apperçûs ensuite une grande troupe d'ânes chargés de Cartes Géographiques, avec cette Etiquette, à sçavoir : *si le Paradis*

terrestre a été en Arabie, en Perse, en Egypte, en Grece, ou en Suede. L'Inscription portoit : *Découverte très-interessante pour ces pays-là.* les mulets furent suivis d'un grand nombre de bêtes à cornes portant des Tables Genealogiques, avec la marque ; *plusieurs questions de la derniere importance à résoudre, pour le repos & la consolation d'un grand nombre de familles.* Il y avoit entre autres : quel a été le pere legitime des quatre fils d'Aimon. *Item* : si trois Familles illustres peuvent descendre en ligne directe, & sans aucun mélange étranger, d'un Duc inconnu. Il y avoit encore un grand nombre de paquets & de ballots portez par d'autres bêtes de somme de differente espece, dont j'ai remarqué les sommaires, roulant sur des questions importantes entre differens particuliers. Le premier ballot contenoit des quef-

tions d'honneur, ſous l'Etiquette : *Queſtions de la derniere conſequence.* Il y avoit entre autres : *Si celui qui parle le dernier dans une diſpute litteraire, doit être réputé vainqueur ou vaincu : ſi c'eſt le Titre de Maiſtre ès Arts, ou celui de Docteur qui donne le plus d'érudition ?* Item : *Si la lettre* A *eſt plus ancienne & plus noble que la lettre* B ? Le ſecond ballot contenoit des queſtions d'intereſt, & des plaintes concernant la fortune de pluſieurs particuliers. Il y en avoit une entre autre autres, qui me tira les larmes des yeux : c'étoit un rouleau de morceaux d'un Alphabet déchiré & mis hors d'état de ſervir, outrage par lequel un fort galant homme fut réduit à la mendicité. Pour ce qui regarde le mélange curieux d'érudition & de litterature, mon Chancelier vous en dira quelque choſe en temps & lieu : mis je n'ai pû

m'empêcher de rire en lisant sur une enveloppe de machines de theatre : à sçavoir, si le hoquet d'Eloquence a plus d'agrémens que les convulsions du vomissement ?

Comme ce petit détail m'avoit assez instruit, je remis mes lunettes celestes entre les mains de mon Astronome observateur, voulant aller me préparer à la reception de tant de magnifiques Ambassades. En descendant de mon Observatoire, il me sembla voir quelques troupeaux de moutons, qui, contre leur ordinaire, avançoient à grands pas. Cela me choqua un peu, & prenant mon ton majestueux : parlez donc, hé Observateur, disois-je, qu'est-ce que cette Bergerie ? Il semble (Jupiter me le pardonne) qu'elle veut me rendre visite. Ouida, Madame, répondit-il, & ces moutons sont sans guides, portant chacun

une Requeste intitulée : *Plainte contre differens particuliers qui prononcent mal l'E bélant*; ces moutons demandent le privilege exclusif d'enseigner la belle prononciation. Mais ce n'est pas assez, me dit il, ces moutons sont suivis d'une troupe de Chevres marchant d'un pas de theatre, & chargés de demander permission de montrer le recitatif aux filles de l'Opera. Cette insolence des moutons & des chevres m'auroit mis en fort mauvaise humeur, si je n'avois pas reflechi que ma capitale maxime a toûjours été, *de tirer avantage de tout*; ainsi je fis donner ordre aux Gardes de ma basse-cour, de les laisser approcher, & de les bien entretenir pendant tout le temps qu'ils solliciteroient leurs affaires.

Je me fis transporter ensuite dans mon Phaëton à mon Palais, pour me faire habiller de mes vê-

temens

temens royaux d'une maniere digne de cette auguſte cérémonie. J'avois fait faire par une de mes principales Lingeres, appellée *la Mode*, une ſuperbe Coeffure de clinquant parſemée de fauſſes fleurs, que j'ordonnois à mes premieres Dames d'Honneur la Dame Invention & la Dame Imitation, de me tenir prête. En me coeffant, elles me dirent tant de choſes ſur les beautez enchantées & enſorcelées de cette charmante coeffure l'une à l'envi de l'autre, & par maniere d'écho, que je ſuis fâchée de n'en avoir pas fait dreſſer un procez verbal par le Greffier en chef de mes bagatelles domeſtiques le ſieur Mercure Galant. Mais pour faire voir, qu'une Maîtreſſe a toûjours quelque choſe de plus ſublime & de plus élevé que l'eſprit ſervil des domeſtiques, je leur demandois, pourquoi

ma premiere Coeffeuſe la Dame Colifichet n'avoit pas attaché une paire de ſonnettes à chaque Cornette de cette ſuperbe Coeffure, ce qui auroit ſervi à deux fins: premierement, pour me faire remarquer dans cette grande foule, & pour épargner la peine à mes Herauts d'armes de m'annoncer & à mes Gardes de me faire place. En ſecond lieu, de fixer l'attention de tout le monde ſur ma Coeffure majeſtueuſe, de ſorte que chaque coup de ſonnette m'auroit attiré un orage d'applaudiſſemens. Mon diſcours jetta ces deux pauvres femmes par terre, comme ſi la foudre les eut frappé, l'une voulant baiſer ma main; l'autre le bout de mon tablier, en pâmant d'admiration ſur ma belle penſée; mais je leur tournai le dos, diſant: allez, bêtes que vous êtes, baiſez, & ayez une autre fois plus d'eſprit. Sur le

champ le premier Orfevre de ma Chevalerie le ſieur Blaſon, ſe preſenta avec deux paires de ſonnettes du plus bel or de Nuremberg. Il les attacha lui-même, diſant, que depuis un temps immemorial, il jouiſſoit du privilege de donner des marques de diſtinction. La premiere Couturiere de mon Cabinet, la Dame Falbala, voulut s'approcher enſuite pour me preſenter mon manteau royal, qui à force de couleurs, n'en avoit point du tout, jettant des rayons cent fois plus éblouiſſans que la belle varieté des prairies, & les nuances admirables de l'arc en-Ciel. Ce contre temps me fit comprendre, que j'étois prédeſtinée pour être mal ſervie au plus raviſſant de mes jours. Saloppe, lui dis-je, ne ſçais-tu pas l'ordre de ma Cour, & qu'on n'y ſonge aux habits, & quelquefois à la chemiſe, qu'après les pierreries.

Qu'on appelle le ſieur Fauxbrillant, premier Jouaillier de ma Toillette, & qu'il apporte ce gros diamant nommé Outre-meſure, dont il m'a tant vanté le feu, diſant qu'à deux mille pas de diſtance, ſon brillant éblouiſſoit & aveugloit les plus clairs-voyans d'une maniere douce & imperceptible. Dans le même moment, il arriva un Courier de l'Empereur de la Lune, avec la triſte nouvelle, que le diamant dont on m'avoit flaté, ne pouvoit pas arriver ſi-tôt, vû l'éloignement des Ouvriers qui demeuroient dans le Saturne, & la difficulté du trajet, ayant differens climats à paſſer. Cette deſagreable nouvelle me donna un chagrin ſi vif, que je reſolus ſur le champde renvoyer tout le monde, plûtôt que de paroître ſans mon gros Brillant. Mais le Conſeil, & le merveilleux expe-

dient, que trouverent d'abord les Miniſtres de ma retraite, adoucirent conſiderablement ma douleur : ils me repreſentoient, qu'en cas même que le Diamant fût arrivé, ils auroient fait leurs très-humbles remontrances, pour que je ne paruſſe point en public, étant dangereux qu'une Majeſté telle que la mienne fut vûe ſans voile. Que je n'avois qu'à les laiſſer faire, ils rendroient tout le monde ſatisfait & content. Ce qui fut executé en très-peu de tems, & mes Miniſtres, Interpretes, Treſoriers & Orateurs de mes Antichambres, chacun ſelon ſa fonction & l'exigence des cas, répondirent dans une bonne matinée à toutes les queſtions & demandes de tous les ſupplians dont je n'ai jamais pû prononcer le nombre. On n'entendit parler d'aucun mécontentement, & on ſe divertit pendant quelques jours

à dire des bons mots & des axiomes de morale & de politique tirez des plus fameux Auteurs, à tourner en ridicules tous ceux qui ne se trouvoient point à la fête, à se mocquer des sottises si frequentes en pareille occasion, à rencherir les uns sur les autres en railleries fines, à chanter, à danser, à rire, à boire, & à manger, si bien que la digestion fut interrompue pour très-long-tems. Ce que j'ai trouvé de merveilleux dans cette occasion, c'est qu'il ne se presenta personne qui eut eu la curiosité de me voir, ou de me parler, à l'exception d'un certain vieux Radoteur nommé Socrate, qui repeta plusieurs fois ces paroles impertinentes & infâmes : *que je voye la Maîtresse de tout ceci, que je lui parle, que je la questionne un peu, que je lui tâte le pouls*. Desorte que pour se débarrasser des importunitez de cet extravagant, il fallut le faire

passer de l'autre côté de la Riviere.

Ce n'est qu'avec regret, Messieurs, que je quitte ici le fil de mon histoire : je la crois (sans vanité) des plus belles & des plus interessantes qu'on puisse décrire. Afin qu'aucune de ces choses merveilleuses ne puisse échapper à la memoire des siécles à venir, j'ai donné ordre à mon très-fidéle & très-érudit Historiographe le sieur Minutius Felix dit *Bagatelliste heureux* de dresser cent Volumes in folio, papier Royal, avec notes & additions, suivies d'un Commentaire de deux cens Volumes, avec citations à la marge, & un Epitre Dédicatoire parlant à ma personne ; les figures en taille-douce seront gravées sur Cuivre doré par le premier Graveur de mon Cabinet, le sieur Callot, & les relieures seront de peaux d'ânes de cette race si féconde dans mon

Empire. Prenez donc patience, Messieurs, jusqu'à ce que par ce superbe present, que j'ai destiné pour tous ceux qui me sont affectionnez, & qui ne le sont pas, je puisse entierement contenter votre curiosité. Car vous sentez bien vous-mêmes, qu'il ne m'est pas possible de vous instruire aujourd'hui de la moindre partie de ce qui peut être digne de votre connoissance, mais j'espere, & j'espere avec raison, que mon excellent Historiographe ne tardera pas d'achever son Ouvrage, ayant appris de ma propre bouche tous les ordres, toutes les instructions, toutes les maximes necessaires, & même toutes les expressions convenables. Je ne suis pas assez imprudente pour laisser faire mon histoire par l'*incapacité* & par l'*insoin* d'une main étrangere.

Les railleries demies fines de mes ennnemis ne me font pas aprehender

der que mon grand Historiographe ne puisse remplir sa promesse. Ces Messieurs n'auroient qu'à regarder leurs propres Bibliotheques ramassées dans tous les coins de l'Univers, pour comprendre qu'une grande partie de mon histoire est déja faite, & s'y trouve actuellement ; mais malheureusement pour moi, souvent ces Messieurs ne sçavent pas ce qui est écrit sur le dos de leurs Livres, le dedans leur est plus inconnu que l'Arbre de Moscovie qui produit de petits agneaux.

Je vous demande en échange, je vous interroge, je vous questionne Messieurs les envieux de ma gloire, Regratiers de mes viandes déservies, vous qui exaltez ces petits restes sans mesure, & qui les vendez exhorbitamment, vous contempteurs orgueilleux & malins de mes leçons, lorsque vous en profitez le plus.

Empire. Prenez donc patience, Messieurs, jusqu'à ce que par ce superbe present, que j'ai destiné pour tous ceux qui sont [illegible]
tionnez, & qu[illegible]
puisse entier[illegible]
tre curiosit[illegible]
vous-mê[illegible]
sible d[illegible]
de la[illegible]
pe[illegible]
f[illegible]
[illegible]re
[illegible]ent
[illegible] pas
[illegible] ayant
[illegible]e tous
[illegible]ctions,
[illegible]laires,
[illegible]pressions
[illegible] pas
[illegible]al.

der que mon grand Historiographe ne puisse remplir sa promesse. Ces Messieurs n'auroient qu'à regarder leurs propres Bibliotheques ramassées [illegible]ns tous les coins de l'Unive[illegible] comprendre qu'une gran[illegible]e de mon histoire est déja [illegible]s'y trouve actuellement [illegible]malheureusement pour m[illegible]t ces Messieurs ne [illegible]vent [illegible] qui est écrit [illegible] le [illegible]rs Livres, le de[illegible]ns [illegible]us inconnu que [illegible]rbr[illegible]ovie qui produit pe[illegible]x.

Je [illegible]nde en échange, vo[illegible]ge, je vous que[illegible]r[illegible]rs les envieux de [illegible]egratiers de m[illegible] [illegible]ies, vous qui exal[illegible]estes sans mesure, [illegible]ndez exhorbitam[illegible] contempteurs or[illegible]lins de mes leçons, [illegible]n profitez le plus,

vous enfin diſeurs de proverbes; dites-moi, s'il vous plaît, avouez & confeſſez ſincerement, ſi vous avez jamais crû, que j'aye travaillé pour vous, avec la même application & avec autant de ſuccès, comme pour mes autres ſerviteurs Je vous conjure encore un coup Regiſtres vivans de ma Chancellerie Abecediaire, ne dédaignez pas plus long-tems de me reconnoître pour votre Maîtreſſe, comme votre ſang vous annonce que je ſuis votre bonne Mere. Admirez cette main qui vous a guidé juſqu'à preſent, & qui eſt encore toute prête de vous conduire dans vos deſſeins abecediaires. Ne vous aviſez pas de rire, de ce que je vous parle ſi confidemment, ne vous émancipez pas de faire un paſſe droit ſur mes bonnes intentions. Ce que j'ai fait pour vous juſqu'à preſent eſt notoire, & ce que je vous promets de faire enco-

re éclatera dans peu, & vous comblera de biens, à moins que vous ne refusiez obstinément de vous prêter à mes leçons, en suivant plûtôt la route de vos malheurs. Ecoutez donc encore un moment, & voyez ensuite vous-mêmes ce que vous avez à faire.

MESSIEURS,

Si le merveilleux établissement dont je viens de donner quelques traits, vous paroît étrange, il n'est pas moins vrai, ni moins ancien. Si la peinture en paroît nouvelle, c'est que chez moi la forme des choses change souvent, quoique les substances restent. Je suis une femme d'accommodement, qui sçait employer une même chose pour produire une infinité d'effets differens, sans m'embarasser d'aucunes difficultez. Ainsi la belle varieté que vous rencon-

trez aujourd'hui dans ma Monarchie Alphabétique, ne sort que d'un seul principe, elle n'est que l'effet de mon attachement passionné pour tous mes chers enfans.

Que je vous montre donc en détail ce que j'ai fait, & ce que je puis encore faire pour votre service, vous qui demeurez déja dans ma Monarchie Abecediaire, ou qui voulez y entrer, & faire fortune.

Si vingt-quatre lettres ont pû produire ce nombre prodigieux de mots, de manieres de parler, de langues differentes & des jargons, de sorte que bien loin de pouvoir les compter, on ne sçait pas si on les peut comparer à cette moisson immense d'Etoiles & de Planettes, dont la calotte du Ciel est parsemée, ou à la multitude des herbes & des plantes dont la terre est couverte, ou au sable

dont la mer & les rivieres ſont remplies, ou enfin aux atômes dont tout l'Univers eſt composé; je ne crois pas me tromper, Meſſieurs, en vous diſant que chaque unité de ce nombre incomprehenſible d'Etres Abecediaires me fait naître des occaſions innombrables pour favoriſer mes amis, & pour me faire redouter de mes ennemis. Si vous croiez, Meſſieurs, que j'en dis trop, retranchez-en la moitié, le reſte ſera ſuffiſant pour contenter tous ceux qui aſpirent à quelque avancement dans ma Monarchie Alphabetique. Mais ne vous imaginez pas, que mon Empire ſoit uniquement fondé ſur l'A, B, C, & que la communication de mes tréſors ſoit eſclave d'une Eloquence litteraire. Vous n'aurez peut-être pas encore oublié, que toutes les manieres de ſe faire entendre, de communiquer ſes lumie-

res, ſes penſées & ſes idées, me ſervent d'autant d'inſtrumens, d'autant de moyens pour parvenir à mes glorieuſes fins. L'Eloquence du mouchoir & de la tabatiere, dont mon Chancelier vient de vous lire quelque choſe, peut bien vous en rendre témoignage. Retenez donc une fois pour toutes, que non-ſeulement mon admirable Alphabet, mais auſſi les autres manieres de ſe faire entendre, de communiquer ſes penſées, font partie de ce qui s'appelle chez moi Eloquence, & me ſervent pour vous rendre Orateurs, diſerts, bons, utiles & heureux parleurs. A propos de la tabatiere, que je vous diſe ce que quelqu'un de mes ſerviteurs m'a rapporté il y a quelques jours d'un Gentilhomme, qui ayant obſervé que ſa tabatiere avoit été admirée par un grand Prince, fit gliſſer adroitement & ſecretement cette

tabatiere dans la poche du Prince, qui trouvant ſans y penſer la tabatiere, trouva en même temps une Harangue ſi belle & ſi ingenieuſe, qu'il prit en affection l'Orateur, & lui fit ſa fortune. Cette Eloquence me fit plus de plaiſir que celle d'un certain Orateur petit Maître, qui ayant commencé un Diſcours avant que d'y penſer, ſe trouva court, & implora ſa tabatiere pour le tirer d'affaire; il éternua, il ſe moucha, il cracha, ſans que ſon langage ſuffoqué pût jamais remonter ſur l'horiſon. Mais ne nous écartons point de notre ſujet.

Vous ſçavez, Meſſieurs, que la communication ou le commerce des idées que les hommes font enſemble, s'appelle Eloquence, & que cette Eloquence eſt le lien de la ſocieté humaine, d'autant plus neceſſaire, qu'il eſt certain que comme pluſieurs flambeaux aug-

mentent la clarté, de même les lumieres distribuées entre plusieurs individus forment par leur assemblage un plus grand jour. L'importance de la chose a fait naître trois maximes importantes dans l'Eloquence, qui ne sont pourtant que trois suites du bon sens donné à tous les hommes. La premiere & la plus essentielle consiste dans la clarté & dans l'intelligibilité du signe avec lequel vous voulez vous énoncer. Tant que votre idée, votre pensée n'a pas passé, n'a pas fait le trajet de votre esprit dans l'intelligence de celui à qui vous parlez, votre Eloquence n'est qu'un son de cloches, qui n'annonce rien. Ce n'est pas là un commerce, lorsque les marchandises restent toûjours dans une même boutique. La seconde maxime de l'Eloquence estde convaincre celui à qui vous parlez. Que votre Auditeur comprenne

votre penſée, qu'il s'apperçoive clairement de ce que vous voulez lui dire, c'eſt quelque choſe. Mais ſi vous voulez, qu'il la croie auſſi veritable & auſſi bonne que vous la voulez vendre, il s'agit de l'en convaincre, ce qui ne ſe peut faire qu'en lui expoſant avec la même clarté, de quelle maniere vous avez été induit d'admettre votre penſée pour veritable. La troiſieme maxime de l'Eloquence, eſt de perſuader ou d'engager à vouloir ce que l'Orateur deſire. Les hommes ne veulent que le bien, & ne haïſſentque le mal; ainſi pour les déterminer à vouloir, il faut leur montrer un bien, & pour les engager à ne pas vouloir, il faut leur montrer un mal: il faut faire en ſorte, que le mal qu'on leur montre, ſoit regardé comme un mal pour eux, & que le bien paroiſſe un bien pour eux.

J'ay diſtribué à mes Orateurs

trois grands remedes, qui s'appellent, *Idée de la richesse*, *idée de sa propre suffisance*, & *idée de la perfection*. J'y ai joint trois sortes d'antidotes, que je nomme *Idée de la pauvreté*, *idée de l'infamie & du mépris*, *idée de la douleur ou de la destruction de son Etre*. Ce sont trois grands maux également à craindre dans le pays des chimeres. Ces six drogues servent à mes Orateurs toutes les fois qu'ils veulent persuader ; & suivant qu'ils sçavent s'en servir, ils sont habiles & excellents. Car dans toute l'étendue de ma domination, les maux & les biens imaginaires sont infiniment plus efficaces que ne sont ailleurs les biens & les maux véritables.

Mes Orateurs ont ajoûté aux trois maximes de l'Eloquence, dont je viens de parler, trois maximes postiches : c'est de faire, trembler, de faire pleurer & de

faire rire, ſans qu'il en reſulte d'autre effet que le tremblement, les pleurs & les ris. Je viens de rencontrer trois de mes Enfans, dont l'un couroit à toutes jambes pour voir un homme traveſti en Lucifer, qui le feroit trembler pour un écu. Un autre alloit entendre une Coquette maſquée en veuve, qui le feroit pleurer pour vingt ſols. Le troiſiéme ſe hâtoit afin de rire tout ſon ſaoul à la Comédie Italienne. Quelques-uns de mes Orateurs ont ſi bien goûté l'excellencede ces maximes, qu'ils ſe croient au faîte de la perfection, lorſqu'ils excitent par leur Eloquence quelque petit friſſon, qu'ils provoquent quelque goutte de l'humeur criſtalline, ou quelque grimace riſible; ainſi je les puis contenter facilement.

Ce n'eſt pas de même avec mes grands Orateurs, qui par leur Eloquence majeſtueuſe, préten-

dent terrasser les Trônes, soûmettre les Nations, combattre les Armées, bombarder les Villes, ouvrir les portes & les passages les mieux gardés, ruiner & faire sauter en l'air tous les obstacles, & foulant sous leurs pieds diserts l'impossibilité même, se faire chemin par tout. C'est dans ces occasions où il faut que je travaille; c'est alors, que je délibere avec mes Ministres dans le secret de ma retraite, c'est dans ces momens importans que mes Interpretes parlent, c'est enfin le temps où mes Orateurs subalternes sont obligés de se mettre en Campagne, ce qui donne une telle force à l'Eloquence de mes Genies superieurs; de ces Demosthenes de mon Empire, que cent mille bouches repetent, concertent & forment un fulminant écho d'harangues auquel rien n'est capable de resister. Voyons un peu si je

me vante envain de tant de merveilles. Fouillons dans l'abîme de nos mysteres. Ouvrons les portes de notre cabinet.

L'ordre établi dans mon Empire est si bien & si solidement cimenté, que tant qu'il y aura un Alphabet, mon Trône sera stable, & quand il n'y en aura plus, il ne laissera pas de subsister. Que si les calomniateurs soûtiennent effrontément, que l'Eloquence de mes Orateurs ne consiste qu'en paroles vuides de réalité, dépourvûes de verité, dénouées de bon sens, & qu'un Alphabet mêlé par le hazard, vaut autant que toutes les Harangues de mes Cicerons construites avec un art merveilleux: Je puis vous assûrer, Messieurs, qu'il n'y a point de lettre dans l'Alphabet, qui n'ait rapporté son million à un grand nombre de mes Orateurs. Comme il faut mesurer l'excellence, la verité &

la bonté des choſes par ce qu'elles produiſent ; il convient bien que je rapporte tout à cette fin, ſi je veux vous convaincre de ma puiſſance & de mon inclination ſincere de vous être favorable. Je ne m'arrêterai pas icy aux diſcours de certains eſprits fanatiques, qui prétendent, que toute Eloquence, qui n'eſt utile qu'à l'Orateur, doit être bannie de la ſocieté humaine, puiſque dans le commerce des lumieres, comme dans le commerce des marchandiſes, l'utile doit au moins être partagé entre le vendeur & l'acheteur, au lieu que l'Eloquence, qui n'eſt utile qu'à l'Orateur, eſt ordinairement préjudiciable, & ſouvent pernicieuſe à l'Auditeur. Ne diſent-ils pas auſſi, que lorſque l'Eloquence ne renferme pas une veritable lumiere qu'elle porte dans l'eſprit, & un veritable degré de perfection qu'elle imprime dans

le cœur, ce n'eſt qu'une Eloquence chimerique, un ſon de cloches, un bruit dans l'air, que perſonne n'eſt intereſſé d'entendre, & qu'il eſt ridicule & impertinent, de faire tant de parade de cette Eloquence imaginaire, tant de paroles ſur ce magnifique Néant. Ne prendroit-on pas, diſent-ils, pour un extravagant celui qui vanteroit, comme un grand art, la maniere de faire du bruit avec un ſouflet, & qui compoſeroit un nombre conſiderable de Volumes pour l'enſeigner. Une Eloquence vuide de lumieres, vuide de perſuaſion au bien, à la perfection, à l'utilité commune du genre humain, n'a pas plus de merite que le ſon des cloches, bien ſouvent encore moins, lorſque cette Muſique litteraire répand un brouillard dans les eſprits, & un venin dans les cœurs. Mais, diſent-ils encore, où prendre de la lumiere pour la tranſporter dans

l'esprit? Où acquerir la perfection pour l'imprimer dans les cœurs? Cela est-il renfermé dans vos Rhetoriques, dans vos Maximes, dans vos Preceptes, que vous mettez à toute sausse? Votre Rhetorique ne prétend même que de montrer la maniere la plus facile de transporter la lumiere. Les manieres d'agir sont indifferentes lorsqu'on possede la chose. Il est assez indifferent, qu'on nous apporte des marchandises sur le dos, à cheval, en charette, en carosse, ou en batteau; les marchandises ne perdent rien de leur bonté dans l'un & dans l'autre cas. Ne marqueroit-il pas un goût bien dépravé, si l'on ne vouloit jamais prendre de la nourriture que dans de la porcelaine du Japon? Ces sortes de gens ne meriteroient-ils pas qu'on les laissât mourir de faim? Ainsi, vous Orateurs chimeriques, vous hableurs & parleurs eternels,

nels, donnez-nous de la lumiere par la force de votre raiſon, touchez-nous par l'éclat de votre exemple, & laiſſez-nous en repos avec tout le tintamare de vos phraſes, de vos termes choiſis, de vos periodes, de vos figures, de votre étalage fardé, & de tout votre caquet. Repreſentez-nous, ſi vous avez quelque choſe de bon, de telle maniere que vous voudrez, en telle muſique que vous voudrez, ce bon, ce vrai, ce ſolide, ſinon taiſez-vous, & ne trompez pas les ignorans par vos fanfaronades. Ne dites pas, qu'il faut s'accommoder aux foibles, aux goûts délicats & dépravés, aux eſprits tournez à gauche. Qui eſt-ce qui les a tourné à gauche? N'eſt-ce pas vous-mêmes, & votre maudite Charlatanerie? Qui eſt-ce qui a dépravé le goût? N'eſt-ce pas votre mauvais exemple? Qui eſt-ce qui les a rendus

foibles, n'est ce pas ce brouillard épais, dont vous avez rempli leurs têtes ? Vous qui avez tant de peur qu'on ne reçoive pas vos drogues, & qui croiez qu'il faut les dorer, confire, & déguiser, ne faites-vous pas entendre aux clairs-voyans, que vos marchandises ne valent rien ? De dire, qu'un homme, qui a besoin de nourriture, ne la recevra point de quelque maniere qu'on la lui presente, n'est-ce pas là une extravagance manifeste ? N'exercez donc pas plus long temps un metier aussi frivole, ne vantez pas tant votre mithridat, votre vaine & fade musique en prose & en rimes, vos pillules dorées, enfin toute votre boutique, qui ne merite que le dernier rang dans l'assemblage des plus petites bagatelles.

Vous voyez, Messieurs, que la rusticité & la ferocité de mes ennemis, qui ne connoissent pas le

beau, & qui s'imaginent qu'il n'y a de beauté que dans la vûe de la verité, & dans le ſentiment de la vertu, s'efforcera toûjours, quoiqu'en vain, de vous enlever les charmes & les plaiſirs que mes divins Orateurs vous font goûter, de vous priver des avantages immenſes qui reſultent de mes ſecrets, & de vous réduire au triſte état des Sauvages & des premiers Patriarches, qui ne parloient que lorſque cela pouvoit être utile à leurs Confreres, peu curieux de flater les oreilles avec les cadances harmonieuſes d'un caquet vuide de ſens. Ne nous arrêtons donc point à cette petite troupe de gens, qui, par leur prétenduë force d'eſprit, en ont perdu tout l'uſage, toute l'utilité, & tout agrément. Continuons de vous faire remarquer, que ces importuns Cenſeurs ne feront jamais capables de vous priver d'aucun de ces

biens que je vous destine, & que pour juste punition, je les ai réduit à passer dans le monde pour Socrates réchauffés, & pour Catons déterrés, & rien davantage.

Vous sçavez, Messieurs, que dans mon Empire, l'on ne connoît point ce que ces Misantropes appellent verité & veritable, solide & bon, utile & avantageux, lumiere & vertu, ce ne sont chez nous que des sons qui ne signifient rien du tout. Sous ma domination, il n'y a rien de beau que ce qui fait plaisir, rien de grand & de vertueux, de vrai & de solide, que ce qui attire les applaudissemens, les approbations & les louanges de ma Cour, rien d'utile que ce qui enrichit & fournit les moyens de rendre la vie commode. Comme les vûes & les interêts changent tous les jours dans leurs objets, il arrive que ce qui est bon aujourd'hui, sera mau-

vais demain, & redeviendra peut-être bon quelques jours après; ce qui est vertu aujourd'hui, sera vice demain, & vertu successivement, si les conjonctures ne demandent, que cela tombe dans la tiedeur de l'indifference : c'est pourquoi mon peuple n'est pas assujetti à ces distinctions scrupuleuses, il ne s'attache, qu'à ce qui paroît bon pour le présent, & il n'y a rien qui ne soit susceptible de cette qualité pour un moment.

Lorsque je veux répandre mes faveurs sur mes chers sujets, je les prends sous ma protection aussi tôt qu'ils viennent au monde. Pour cet effet, je commence d'abord à les former pour être éloquens & capables de persuader, de convaincre, & de toucher.

Ne me dites pas, Messieurs, que cette Eloquence, que je prétends donner aux enfans est une pure chimere. Vous demandez ce que

je fais dire à ces Orateurs muets, quels mots, quelles phrases, quelles periodes ils prononcent. Je vous demande en échange, si mes Orateurs muets n'ont pas une tête, des yeux, de la voix, des épaules, des bras, des mains, des pieds. Mon Chancelier ne vous a-t-il pas informé que l'Eloquence extérieure s'exerce par tous les membres ?

L'autre jour un de mes Orateurs enmaillotés essuia un orage de folles questions, & de discours frivoles de la part de sa mere ; le pere, qui étoit present, s'en fâcha, craignant que ces pauvretez maternelles ne troublassent l'arrangement éloquent que j'avois mis dans le cerveau de cet apprentif de mon art. Dans ce moment, je fis traverser les épaules de cet enfant par une des puces les plus allertes de ma basse-cour, qui en passant, lâcha adroite-

ment quelques piqueures bien ſenſibles à mon Orateur en mignature. Il hauſſa ſes épaules, & perſuada à ſon pere, par une Eloquence muette, que les fadaiſes de ſa mere lui faiſoient pitié, & que ſon eſprit éloquent étoit aſſez fort pour reſiſter aux attaques peu éloquentes de la mere. Elle fut touchée juſqu'aux larmes, de l'harangue judicieuſe de ſon enfant, ce qui attendrit le pere auſſi, d'autant plus qu'il crut ne devoir plus douter, qu'un génie ſuperieur ne fut caché dans le crâne de ſon enfant. Voilà donc une Tragedie complette jouée par mon Orateur muet, qui s'eſt ſervi de ma puce pour remuer les machines. Je fis d'abord avaler à ſes parens une doſe de mon incomparable ſpecifique appellé *Idée de la perfection*, ce qui mit mon Orateur en eſtime & en réputation aux quatre coins de ſon Hemiſphere

domeſtique. Quand il fut temps de donner à mon jeune Orateur la ſcience de la parole, j'eus ſoin que dans cette carriere il ajoûta un degré conſiderable à ſon Eloquence. Le pere parlant gras, la mere begaye, la nourrice chevretée; ces trois tons imprimés alternativement dans le cerveau de mon Orateur, y firent un mélange ſi doux, ſi moelleux & ſi tendre, que ſa ſeule voix lui tint lieu de raiſon, d'argument & de perſuaſion. Plus il prononçoit ſes premieres paroles in intelligiblement, plus on étoit allert, plus on étoit induſtrieux à deviner le ſens de ſes deſirs myſterieux. On leur donna une étendue, qui quadrupla les fruits de ſes intentions incomplettes: il obtint ce qu'il n'avoit jamais ſouhaité, & ayant ainſi appris l'art de ſouhaiter, il ſe fraya le chemin à tous les avantages de l'Eloquence; car il profita

fita du bien & des dons qu'on lui offrit avec profuſion, & les mit à uſure. On lui preſenta liberalement l'art de parler, & les myſteres de l'Alphabet, ſans pouvoir convaincre ſon eſprit précoce, que les lettres valoient quelque choſe, lorſqu'on a pouſſé l'accompliſſement de ſes deſirs au delà des barrieres de l'imagination. Ainſi refuſant avec obſtination le don de lire, d'écrire, de décliner, de conjuguer, il l'acquit enfin aux dépens de ſes bienfaiteurs. Images, gateaux, poupées, bijoux, habits & nippes l'accablerent pour accepter un bienfait qu'il regardoit comme inutile. Il en ſçut ſi bien profiter, que chaque lettre qu'il apprit lui porta un gros interêt, le fit combler de louanges, & lui aſſigna toûjours le bon morceau dans chaque plat. En procedant au degré plus élevé de l'Eloquence artificielle, c'eſt-

à dire à la composition en prose & en rimes, son génie superieur lui enseigna de troquer avec profit son ignorance contre les talens de son Précepteur, en lui faisant entendre que les secrets des Demosthenes, des Cicerons & des Quintiliens, & de tous leurs camarades, ne lui seroient d'aucun usage dans l'Etat monarchique de sa famille, dominée par un pere, auquel il sçavoit faire entendre ses raisons, sans aucun secours étranger, & peut être mieux encore que lesdits Orateurs suranés n'auroient pû faire; ainsi il fallut employer prieres & recompenses, en un mot toute l'Eloquence de la famille, pour le déterminer à se charger de ce petit surcroît d'art de parler inutile. Il revendit ensuite bien cherement à ses bienfaiteurs ce dont ils lui avoient fait present d'une maniere assez prodigue; car il les subjugua, il

les mit dans l'esclavage, & s'empara du Trône domestique au moyen de ces armes qu'ils lui avoient confié, sans s'assûrer d'aucun retour de reconnoissance. Car le pere repuerelisé par la force de l'Eloquence de son fils, lui abandonna tout son bien, & se rendit à discretion; le Precepteur ayant épuisé sa science, & ne sachant plus où donner de la tête, se crut assez heureux de devenir valet d'un génie superieur par ses talens dorés. Après que le pere n'eut plus rien à presenter à son fils que des *persuasions vuides d'effet*, le fils lui prescrivit un regime de vie si étroit, & une diete si mal disciplinée, qu'il fut bientôt délivré de ce pensionnaire inutile, & le Precepteur ne sachant pas l'art de persuader son Eleve trop éclairé, fut par un excès de generosité, envoyé à l'Hôpital. Direz vous encore, Mes-

à dire à la composition en prose & en rimes, son génie superieur lui enseigna de troquer avec profit son ignorance contre les talens de son Précepteur, en lui faisant entendre que les secrets des Demosthenes, des Cicerons & des Quintiliens, & de tous leurs camarades, ne lui seroient d'aucun usage dans l'Etat monarchique de sa famille, dominée par un pere, auquel il sçavoit faire entendre ses raisons, sans aucun secours étranger, & peut être mieux encore que lesdits Orateurs surannés n'auroient pû faire; ainsi il fallut employer prieres & recompenses, en [illegible] le

les mit dans [illegible]
para du Trone [illegible]
moyen de [illegible]
avoient [illegible]
cun retour de [illegible]
le pere [illegible]
de l'Eloquence [illegible]
abandonna tout [illegible]
rendit à discretion [illegible]
ayant épuisé sa science, [illegible] s
chant plus où donner de la tête, [illegible] rs
se crut assez heureux de [illegible] ou
valet d'un genie superieur [illegible] 'ail-
talens dorés. Après [illegible] je suis
n'eut plus rien à pre[illegible] combien
fils que des [illegible] il n'étoit
[illegible] le fils lui [illegible] on service
[illegible] d'Orateurs
[illegible] rois pas d'au-
[illegible] nce, que mon
[illegible] A B C qui
[illegible] vissante tou-
[illegible] obligée de
[illegible] ployer pour
[illegible] spondances

ſieurs, que je ne ſais pas rendre éloquens les petits enfans ? Ne vous imaginez pas que c'eſt un coup qui m'a réuſſi par hazard ? Je pourrois vous en raconter une infinité d'autres de differente eſpece, ſi j'aimois à diſcourir long temps ſur mes doctes puerilités, ou ſur les reſſorts dont je me ſers pour remuer les affaires les plus importantes. Ils ne valent pas ſouvent les reſſorts de ma puce. Il me ſuffit, de vous avoir montré que je conduis mes Orateurs depuis le berceau juſqu'au Trône, & que les avantages que je leur accorde dans l'enfance, produiſent des fruits dans l'âge de maturité.

Ayant démontré, Meſſieurs, que l'Eloquence n'eſt aucunement eſclave des myſteres de l'Alphabet, je dois vous munir contre un mépris que ma ſincerité pourroit exciter pour une choſe qui m'eſt très-chere, très-

importante, & d'une consequence infinie. Car l'Eloquence muette m'est bien plus difficile à traiter & à gouverner, que l'Eloquence parlante. Un mot, une phrase ne reçoivent tout au plusqu'une douzaine de significations, mais chaque lettre & chaque sillabe dans le chiffre de mon Eloquence muette souffrent des sens sans nombre, ce qui demande toûjours la presence de ma personne, ou celle de mes Interpretes. D'ailleurs vous savez combien je suis portée pour le babil, & combien je hais la taciturnité. S'il n'étoit pas important pour mon service d'avoir un nombre d'Orateurs muets, je ne souffrirois pas d'autre chiffre d'Eloquence, que mon merveilleux & divin A B C qui me donne une joye ravissante toutes les fois que je suis obligée de le consulter, & de l'employer pour entretenir mes correspondances

& mon commerce litteraire. Pour vous faire voir, Messieurs, combien mes paroles sont d'accord avec mes pensées, combien mon Etat Abécédaire me fait plaisir, je ne vous parlerai pas davantage de cette desagreable Eloquence muette; je ne vous dirai rien des avantages, que je procure aux Princes, lorsque je leur donne un ou deux grains de cette Eloquence muette, de ce silence mysterieux, qui les fait passer pour bien plus sages qu'ils ne sont; de ces sousris gracieux, qui menent les cœurs dans l'esclavage, de ces clins d'œil, qui font plus entendre que des volumes entiers; de ces haussemens d'épaules, qui renversent dans un moment ce que des années & des siecles entiers ont produit; de ces regards fiers, qui terrassent ceux qui ne craignent pas des legions; de ces airs majestueux, qui imposent le

respect & la soumission aux plus témeraires. Je ne vous parlerai pas non plus de ces images vivantes de la majesté, de ces Oracles, de ces Ministres & de ces Ambassadeurs, qui plus Eloquens par le silence que par le discours, soûtiennent la majesté & la force de l'Empire, bien persuadez que le *parles que je te voye*, n'est fait que pour ceux qui vivent dans l'obscurité de leur triste Neant. Je passerai sous silence, combien ces mêmes mysteres sont utiles aux Generaux, aux Gouverneurs des Provinces, des Villes & des enfans des Grands, & à d'autres personnes de quelque état & condition qu'elles soient dans toute l'étendue de ma domination. Je remettrai ces choses à un temps plus commode, & je vous instruirai alors d'une autre Eloquence que je viens d'inventer, & que j'appelle l'Eloquence sourde.

Je me hâte, je vole vers mon charmant Alphabet, vers mes delices, vers mes tendres amours, qui rendent la vie ſi agreable & ſi amuſante à mes chers enfans. Mais juſqu'où l'impétuoſité de mon caquet m'emporte ? Nous autres femmes, parlerons-nous toûjours avant que de penſer, avant que de reflechir ſur ce que nous avons à dire ? Me précipiterai-je dans le labyrinthe immenſe des affaires abécédaires, ſans ſonder auparavant le terrain, ſans penſer par quel chemin j'y entrerai, & par lequel j'en ſortirai ? Ne ſuivrai-je pas la maxime capitale de ma politique, qui demande de penſer avant que de parler ? Me mettrai je au-deſſus de mes propres loix ? Car je veux abſolument que mes Orateurs ne mettent point les bœufs derriere la charue, & qu'ils ne commencent point à reflechir après

qu'ils ont parlé. Je leur ordonne qu'ils examinent avant toutes choses, & qu'en tout cas ils consultent mes Interpretes & Chambellans à la clef d'or, si ce qu'ils ont à dire leur fera honneur, profit & avantage. Je les dispense de s'embarrasser de certaines scrupulositez fades & imaginaires, que les envieux de ma gloire, & les ennemis de ma domination leur pourroient faire naître, en disant: que l'Orateur doit être véridique, & n'avoir pour but que l'utilité de ceux qui l'écoutent. Je leur ordonne de ne pas prêter l'oreille à ces vaines subtilitez, & de s'en tenir aux usages & aux reglemens de mon Empire. Cependant comme il n'y a point de regle sans exception, je leur reserve de certains cas, où je leur lâche la bride, où je leur permets de dire tout ce qui se presente,

où je les dispense entierement des maximes de l'Eloquence. C'est lorsque mes Sujets demandent des discours, comme l'on demande une prise de tabac pour se desennuyer, & lorsque la chose ne tire à aucune consequence, ni pour mes Orateurs, ni pour mon Empire. C'est lorsqu'on regarde les Harangues comme une Chanson, comme un Menuet, comme un Rigaudon, sans reflechir en aucune maniere sur ce qu'elles contiennent, s'attachant uniquement au son de la voix, à la cadence des mots, des phrases & des periodes, au mouvement du corps, à quelques fleurs de langage, & que mes Sujets fatigués d'autres affaires importantes ne demandent pas mieux que de s'endormir doucement au bruit d'une voix éloquente, & de se faire bercer par les haussemens & les baissemens des mesu-

res rhetoriques. C'eſt dans ces cas, dis-je, que je donne à mes Orateurs permiſſion, abſolution & indulgence pleniere, de dire tout ce qu'ils veulent, ſans penſer, ſans reflechir, ſans fatiguer leur eſprit, ſans même épuiſer leur cerveau du moindre de ſes treſors.

Pour cet effet, je les renvoye au Garde-meuble de mon Palais, où l'on ramaſſe tous les haillons déchirez & uſez, à mes paniers aux ordures, & à ces recueils ſi connus à tous mes domeſtiques ſous le titre: *Lieux communs*. Car j'ai ordonné de conſerver précieuſement ces reliques abécédaires, pour ſoulager leurs travaux, & pour les diſpenſer des peines inutiles, portant mes ſoins & ma vigilance juſques dans ces réduits empeſtés par la quantité & par la diverſité infinie des matieres. Et en cas que mes Orateurs ſoient trop éloignés des lieux de

ces tresors pourris, je leur permets d'en inventer à leur fontaisie, de mentir, de raconter des faits & des histoires qui ne sont jamais arrivées, de citer des Auteurs & des passages qui n'ont jamais existé, de provoquer à une experience qu'ils n'ont jamais faite, de nommer des manuscrits qui sont encore dans l'écritoire, enfin de se tirer d'affaire le mieux qu'ils peuvent.

Je ne suis pas également indulgente, également facile, également debonnaire dans les occasions de la derniere importance, dans des rencontres décisives, où toute ma gloire, toute ma puissance & tout mon Empire se trouvent interessés. C'est lorsqu'il y a quelque Monarque à détrôner, quelque Nation à soulever, quelque guerre à commencer, quelque Etat à envahir, quelque rebellion à cimenter, quelque con-

ſpiration à former, quelque maſſacre à faire, dés batailles à donner, des Provinces à détruire, des emprisonnemens à regler, quelque Grand à enlever & à mettre dans les fers, un Gouvernement à changer dans toute ſa forme, une trahiſon d'importance à executer, des Traitez à rompre, des Alliances ou à faire ou à changer, &c. C'eſt dans de pareilles occaſions, que j'ordonne à mes Orateurs de ne point parler ſans avoir mûrement & dûement reflechi, penſé, examiné & raiſonné, ſans avoir peſé chaque mot, chaque ſillabe, chaque clin d'œil, chaque mouvement du corps, chaque pas en avant ou en arriere, ſans avoir conſulté les Miniſtres ſecrets de ma retraite, afin que dans notre Conſeil intime, la choſe ſoit miſe en déliberation, & qu'on fourniſſe à l'Orateur toutes les raiſons qu'il faudra em-

ployer pour la réussite de son dessein, & pour que son Eloquence produise tous les effets que l'on puisse souhaiter.

Vous ne disconviendrez peut-être pas, Messieurs, que ce ne soient des occasions de la derniere importance, dans lesquelles on peut découvrir l'étendue de ma puissance, & la vertu de mes secrets. Mais je m'apperçois en même tems, que quelques-uns d'entre vous tremblent, & se sentent attaquez d'un petit frisson d'horreur & d'indignation, de ce que mon Eloquence doit produire des crimes atroces, des actions noires & execrables, favoriser, pour ainsi dire, la déstruction du genre humain. Que maudite soit toute Eloquence, dites-vous, qui conduit à des fins aussi détestables & aussi pernicieuses! Ne vaudroit-il pas mieux, que les hommes ne sçussent ni raisonner ni

parler, au lieu d'emploier aussi mal les talents que Dieu leur donne? Vous n'avez pas tort, Messieurs, de penser & de parler de la sorte, je ne blâme pas votre zele, je ne m'oppose pas à vos sentimens justes, glorieux & dignes de l'homme raisonnable. Mais vous ne sçavez peut-être pas ce qui arrive dans les occasions qui vous font de la peine, lorsque vous entendez seulement raconter ce qui s'y passe. Vous ignorez peut-être les reglemens & les usages de mon Empire. Le bien & le mal y sont regardés assez indifferemment, le vice & la vertu sont continuellement confondus, les crimes atroces & les actions Heroïques passent pour la même chose. Mes Orateurs rapportent tout à leur interest, sans s'embarasser du reste. Lors donc qu'ils vous parlent de quelque Monarque à détrôner, ils vous font comprendre, que ce

n'eſt pas un Prince legitime, que c'eſt un uſurpateur, un tiran, un monſtre, un fleau, & l'execration du genre humain, dont il faut ſe défaire comme d'un mal contagieux, & que celui qui s'y emploie, eſt un vrai Heros, un vrai Citoïen, un veritable ami de la Patrie. Voilà ce crime atroce, cette action noire & déteſtable évanouie. Lorſqu'il y a une Nation à ſoulever, mes Orateurs lui font voir une oppreſſion, qu'il eſt impoſſible de ſouffrir plus longtems, des impôts & des exactions, qui paſſent toute meſure, des deniers publics mal adminiſtrés & dilapidés en dépenſes frivoles; des injuſtices & des cruautés horribles exercées par les Miniſtres, toute Police, tout bon ordre renverſé par les déreglemens des Grands, une neceſſité indiſpenſable de délivrer le Prince & l'Etat des perſonnes, qui ſont les inſtrumens

mens de ces désordres. Ne sont-ce pas là des raisons, qui ne sentent aucun vice, aucun crime, aucune desobéissance dûe au Souverain? jugez donc par ces échantillons de tout le reste, & trouvez bon que pour manifester ma grande puissance, je vous raconte quelques traits de mes signalez forfaits.

Je viens de vous citer l'exemple d'un enfant, qui a détrôné son Souverain naturel, sans crime, sans fer, sans poison, sans massacre, sans force, sans violence, par la seule vertu d'un petit grain d'Eloquence muette, que je lui ai prêté. Ainsi passons par dessus l'article de la détrônisation: Oublions ce grand nombre de Monarques Abecedaires, que mes Orateurs détrônent tous les jours, & voyons l'article de la rebellion.

C'est un sujet assez hideux, & quelques justes que paroissent les

raiſons d'une revolte, le bien qui en réſulte, n'eſt pas comparable au mal qui arrive en même tems; & j'ai vû par un exemple qui eſt arrivé, il n'y a pas long tems, dans mon Empire Abecedaire, que cela coûte toûjours un nombre de bons ſujets. Ainſi je ſuis très reſervée à y donner la main, & la rareté des cas ne merite pas que j'en parle. J'ai le cœur encore tout ulceré de la derniere rebellion qui arriva à l'occaſion d'un mot à double ſens, & de l Interpretation claire & nette, qu'un de mes principaux Treſoriers à la Clef d'or voulut introduire par force, ayant oublié que les forces de mon Empire ne ſont que dans les armes de l'imagination, & que mon peuple abécédaire doit être mené par la douceur & par la *ſuavité* des chimeres. Je ſuis trop affligée pour pouvoir vous raconter tous les maux que cau-

ſerent la ſottiſe & la bévûe de mon Interprete. Pour calmer le feu qui gagnoit par tout, il fallut renoncer à toute explication, afin de conſerver ſeulement la carcaſſe d'un terme dont je ne puis pas me paſſer. C'eſt une abſurdité énorme, de vouloir regner d'une ſeule façon, lorſqu'on peut regner d'une autre.

Pour ce qui regarde la guerre, mon peuple litteraire eſt naturellement fort belliqueux, il ne manque jamais d'être le dernier ſur le champ de bataille. Que les Princes faſſent la guerre pour exercer leurs troupes, pour débaraſſer leurs Etats de Citoyens ſuperflus, pour faire connoître leur Grandeur & leur Puiſſance, pour ſe vanger d'un petit affront de rien, pour apprendre à parler bas à ceux qui parlent trop haut: que les particuliers ſe chamaillent pour un Oui & pour un Non,

pour un compliment de trop ou de trop peu, pour une parole équivoque : il ne faut pas des sujets de cette grande importance à mes Troupes litteraires, pour entrer de gayeté de cœur dans les plus rudes combats. Une lettre mal prononcée, une virgule omise, un accent point exprimé, sont des causes plus que suffisantes pour dresser des Manifestes & Cartels, & pour aller en Campagne. Ils ne veulent jamais retourner chez eux, sans que les ennemis soient battus, desarmez, & dépouillez du desir de revenir à la charge. C'est une chose merveilleuse de les voir en action, & la legereté avec laquelle ils y entrent. Amis, parens, femmes, enfans, bien loin de les retenir, leur servent de motif pour se battre. Ont-ils perdu leurs armes, ils sont assez agiles pour se saisir de celles de leurs ennemis ? En

tout cas, il n'y a rien dont ils ne sachent se munir Le vent même, qui sort de leur bouche, est assez fort, pour terrasser les plus robustes. Sont-ils blessez ou estropiez, tant pis pour leurs ennemis. Ils n'y gagnent rien, c'est une mort certaine pour eux. Avec des Sujets aussi braves, on est moins embarassé de faire la guerre, que de conserver la paix. Mais comme les victoires les plus certaines ne valent pas le repos, j'ai besoin de toute ma sagesse pour gouverner ce peuple guerrier, qui m'occupe bien autrement que s'il étoit effeminé. Je m'en tiens à deux maximes d'Etat. La premiere est de ne me point allarmer des guerres Civiles, mais de les regarder &entretenir comme un moïen excellent pour conserver une inclination noble & digne de la vie abécédaire. Les ennemis de ma gloire donnent à ces guerres le

nom odieux & infâme de Logomachies, en comprenant ſous ce nom non-ſeulement les guerres abécédaires, mais auſſi les duels & les guerres des Grands, lorſqu'il s'agit de la valeur des mots ou de quelqu'autre chiffre d'Eloquence. Ils diſent, lorſqu'un Souverain parle trop haut, on lui fait la guerre, pour qu'il apprenne à parler plus bas, & lorſqu'un autre parle trop bas, on le mépriſe & on l'attaque, croiant en avoir bon marché. Comme je vois à la tête de ces nouveauteurs un certain Suiſſe, qui a écrit un Livre injurieux, pour décrier ces guerres utiles, ces logomachies incomparables, je le dépouillerai au premier jour de tous les mots, qui ne ſignifient rien, pour le mettre hors d'état d'écrire davantage. Pour ce qui regarde les guerres étrangeres, ma maxime eſt de les rendre courtes, & de ne me point

amuſer à faire des conquêtes qui me ſeroient inutiles, ma Monarchie n'étant que trop grande. C'eſt le Plan que mes Miniſtres ſont obligés de ſuivre.

Mon Empire Abecedaire eſt la vraie Monarchie Univerſelle, & il n'y en a point d'autre, ni paſſée, ni preſente, ni à venir. Lorſque mes Orateurs promettent à quelque Grand la belle chimere ou la Monarchie Univerſelle, ils lui font entendre, que mes forces ſont à ſa diſpoſition, par tout où il peut en avoir beſoin, dans les quatre quartiers du Globe terreſtre. Mais qu'on ne s'imagine pas, que je cederai jamais ma Couronne, & que je la mettrai ſur la tête d'autrui. C'eſt un cas unique, dans lequel je ne ſouffre point d'équivoque, point de malentendu, point de mépriſe. Le morceau eſt trop friand, pour que j'en laiſſe goûter à qui que ce ſoit.

On est assez grand, assez heureux, assez élevé, lorsqu'on joüit de ma protection ; ce sont là les limites de toute ambition. Je ne crains point que mon Empire me soit jamais enlevé, j'ai trop de monde dans mes interests, & j'ai trop de puissance pour me maintenir. Lorsque les Grands sont embarassés de leur Trône, je leur envoye des secours Abecedaires, je leur fournis d'habiles Orateurs, qui parlent, qui écrivent, qui negocient, & qui détruisent les attaques & les assauts. Mais aussi lorsque je me mets du côté de leurs ennemis, ce n'est pas une petite affaire. Cependant je fais si bien les choses, que le vainqueur & le vaincu m'ont toûjours une égale obligation. Le premier, pour avoir obtenu ce qu'il demandoit, & le dernier, pour rester en état deprendre sa revenge une autre fois. Du premier, je suis quitte pour

la gloire de la victoire ; le dernier me doit l'honneur de la belle défense. Le premier se console des dépenses de la victoire, le dernier croit y avoir gagné, ainsi je suis regardée d'aussi bon œil d'un côté comme de l'autre, semblable à mes Orateurs nommés Avocats pour & contre.

Je n'aime pas le sang, & c'est à contre-cœur, quand je me détermine aux massacres & aux carnages. Je les regarde alors comme des saignées, dont le corps humain ne peut pas se passer. Mais j'ai une excellente maxime pour réparer ce mal indispensable. Dix mille de massacrés chez moi, font souvent renaître cent mille, ainsi ce qui est ailleurs une perte, est chez moi un gain. En tout cas, je sçais faire revenir les enterrés, & revivre les morts. Ceux même qui sont abandonnés à la corruption, ne sont pas destinés pour le

neant, leurs ossemens & leurs fragmens servent à une nouvelle génération.

Quand j'ai détruis une Province bien cultivée, bien ornée de superbes Villes & Bâtimens, je mets à la place celle du galimatias, ainsi il n'y a point de mal; un Etre succede à l'autre, la forme des choses est arbitraire. Que les beautez de la Grece soient dispersées par tout, & que les Forêts des Gaules renaissent en Grece, ce n'est qu'un changement de place. En quelque ordre que je mette les lettres de mon Alphabet, je suis toûjours sûre de le retrouver tout entier. Je m'embarasse fort peu des cris & des plaintes des uns, lorsqu'une portion de ce globe litteraire, se trouve hors de son assiette, pourvû qu'elle soit bien placée ailleurs, là où l'on s'écrie: Vive notre souveraine Maîtresse abécédaire.

Il me vient une penſée tout à l'heure, que je ne veux pas vous cacher. Vous croiez, ce me ſemble, que de vendeuſe d'Orvietan, je ſois devenue vendeuſe de Sentences, & qu'à force d'en prononcer, j'ai oublié de vous dire ce que mes Orateurs doivent penſer avant que de parler. S'il eſt certain que le diſcours doit être fait avant qu'il ſoit prononcé, l'Eloquence reſide toute entiere dans l'art de penſer, & point du tout dans l'art de parler & de prononcer.

Je ſuis bien embaraſſée, Meſſieurs, de vous dire quelque choſe là-deſſus. Un nombre de mes Orateurs ne penſent point, un autre nombre diſent toûjours le contraire de ce qu'ils penſent, je vous renvoye aux Maîtres en l'art de penſer. Tout ce que je veux que mes Orateurs faſſent, avant que de parler, c'eſt de voir à quelles

personnes ils ont à parler, quelle sorte de discours leur peut être utile, & de considerer ensuite, ou de me consulter, si je puis les soûtenir dans ce qu'ils voudront obtenir par leur discours.

Il est vrai, que j'ai établi un art de penser, mais je n'ai pas encore inventé l'art de vouloir, ni l'art de voir. Je pourrois bien le faire au premier jour, en y ajoûtant l'art d'ouir, de sentir & de tâter. Dans les additions, je mettrai l'art de dormir, l'art de pleurer, l'art de rire, & si j'ai le temps, cela sera suivi de l'art d'éternuer, de cracher & de se moucher. Il faut bien que dans mon Empire artificiel les arts soient cultivés, & qu'il y en ait de toute espece. Mes Sujets, à force de travailler, ont tout épuisé, ainsi je songerai à leur fournir une provision de nouvelles matieres. Les arts que je veux établir, feront oublier mes Sujets qu'ils

ſentent, qu'ils dorment, qu'ils pleurent, &c. Comme ils ont oublié autrefois qu'ils penſoient, qu'ils parloient en proſe & en vers, ils s'appliqueront avec diligence pour apprendre ces arts, ce qui les occupera, empêchera la fainéantiſe, & fournira un bon nombre de nouveaux établiſſemens pour mes Maîtres ès Arts. Un Empire qui eſt dans l'acroiſſement, doit croître en bonne police, ſous peine de perir par ſon propre poids. Il eſt de la bonne police, que les Arts ne ſoient point confondus, & que chacun puiſſe, ſans trouble, exercer le ſien. Ayant donné à un nombre de mes Sujets le privilege de l'art de penſer; je défends à mes Orateurs de s'en mêler, ſous peine de deſobéiſſance, & de cinquante belles phraſes d'amende, en cas de récidive, ſauf néanmoins à eux de penſer ſans art, pourvû qu'ils ne penſent point en

Barbara, en Darii, en Felaton ; & qu'ils s'abſtiennent de la manufacture des ſillogiſmes.

L'art de parler étant le principal appanage du plus grand nombre de mes Orateurs, je veux qu'ils le cultivent, qu'ils l'exercent, & qu'ils le pouſſent au ſuprême degré de toute perfection imaginable. Plus je les enrichirai de belles idées de ma façon, plus ils ſeront obligés de les dépeindre avec les pinceaux de leurs langues & de leurs plumes, avec ces couleurs vives & éblouiſſantes que je leur prêterai. Pour cet effet, je les érige en Créateurs des mots & des phraſes, privilege que je refuſe à tous les Monarques de la terre, nonobſtant les plaintes qu'un ancien Empereur Romain m'en a faites ; les idées nouvelles & inconnues ne pouvant pas être repreſentées ſous des figures anciennes, je défends à mes Criti-

ques Fanatiques de traiter mes Orateurs inventeurs des nouveaux mots, de Neologiftes ridicules, ſous peine d'être déchus de leur Maîtriſe de l'art de critiquer. Je leur défends très-ſérieuſement, d'inquieter dorénavant le terme magnifique d'*Erudit*, qui ſignifie un digne Sujet de ma Monarchie Abécédaire, terme qui a été inventé heureuſement pour pouvoir diſtinguer un Artiſan de mes Manufactures Alphabétiques d'avec ces eſprits groſſiers, qui penſent, qui parlent, qui écrivent ſans art; ſuivant toûjours indoctement le cours naturel de leur eſprit vuide de doctrine; vrais ſauvages, comptant la naiſſance de leur eſprit ſuivant la ſupputation naturelle; vrais étrangers dans le pays natal de l'eſprit croiſſant, releguez à perpétuité dans les contrées des Eclipſes totales, dévorez de la demangeaiſon d'exercer

leurs talens insidieux au préjudice de mon peuple litteraire. Je donne à mes Orateurs le droit de purger, de saigner, & de faire passer par tous les remedes, les dictions & expressions opposées au bon goût & à la digestion des estomacs abécédaires.

Après la création des nouveaux mots, des nouveaux tours, des nouvelles phrases, je donne à mes Orateurs l'invention des Equivoques, qui leur est d'une utilité & d'une commodité infinie, les dispensant de peser & de mesurer ce qu'ils ont à dire. Les Equivoques jettent tout le fardeau de l'Eloquence sur les Auditeurs, qui prévenus de l'excellence de ce qui vient de ma part, employent, exercent & épuisent leur esprit pour développer le sens des Equivoques d'une maniere avantageuse à mes Orateurs. Lorsqu'ils croient l'avoir trouvé, ils sentent

toute la volupté, que peut causer une perle, qu'on déterre dans un tas de fumier, & bien loin d'attendre une récompense de leurs peines, ils la doivent & la payent volontairement à mes Orateurs, de sorte que leurs discours plaisent, lorsqu'ils donnent bien de la peine à chercher ces perles. Les Equivoques produisent encore un autre avantage à mes Orateurs. La multiplicité des explications qu'un Equivoque peut souffrir, multiplie les utilitez que mes Orateurs en tirent, ce qui va souvent à dix pour un : usure qui n'a jamais été permise ailleurs. Les Equivoques sont enfin un excellent remede contre la fainéantise de mon peuple abécédaire, & conservent l'Etat florissant de mes Manufactures litteraires. Les Equivoques que mes Orateurs ont fabriqué il y a tant de Siecles donnent encore aujourd'hui de l'oc.

cupation à plusieurs milliers de mes Artisans alphabétiques, qui s'y appliquent d'une maniere si vive, que toutes les fois que de certains vagabonds & libertins tentent de les en détourner, on en vient aux mains. Il n'y a point de genre de guerre plus legitime, que lorsqu'on défend sa vertu, son industrie, son labeur, contre les attentats du vice & de la volupté, & ses ruches contre l'oisiveté des frelons. Je donne à mes Orateurs le privilege de l'adoucissement de tous les termes rudes, que la ferocité des ancêtres a transmis à mon peuple abécédaire en forme brute, sans penser à la délicatesse des oreilles & des yeux érudits, ce qui est à mes Orateurs d'une plus grande utilité, que la taille des Diamans aux Jouailliers de ma Cour; elle perfectionne en même temps la Musique de ma Chapelle abécédaire. J'accorde pareille-

ment à mes Orateurs l'exemption de tous les Impôts abécédaires, & surtout de celui des correctifs, en sorte que dans tous les cas où mon peuple est obligé de demander pardon, excuse, permission, sauver le respect, tremper ses propres louanges avec la parenthese *sans vanité*, mes Orateurs puissent, sans payer ces tributs, sans se servir de ces parentheses coûteuses, ou se louer, ou nommer chaque chose par son nom, tant en prose qu'en vers, ce qui n'est pas d'une petite consequence. Ils sont tous les jours obligés de se louer eux-mêmes, à cause que leurs camarades leur refusent obstinément cet office; alors je les dispense de se servir du correctif *sans vanité*, qui devient frivole lorsque la necessité oblige de soulager la paresse d'autrui. Il s'agit aussi quelquefois de récréer leur imagi-

nation poétique par les differentes beautez d'une Belle, laquelle, en parlant, par exemple, de son pied, est obligée de dire, sauf votre respect, & si elle veut dire quelque chose de pire, elle a besoin de circonlocutions scrupuleuses. Mais je ne mettrai pas cette petite finance sur le compte : les beautez terrestres sont de petits objets pour ceux qui ont rompu les barrieres de l'indifference chez les Muses. Il s'agit ici d'un revenant-bon bien plus important. Mes Orateurs sont en possession de tutoyer les plus grands Monarques, & d'entrer chez eux sans s'annoncer par un cérémonial, qui coûte à mon peuple litteraire ; ainsi mes Orateurs ont d'un côté ce que les Monarques n'ont point, c'est à-dire, la faculté de donner aux mots le droit de Bourgeoisie abécédaire ; de l'autre côté, ils ont tout ce que les

Monarques peuvent avoir, lorſqu'ils les traitent de pair & compagnon. Je crois avoir donné lieu à mes Monarques alphabétiques d'être contens de mes bienfaits.

Ne parlons plus de ces petits privileges, que j'ai attachées à ceux qui ſont reçûs dans mon Empire, Maîtres en l'art de parler & Directeurs generaux de toutes les Manufactures de l'Alphabet. Ces minuties ne méritent pas la peine, mais il s'agit icy de quelque choſe de plus grand & infiniment au deſſus de ce que je viens de dire en paſſant.

J'ai donné à mes Orateurs deux grands Privileges, qui ſont de la derniere importance, & dont je ne puis pas me diſpenſer de les faire ſouvenir, quoique ce ne ſoit point dans le deſſein de leur reprocher mes bienfaits.

Le premier de ces Privileges s'appelle ; *Privilege excluſif de la*

Conviction. Le second : *Privilege exclusif de la Persuasion*. Il faut être né coeffé, diront quelques-uns, pour acquerir de si gros Privileges par l'arrangement d'un Alphabet, & par une poignée de paroles. Mais ne sçavez-vous pas, Messieurs, que lorsque j'ai commencé à favoriser quelqu'un, mes bienfaits n'ont ni mesure, ni bornes. Autrefois la conviction étoit la cause de la persuasion, & l'une étoit confondue avec l'autre dans le cahos des affaires humaines : Mais établissant ma Monarchie Abecedaire, je les ai separées, érigant chacune en Ferme particuliere, par des raisons que je dirai en temps & lieu. J'ai abandonné ces deux Fermes à mes Orateurs, pour profiter tantôt de l'une, tantôt de l'autre, suivant les cas & le besoin. Parlons de la Ferme de la Conviction & de ce qu'elle rapporte à mes Orateurs.

Convaincre, ſignifie dans toute l'étendue de ma domination, donner un air de verité à chaque chimere. Mes Orateurs ont le monopole de cette excellente Drogue dans toute l'étendue de ma domination, & tout ce qui ne vient pas de leur Magazin general, eſt réputé contrebande & ſujet à confiſcation, ce qui s'obſerve de même pour la Ferme & le Bureau de la Perſuaſion. Autrefois on croioit que la Conviction dépendoit uniquement de la vûë d'une ſuite neceſſaire & évidente des choſes, & que ce qui étoit inconnu & incertain, devenoit connu & certain par le rapport neceſſaire & évident avec ce qui étoit déja connu & certain auparavant. On ſe comportoit de même à l'egard du vraiſemblable, autre eſpece de Conviction. Ayant vû que mon Peuple Abecedaire admettoit une infinité de choſes tout-à-fait op-

posées, pour egalement certaines & connues, & les vouloit vendre les uns aux autres pour argent comptant, j'ai trouvé à propos d'ériger ce grand commerce en Ferme, dont j'ai pourvû mes Orateurs Interprêtes, faisant mettre dans le grand Magazin de mon Palais toutes les Marchandises qui se trouvoient alors entre les mains de differens particuliers, avec ordre à mes Interpretes d'en prendre la Clef & de la porter pour marque de distinction, avec Privilege, d'être les seuls Gardes & Marchands de la Drogue de la Conviction, & d'en tirer le plus de profit qu'ils pourroient. Ce commerce est devenu si fort & si puissant, eu égard à la multiplicité des opinions sur une même chose, qu'il a fourni des établissemens considerables à un nombre infini de mes Orateurs Interpretes. Il suffit que mes Orateurs parlent,
&

& que je les favoriſe, pour que mes Peuples ſoient convaincus que la marchandiſe vient de bonne part.

Je ſuis peu embarraſſée d'introduire l'uniformité des opinions dans mon Empire, pourvû que mes Orateurs & leurs Fermes ne ſoient point fraudées, je ne prends pas garde au reſte. Il m'importe fort peu que mes Peuples dans l'Orient croyent le poivre rouge où noir, que ceux du Nord le croient blanc ou verd, que ceux du Couchant le croient gris où brun, &c. cela n'empêchera point que ce ne ſoit par tout le même poivre & pas autre choſe. Ainſi la diverſité d'opinion ne dérange rien dans mes autres affaires, & mes Orateurs n'ont qu'à faire de leur Ferme tout ce qu'ils jugent à propos, établir, s'ils veulent, de differens Bureaux, l'un pour le poivre blanc, l'autre pour le rou-

ge, pour le noir, pour le gris, pour le verd, &c.

La seconde Ferme que j'ai abandonnée à mes Orateurs, est celle de la Persuasion, bien plus importante que celle de la Conviction, qui ne regarde que la nature & la qualité des choses qu'on suppose indifferentes, & où l'on n'a point d'interêt de souhaiter qu'elles soient plutôt telles que telles. Mais la Persuasion regarde un objet à vouloir & à desirer, & pour lequel on est interessé. Comme les Hommes croient facilement ce qu'ils souhaitent, la Ferme de la Persuasion sert à mes Orateurs pour faire valoir en même tems la Ferme de la Conviction. Autrefois on croioit que le cœur de l'Homme estoit rempli de mauvais desirs appellés Passions, & que de mettre du bon à la place du mauvais en étouffant les passions, c'estoit l'objet de

la Persuasion & de l'Eloquence. Mais mes Orateurs m'ont remontré qu'ils n'étoient pas fort riches en bonnes inclinations, & peu en état d'en communiquer à d'autres, me suppliant très-humblement de leur permettre de se servir de ce qu'ils avoient, sans quoi ils seroient les Duppes de leur Ferme, qui ne vaudroit plus rien, & les forceroit à me faire banqueroute; je leur ai permis de se conduire comme ils jugeroient à propos. Et par là leur Ferme est devenue si excellente, qu'ils ne sçavent pas quelquefois où trouver des Commis pour l'administrer. Car plus ils flattent, agacent & échauffent les Passions, plus ils persuadent, plus ils sont Eloquens, plus ils ont de la pratiques. Pour cet effet ils ont mis dans leur Bail, que je leur donnerois une provision de mes trois drogues, dont je vous ai parlé dans mon premier

discours, ce que je leur ai accordé, en les avertissant d'en mêler plus ou moins, suivant l'exigence des personnes & des cas, avec leur Drogue de Persuasion : Que celui qui auroit le plus d'adresse & de bonheur dans ce mélange, débiteroit le mieux sa marchandise, & seroit le plus excellent Orateur, pourvû qu'il observât de donner les noms convenables à ses drogues, il auroit toûjours bonne pratique, & profiteroit à proportion de mes Privileges. Il est vrai qu'il se fait de tems en tems des contraventions au préjudice des Privileges que j'ai accordé à ceux qui sont réputez Orateurs. De certains Quidans non lettrés, non diserts, non Eloquens, non Orateurs, fabriquent & débitent des Convictions & des Persuasions, mais cela se fait par maniere de Contrebande, que je dissimule, pour éviter des mouvemens sédi-

tieux & pour réveiller la vigilance endormie de mes Orateurs. Je ne diſtribue pas mes dons avec une profuſion égale & indiſcrete. La liberalité ſans diſcernement, eſt une prodigalité pernicieuſe. Mes faveurs ſont toûjours peſées, meſurées & calculées. A la verité je ſuis ſans reſerve pour mes Orateurs en general, je ne leur cache pas mes coups de Maître.

Mais il eſt de leur interêt, que mes dons ſoient diſtribués dans la proportion Geometrique, & point du tout dans la proportion Arithmetique. Ainſi lorſqu'on voit paroître mon Eloquence ſous tant de differentes formes & proportions, c'eſt toûjours la même Eloquence, mais diſtribuée & répartie judicieuſement. Pour vous en convaincre, je m'en vais vous donner quelques échantillons, afin que vous ne doutiez plus de ma ſincerité.

discours, ce que je leur a…
dé, en les avertissant d'e…
plus ou moins, suivant l'e…
des personnes & des cas, a…
Drogue de Pe… …asion…
lui qui auro…
de bonhe…
biteroi…
& se…
teur…
d… …venab…
… toûjours
…siteroit à
…Privilege
…t de te…
…ntions
…
…on le…
…quens
…nt & dél…
… des Pe…
…ait par ma…
…, que je dissim…
…mouvemens

l'art de renfermer
mmenſes dans un
arence très-pau-
Oeconomie judi-
ite ces exemples
r que je ne pro-
ours des génies

n cette volubi-
, ces tours mie-
s vives & paſ-
s réjouiſſantes,
e l'ame & de
chées de l'eſ-
u'on dit que
u ſuprême
c'eſt que
ge à dire
eſt, ou
ais ayant
rithmeti-
uſtraction
volup-
our
nes

Souvenez vous encore, Meſſieurs, que je n'ai pas deſſein de parler icy de cette grande Eloquence muette, taciturne & ſourde, pour laquelle j'ai reſervé tant de beaux ſecrets, ni de cette Eloquence irraiſonnable, inanimée & morte des animaux, des tabatieres, des mouchoirs &c. je ne parlerai preſentement que de mon Eloquence favorite, de ma très-chere & bien aimée Eloquence Abecedaire, reſſort merveilleux, qui donne le plaiſir de jouer de la langue. Ayant répandu mes faveurs ſur toute la terre, j'ai donné au langage de chaque Nation des agrémens particuliers qui le diſtinguent de celui d'un autre, ſans rien changer de ſa ſubſtance. Si c'eſt moi ou une autre qui a introduit tant de differens langages, vous en pourrez juger ſur ce qui vous en a eſté rapporté. Mais je m'attribue à juſte titre toutes

les particularitez charmantes que vous rencontrez dans les langues des Nations. Si un certain Empereur a dit, qu'une telle langue étoit faite pour les chevaux, une telle pour les hommes, une telle pour les femmes, une telle pour Dieu, il n'a pas ſongé, que le cheval étoit le plus genereux de tous les animaux, qu'une partie des hommes étoient ſemblables aux chevaux de charrete, que les femmes aimoient la taciturnité ou l'Eloquence muette, que Dieu ne ſe ſoucioit d'aucun langage, & que ſur la fin de ſes jours on étoit quelquefois aſſez heureux de pouvoir ſe recommander à ſa Providence en langage de cheval. Moi au contraire qui ſuis indifferente pour toutes les langues du monde, je donne par exemple à l'Allemand, qui eſt la langue la plus ancienne & la plus répandue de celles de l'Europe, cette richeſſe immenſe

d'expressions & d'épitheres, qui rendent les choses d'autant plus belles, qu'elles paroissent sous de differentes figures en multipliant toûjours leurs qualités. Je lui donne cette élocution vaste, étenduë & périodique, qui par l'attente du dénoûment, empêche de s'ennuyer. Je connois un de mes Orateurs Allemands, qui poussa cette beauté au point de pouvoir renfermer un très-long discours dans une seule période, le verbe qui explique tout, étant à la fin, de sorte qu'en sçachant le premier & le dernier mot du discours, on sçait tout. Quelle richesse de pouvoir dire par un très-long discours ce que d'autres sont obligés de dire en deux mots. Je connois un autre Orateur très-fameux en Allemagne, qui par une précision & un sublime puerilité, rend chaque ligne de son discours susceptible d'une clef & d'un gros Commentaire.

mentaire. C'est l'art de renfermer des richesses immenses dans un discours en apparence très-pauvre par une Oeconomie judicieuse. Je vous cite ces exemples pour vous avertir que je ne produis pas tous les jours des génies aussi rares.

Je donne à l'Italien cette volubilité & cette suavité, ces tours mielés, ces expressions vives & passionnées, ces saillies réjouissantes, ces belles Images de l'ame & de toutes les beautés cachées de l'esprit & du cœur. Lorsqu'on dit que les Italiens possedent au suprême degré l'art de simuler, c'est que leur langage les engage à dire trois fois plus qu'il n'en est, ou tout le fait contraire; mais ayant à la main les regles d'Arithmetique qui s'appellent Soustraction & Fraction, on sent toute la volupté de ce beau langage. L'autre jour je visitois un Seigneur Italien de mes

amis, dans le tems qu'il fut obligé d'écouter la harangue d'un Officier Imperial à la tête de quelques Cuirassiers. A peine la harangue fut-elle commencée, que ce Prince interrompit l'Officier, disant: *basta*, *basta*. J'interrompis à mon tour le Prince, demandant ce qu'il vouloit dire par cette réponse laconique de Basta? Nous autres, dit-il, nous entendons d'abord au commencement du discours, ce qu'on veut nous dire, au lieu que les Allemands disent quelquefois, à la fin de leurs complimens, des choses ausquelles on ne s'attend pas. Je me contente, dit-il, du commencement de la harangue Allemande, sans attendre le reste; mais l'Officier ne voulant point se départir de sa façon d'haranguer Allemande, & ne rien laisser à deviner, conclut enfin par le verbe *Contribution à payer.* Cette avanture me fit faire deux

reflexions éloquentes. L'une, qu'il falloit dire le bon au commencement, & le mauvais à la fin du discours : l'autre, qu'il falloit augmenter les Rhetoriques d'un article important, en mettant les Cuirassiers à la tête des raisons persuasives.

J'ai donné autrefois bien des choses au François, mais comme il faut toûjours parler ce beau langage, selon la derniere mode, je vous laisse, Messieurs, remplir cet article laconique & énigmatique. Je vous dirai seulement en passant, qu'un de mes Orateurs François ayant fait une petite promenade dans le Paradis, voulut faire voir à son retour que les Anges parloient François, mais on n'y ajoûta aucune foi, à cause que les femmes de Paris, qui parlent comme les Anges, ne pouvoient rien comprendre de ce jargon celeste. Il a été neces-

ſaire de traduire le diſcours de mon Orateur en François à la mode, pour faire voir que l'Auteur de cette nouvelle tradition s'étoit trompé, n'étant pas poſſible que les Anges qui viennent tous les jours en France, ayent pû rapporter chez eux des mots & des phraſes qui n'étoient ni de bon goût ni à la mode, ni reçûs à la Cour, ni enfin connus dans aucun quartier de Paris.

Quoique l'Anglois ne ſoit qu'un mélange de pluſieurs langues, principalement de l'Allemand, qui en eſt la baſe, & du François, qui en eſt l'ornement, ce langage ne laiſſe pourtant pas d'avoir ſes privileges, dont mes Orateurs ſe peuvent ſervir. Il faut bien que ce langage tienne un peu du celeſte, puiſqu'il ſert aux femmes à s'énoncer ſans artifice, ſans malice, d'une maniere naturelle, gracieuſe & engageante, & puiſque les hommes expriment ſi bien les

choses abstraites, métaphisiques & celestes par le même langage, de sorte que pendant que la femme est un Ange sur terre, l'homme remplit la place de la femme dans le Ciel.

Mes Orateurs ne sont pas d'accord, si le Hollandois & le Flamand, le Suedois & le Danois sont un Allemand corrompu, ou abregé, originaire, ou dérivé. Je laisse la chose indécise, mais je dirai seulement que mes Orateurs, qui sçavent faire argent de tout, trouvent des avantages particuliers dans tous ces langages. Passons un peu en Espagne.

Mes Orateurs Espagnols ne croiront peut-être pas que ma Monarchie abecedaire se soit jamais étendue jusqu'au Détroit de Gilbraltar. Ils abhorrent si bien la domination des femmes, que d'y penser seulement, c'est un cas d'inquisition. Ainsi pour parler avec

eux, il faut que je me transforme en mon cher & feal Dom Quichotte, que je m'accommode à leur noble & genereuse bisarrerie. Je sçais que pourvû que je ne trahisse pas mon sexe, mes reglemens y seront toûjours mieux observez que par tout ailleurs. Mon ami Dom Quichotte vous a fait connoître, Messieurs, que l'Idiome Espagnol, par sa gravité & par son ton heroïque, est fort propre pour les Orateurs de ma Chevalerie, pour ces Orateurs genereux, qui comme Fernand Cortez, projettent des entreprises inouies & élevées au-dessus de la portée des autres hommes. Je suis bien aise de dire en même temps, que j'aime assez qu'on me parle en Espagnol, à cause que cela me renouvelle la memoire de tant de genies sublimes & élevés qui m'ont fidelement servi dans ce pays-là. Mais

je ne ſuis pas d'avis qu'on s'imagine, qu'un langage fier & grave ſoit plus propre que les autres pour parler à Dieu, devant lequel on doit ſe ſouvenir de ſon néant, & parler plûtôt en Eſclavon, que d'enfler ſon imagination par un langage ſuperlatif.

Je m'apperçois, Meſſieurs, dans ce moment, que mon caquet m'a emporté dans des matieres dont je pouvois fort bien me paſſer de parler. Les Allemands diſent que nous autres femmes, nous portons la robe longue & la memoire courte, & que nous ſongeons aux bagatelles en oubliant les choſes ſerieuſes. Je me trouve juſtement dans le cas. Mon cher Latin, mon charmant Latin, mon tendre Latin! Eſt-il poſſible que j'aye pû m'oublier au point de ne pas faire mention du rang que tu tiens & dans mon eſprit & dans toute ma Monarchie abecedaire? Ayant

établi moi-même pour loi fondamentale dans mon Empire, que quiconque ne ſçait pas le latin, bien loin de devenir Orateur, ne peut ſeulement être compté parmi ma populace alphabetique. A la verité j'ai dérogé depuis quelque temps à cette loi qui m'a paru trop ſevere, & j'ai donné ordre, que tous ceux qui ſçavent l'arangement d'un Alphabet, de quelque eſpece qu'il ſoit, pourroient ſe faire inſcrire, & aſpirer à tous les degrez des avantages abecedaires. Ayant remarqué que mon peuple abecedaire n'oſoit ni penſer, ni reflechir, ni raiſonner ſur aucune ſcience qu'en latin, aimant mieux reſter ignorant & brute, que de raiſonner ſcience en langage vulgaire, j'ai fait publier des indulgences plenieres pour tous ceux qui auroient envie de penſer en Allemand, en François, en Eſpagnol, &c. J'é-

tendrai au premier jour ces indulgences ſur le Suiſſe, ſur le bas Breton, ſur l'Iroquois même, en cas que quelqu'un veuille s'en mêler. Outre cela, je donnerai permiſſion à toutes les Langues, juſqu'à la Moſcovite, d'écrire des Lettres *ad familiares*, de faire des queſtions Tuſculanes, de parler de l'Amitié, de raiſonner ſur la nature de nous autres Divinitez, de compoſer des Philippiques, de raconter des ſonges de Scipion, de faire des Commentaires de Ceſar, des Annales de Tacite, des Odes d'Horace, des Georgiques de Virgile: mais cela n'empêchera pas que mon tendre latin ne ſoit toûjours ma langue univerſelle, le langage des Sçavans, le correcteur des inconvéniens arrivés à la Tour de Babel. Ce latin qui a vieilli tant de fois par le grand uſage, & qui a rajeuni toûjours, par le ſoin de mes

Orateurs Dégraiſſeurs, ne perdra jamais ma protection & mon amitié. Mon Empire abecedaire lui doit une partie de ſa conſervation. Il a toûjours été une forte barriere contre la profanation de mes treſors abecedaires. Sans ce divin Latin, les Oſtrogots & les Viſigots, les Hunnes & les Vandales, & tout peuple barbare auroient penetré dans les miſteres de l'Alphabet, & ſe ſeroient emparés de la Proſe & des Vers, de la Rhetorique & de la Dialectique, en convertiſſant ces bijoux en matieres brutes & barbares de leur jargon feroce. Tout mon peuple abecedaire n'auroit-il pas tremblé du ſeul nom d'un Oſtrogot Horace, comme l'on trembleroit aujourd'hui d'un Boileau Iroquois? Enfin je n'oſe pas penſer à tous les inconvéniens qui ſeroient arrivés ſans mon cher Latin. Il ſuffit que je puiſſe penſer

avec plaiſir aux avantages immenſes qu'il a cauſé à mon peuple abecedaire, par les précieuſes reliques de la vieille Rome, qui ſe conſervent dans les Archives de mon Empire, & dont le culte & la veneration ne periront qu'avec lui. De peur que je ne l'oublie, je repete encore une fois mes défenſes ſous peine de perdre l'eſprit, de dire, de croire & de penſer ſeulement, que Terence, Ciceron, Horace, Virgile & tous leurs camarades ayent jamais mal raiſonné, mal parlé, ou mal écrit: mais j'ordonne ſous les mêmes peines de reconnoître pour article de foi dans toute ma domination abecedaire, que les Auteurs mentionnés ſont de vrais Originaux inimitables & incomparables, & que juſqu'à preſent on n'a pas encore déterré toutes les perles d'eſprit, d'Eloquence & de Latinité, qui ſont enſevelies dans

ces anciens tombeaux, ce qui rend la continuation des Notes, des Commentaires & des Differtations Critiques abſolument neceſſaire. Quiconque aura la témerité de vouloir égaler ces modeles éternels, ou les ſurpaſſer, ſera dans le moment enfermé dans mes petites Maiſons alphabetiques, où il ne ſera nourri que de lambeaux pourris de latinité décrépite écrite en lettres gothiques.

Que dirai-je enfin de mon pauvre Grec, que les Traductions latines, bonnes ou mauvaiſes, ont fait tomber en décadence ? Deſaſtre dont mes Originaux latins ſont également menacés. Laiſſerai-je enterrer ſous les ruines de la Barbarie Françoiſe, Allemande, Angloiſe, Hollandoiſe, Eſpagnole, mon grand Demoſthene, ce Precepteur, ce modele de mon incomparable Ciceron; cet Oracle d'Athenes, auquel mon

ami Eſchine rendit témoignage d'être très-excellent Charlatan, à cauſe qu'il debitoit un grand nombre de belles expreſſions & de periodes, avouant lui-même que ſelon le ſentiment de Demoſthene, il n'étoit que petit Charlatan, à cauſe qu'il debitoit de fauſſes marchandiſes, & que ſes pilules n'étoient pas ſi bien dorées que celles de Demoſthene. Laiſſerai-je tomber dans l'oubli ces deux grands Ouvriers de mes Manufactures abecedaires? Non; cela ne ſe peut. Au contraire, je donnerai ordre au premier jour, que mes jeunes Orateurs ſoient obligés d'apprendre le Grec, à quelque prix que ce ſoit, afin de ſentir l'énergie des expreſſions, & toute la beauté des penſées du grand pere de mes Orateurs, pour pouvoir les traduire, & appliquer enſuite chacun à ſa maniere, à l'embelliſſement & à la décora-

tion de leurs Edifices abecedaires.

Quittons presentement tous ces langages, n'en faisons qu'un. Quel est ce langage? Est-ce le langage du premier Homme? Est-ce le langage universel auquel toutes les langues se peuvent réduire, comme elles en dérivent? Est-ce le langage secret des ames, des esprits? Est-ce la langue magique qui découvre & communique par ses impostures enchantées les plus grands secrets? Non, non, rien de tout cela. C'est le grand langage des Idées, c'est le langage de l'Esprit, de la Pensée & du Raisonnement. En un mot, c'est le langage dont l'ame s'entretient avec elle-même. Pour vous faire comprendre, Messieurs, que ce langage n'est ni Grec, ni Latin, ni Arabe, ni Persan, ni François, ni Allemand, ni enfin un langage particulier; representez-vous

un homme qui ne ſçait aucun langage du monde, un homme né ſourd & muet. Il eſt certain que cet homme ne connoît aucun A B C ; mais la faculté & l'exercice de la penſée eſt dans lui, & née avec lui : ainſi par tout où il y a une faculté de penſer, par tout où l'exercice de cette faculté ſe trouve, il y a un langage. Comme ce langage eſt le même dans tous les hommes, vous l'appellerez, ſi vous voulez, (ne vous gênez point) *la Langue Univerſelle*, puiſqu'aucune Nation, aucun Peuple n'a rien de particulier à cet égard. Un arbre, une pierre, une pomme, ne font pas une autre impreſſion dans l'eſprit d'un Iroquois, que dans celui d'un François, quoique le François donne d'autres noms à ces choſes que l'Iroquois. Lors donc que le François, l'Allemand, l'Eſpagnol & l'Iroquois regardent

& examinent la difference d'un arbre d'avec une pomme, ils le font par un même langage, ou par une même maniere de parler interieurement.

Supposé que l'Iroquois, dans ce langage, observe promptement & exactement toutes les differences de l'arbre d'avec la pomme, on dit qu'il pense judicieusement. Quand le François, l'Allemand & l'Espagnol n'en remarquent point du tout, ou en très-petit nombre, on dit: c'est une bête, ou il n'a pas de jugement.

Lorsqu'un Iroquois ne peut trouver aucune difference entre deux Arbres qui se ressemblent, on dit qu'il n'a pas un grand jugement, & lorsqu'un François, un Allemand, un Suisse trouve promptement ces differences jusqu'aux plus petites, on dit qu'il a beaucoup de jugement. On appelle

pelle donc jugement lorſqu'on voit les differences entre les Etres & entre leurs qualitez. La memoire eſt un langage interieur qui rappelle toutes les Idées ſingulieres dans le même ordre qu'elles ſont venues dans l'eſprit. L'imagination eſt un langage interieur, qui compare les Idées & trouve leurs reſſemblances, leurs accords & harmonies. On dit qu'un homme a beaucoup de génie, lorſqu'il peut trouver promtement les convenances, & joindre harmonieuſement differentes choſes & en grand nombre, pour en faire une production nouvelle. On n'a point de génie lorſqu'on ne peut pas joindre deux choſes de maniere qu'elles s'accordent enſemble. On appelle un eſprit cultivé celui qui a exercé ſes facultés ſur un grand nombre d'objets, ce qui donne cette facilité dans les operations d'eſprit, comme la

grande pratique dans les operations du corps. On appelle un esprit orné celui qui a ramassé un grand nonbre d'Idées, dont l'étalage fait plaisir. On appelle un esprit brute celuiqui ne possede aucune de ces choses, s'attachant uniquement à la vie animale. Ainsi un Parisien peut avoir l'esprit brute & sauvage, & l'Iroquois peut avoir l'esprit orné & cultivé. Le Parisien, lorsque le Zodiac de son esprit n'a été touché que du Cul-de Sac de l'Opera, de la table, du lit & de la Guinguette; l'Iroquois lorsqu'il sçait faire un bel étalage de toutes les gentillesses de son pays, & de ses voisins, de leurs manieres de vivre, de s'habiller, de se rejoüir, de chasser, de faire l'amour, de cultiver la terre, de faire le commerce, de la qualité des Plantes, des fruits, des animaux, des insectes &c. On appelle un esprit solide celui qui s'at-

tache toûjours à l'eſſentiel des choſes qui regardent la vie, ſans extravaguer & s'occuper inutilement aux minuties. Par la même raiſon, que je viens de citer, un Iroquois qui ſçaura porter un bon jugement ſur tout ce qui concerne la vie civile, & qui agira toûjours conſequemment dans ſa conduite, aura un eſprit ſolide, & le François, l'Eſpagnol, l'Allemand, &c. qui abandonnera toute ſa vie à l'étude des rimes, des Gazettes, des recits des laquais, ſera un très-petit eſprit, un eſprit de bagatelle & de colifichet; cependant cela n'empêchera pas que le François, l'Allemand, l'Eſpagnol dans ces bagatelles ne puiſſe montrer du jugement, du génie, de la memoire, comme l'Iroquois dans les affaires eſſentielles. On appelle enfin un eſprit borné celui qui eſt renfermé ou dans une partie, ou dans une eſpece de connoiſ-

sance particuliere qui l'occupe si fort, qu'il ne peut jamais passer outre à cause de son peu de lumiere & d'activité. On appelle un grand génie superieur celui qui, par l'activité de ses lumieres, s'etend sur la totalité de chaque chose, & l'embrasse avec autant de celerité qu'un autre ne feroit avec une seulede ses parties. C'est un esprit qui ne peut être arrêté par aucune étenduë de connoissances, mais qui les trouve aussi faciles qu'un autre en trouve une seule portion. Lors donc qu'on proposera deux grands objets également inconnus à deux personnes pour les examiner, & que l'une en ait découvert toutes les parties, toutes les qualitez, & tout ce qui peut être approfondi par l'esprit humain, avant que l'autre en ait développé une seule partie, on dira que le dernier est un esprit borné, & le premier un génie superieur.

On appelle un esprit superficiel, celui qui passe legerement sur les choses &n'en approfondit aucune, se contentant de quelques lambeaux de connoissances qu'il arrache par cy par là.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai voulu vous dire de la langue Universelle, pour m'expliquer, comment il arrive, que l'un la parle mieux que l'autre, que l'un est plus éloquent que l'autre, que l'un est Orateur plus parfait que l'autre, & que les Orateurs tiennent leur rang selon les degrés que je leur prête.

Lors donc qu'on est bon Orateur dans cette langue Universelle, lorsqu'on pense juste, on a besoin de traduire son langage en langue du pays où l'on veut faire connoître ses pensées. Le capital est fait, lorsque le discours en langue universelle paroît judicieux, ingenieux, vrai, utile & solide. La

Traduction ne coûte pas grand chose, il ne faut pas bien des signes pour exprimer une grande suite d'idées & de pensées excellentes. Souvent un seul mot, un clin d'œil, un mouvement de tête suffit pour faire connoître toutes ces choses, & pour faire une harangue très-éloquente, ou du moins très-sensée & très-utile. Que je vous chicane donc un peu par rapport à cet article, vous qui croyez que mon Ciceron a été le plus grand de tous les Orateurs. Voulez-vous sçavoir la preference que je puis donner à un mouvement de tête d'un Iroquois, sur la plus belle des Harangues de mon Ciceron? Representez-vous un de mes Orateurs Iroquois à qui l'on demanda, il n'y a pas long tems, s'il étoit à propos d'attaquer un peuple voisin? Cet Iroquois, par un mouvement de tête qui signifioit un ouy, exprima une

grande combinaiſon d'idées, qu'on n'auroit pas pû écrire ſur bien du papier. Ce mouvement de tête repreſenta une Harangue bien plus longue que celles de Demoſthene & de Ciceron, plus utile, mieux raiſonnée, mieux combinée que tout ce qui eſt dit chez eux en beau Grec & en beau Latin; car ſur ce mouvent de tête, ſur cette Harangue laconique de mon Orateur Iroquois, on attaqua les voiſins, on les battit, on les réduiſit ſous l'obéiſſance Iroquoiſe. Si vous voulez faire, Meſſieurs, une juſte comparaiſon entre le mouvement de tête de l'Iroquois, & une Harangue de Ciceron, il ne faut pas demander ſi l'effet s'en eſt ſuivi, ſi on s'eſt laiſſé aller au ſigne de l'un ou à la Harangue de l'autre; ſi le peuple de Rome a applaudi, s'il a dit, c'eſt la plus belle choſe du monde, car je ſçais que les ânes

de ma baſſe-cour brayent toutes les fois qu'ils entendent braire un autre : mais il s'agit ſi le oüy de l'Iroquois a été tiré d'une combinaiſon de toutes les circonſtances imaginables, qui déterminent à l'attaque, & ſi la Harangue de Ciceron, quoique deſtituéede cette combinaiſon, l'a emporté par une de mes drogues nommée *Hazard*, qui détermine ordinairement la multitude. Le oüy d'un Iroquois a été l'effet d'une très longue & très-attentive experience de la guerre, & de tout ce qui en depend, choſe qui a éte preſque entierement inconnue à Ciceron : le oüy de l'Iroquois a été l'effet d'une grande combinaiſon de circonſtances du temps, du lieu, de la diſpoſition de ſes voiſins, ramaſſées par lui-même ſans aucune entremiſe étrangere. Ciceron a ignoré ces ſortes de choſes dont il parloit pourtant

pourtant si fierement & si temerairement, étant un homme abecedaire renfermé dans son cabinet; ainsi ne croiez pas, Messieurs, que je ne puisse trouver parmi les Iroquois des Orateurs plus grands & plus utiles que Ciceron. Ils seront plus grands lorsqu'ils raisonneront plus vrai & plus juste; ils seront plus utiles, lorsque leur raisonnement conduira plus sûrement au but qu'on se propose dans une occasion également grande & importante. Je n'aurois pas de difficulté de découvrir un grand nombre d'Orateurs parmi les Iroquois, qui, sans experience, sans suite d'idées & de combinaisons, sans jugement, enfin sans langage universel caqueteront & gesticuleront aussi ingénieusement & aussi artificiellement dans leur genre, que Ciceron a fait dans le sien, mais l'un & l'autre paroîtra également suspect aux esprits pénétrans

qui s'appercevront facilement ; que celui qui se donne tant de mouvemens & fait tant de grimaces pour déterminer les autres à entrer dans ses sentimens, peut être le seul interessé dans l'affaire, & que celui qui le suivra n'y trouvera pas son compte ; ainsi je vous assûre, Messieurs, que l'oui tranquille d'un Iroquois, homme judicieux, fera plus d'impression à ceux qui parlent bien la langue universelle, que toutes les exclamations & toutes les gesticulations de mon Ciceron. Vous me direz peut-être : transportez un Iroquois à Rome, dites-lui qu'il parle au peuple, vous verrez là le sot tout entier. Mais je vous réponds, transportez-moi un Ciceron chez les Iroquois, il sera peut-être de trois quarts plus sot que notre Iroquois l'étoit à Rome, supposé encore que cet Iroquois soit un génie superieur ; car pour Ciceron, il étoit

borné dans la ſphere abecedaire ; cet Iroquois ſera plûtôt Ciceron à Rome, que Ciceron ne ſera Iroquois aux Indes. Que Ciceron reſte pendant dix ans chez les Iroquois, qu'il perde ſes amis, ſes connoiſſances, ſes alleures de Rome, que toutes les circonſtances du Gouvernement, les opinions vulgaires les manieres du langage ſoient changées, qu'il paſſe enſuite à Rome, qu'en même tems mon Iroquois retourne chez lui, voyez qui des deux ſe remettra plûtôt dans le train des affaires, qui ſera le premier à être goûté & reçû de ſes camarades, ou qui des deux parlera & agira plus conſéquemment ; car tous vos raiſonnemens rodent autour de l'écorce, & ne touchent pas le centre : ainſi examinez, s'il vous plaît, avec plus d'attention, avec plus de diſcernement, ſi les bouches d'or, les bouches mielées, les

bouches diſertes & éloquentes ne diſent pas quelquefois moins par une grande Harangue, que mon Iroquois hideux n'a dit par un ſeul mouvement de tête. Vous direz peut-être que cette Harangue de l'Iroquois paroît trop laconique pour qu'on la puiſſe mettre en comparaiſon avec une ſeule Periode des Harangues de Ciceron. Mais pourquoi voulez-vous conclure d'abord du paroître à l'être, n'eſt-ce pas un raiſonnement frivole? Ne concevez-vous pas clairement, que la Harangue de mon Iroquois a été infiniment au-deſſus de celles de Ciceron? Lorſque cela eſt certain, votre jugement eſt ſuperficiel, en donnant la préference au diſcours vague & ample de mon Ciceron ſur tous les autres; car il ne faut jamais dire, c'eſt la plus belle choſe du monde, lorſqu'on conçoit une poſſibilité qu'il y en peut avoir faci-

lement de plus belles. Je vous dirai encore une chose, mais ne vous en fâchez pas. Vous n'êtes pas en état de juger de la beauté des discours de Ciceron. Si vous vous fondez sur l'approbation du peuple & de ses amis, c'est une chose trompeuse. Vous ne sentez qu'imparfaitement les beautez du latin, parce que c'est une Langue morte. Vous ne sentez pas non plus si Ciceron a bien combiné les circonstances qu'il rapporte, parce que leur existence, leur ordre vous est inconnu. Tout ce que vous pourriez dire, ce seroit : Nous admirons les Discours de Ciceron, parce que tout le monde les admire, & parce que nous n'en sçaurions faire de pareils. Mais ne soiez pas surpris quand je vous dirai franchement, qu'en attendant vos reflexions, j'aurai toûjours bonne opinion de cette belle, vraye & magnifique Ha-

rangue, de cet ouy ſuperbe de mon Iroquois; Que je lui donne la préference ſur tous les Diſcours de mes Orateurs abecedaires, & que je vous laiſſe mes Demoſthenes & mes Cicerons, enfin tous mes Orateurs lorſqu'ils caquettent, figuriſent & parlent témerairement ſur des choſes qu'ils n'ont jamais ni vûes, ni ouyes, ni ſenties.

Mais je crois qu'il eſt temps de vous avertir de ce que j'ai voulu vous faire connoître par la comparaiſon que je viens de faire entre mon Grand Ciceron & mon petit Iroquois, ou entre les plus belles harangues de l'un, & un ſeul mouvement de tête de l'autre. Ce n'eſt pas pour dégrader le plus illuſtre des Orateurs, ce n'eſt pas pour lui ôter le rang que je lui ay donné dans ma Monarchie Abécédaire, ce n'eſt pas pour vous ſéduire à penſer mal ſur ſon compte, ce n'eſt pas pour vous faire commettre

une lâcheté insigne, & de vous dédire de ce que vous avez soûtenu depuis tant de siecles. Une pareille idee seroit aussi inutile qu'impertinente; mais je voulois seulement vous faire entrevoir ma methode, lorsque je veux que quelque petit Orateur obscur & inconnu s'eleve & se mette à la place d'un grand, d'un fameux, & d'un Illustre; cela se fait au moyen des comparaisons. Aussi-tôt qu'on est parvenu au point d'être comparé à un Grand, quelque petit qu'on ait été auparavant, on est mis d'abord à la place du Grand. Le moyen paroît très-foible, mais il ne laisse pas d'avoir son mérite. Il est d'autant plus estimable parce qu'il peut être également efficace dans le sens contraire: car un grand peut devenir petit, par cette même comparaison. Vous sçavez, Messieurs, que Chapelain, le plus petit des mes grands Poëtes,

ce Chapelain qui par un travail de quatorze ans, n'a pas pû achever sa Pucelle d'Orleans, ce petit Ouvrier, dis-je, a été mis au rang du plus grand: que dis-je? Du grand Pere de mes grands Poëtes: que dis-je? De mon divin, de mon incomparable, de mon inimitable Homere. Mais comment? Par quel moyen? Par une seule comparaison, qu'un certain Quidan a fait entre ces deux Poëtes. Je ne nommerai pas le scelerat qui a fait cette comparaison en fraude & sans mes ordres, en escamotant ce privilege à quelque Orateur de mon Empire qui m'en fera des plaintes au premier jour. Le malheureux se trompe; s'il croit me trouver indulgente pour une prévarication aussi énorme, il me le payera.

Voyons si j'ai encore quelque chose à vous dire, car le temps de

vous laiſſer en repos s'approche. Mon babil doit commencer à vous ennuyer. J'aurois bien des choſes encore à vous expoſer, n'ayant pas debité la moitié des marchandiſes que je m'étois propoſée de vous communiquer aujourd'hui, mais vous ſçavez, ce me ſemble, l'ordre & les uſages de mon Empire Abécédaire. C'eſt de promettre infiniment plus qu'on n'a ni envie ni pouvoir de tenir. Cependant je voulois vous montrer, que je ſuis au-deſſus de mes loix, je voulois vous tenir parole, en expoſant, contre mon ordinaire, methodiquement & démonſtrativement, les ſecrets que j'ai mis dans chacune de ces eſpeces d'Eloquence, dont mon Chancelier vous a fait lecture. Je voulois, par maniere d'addition, y ajoûter l'Eloquence de mon ſexe, l'Eloquence des femmes mariées, l'Eloquence des veuves & des fil.

les à marier, l'Eloquence des coquettes, l'Eloquence de l'amour reglé, &c. Je voulois ensuite vous faire un détail bien circonstancié des maximes les plus misterieuses, qui conduisent à tirer honneur profit & plaisir de chaque rencontre où mon Eloquence peut être employée, je voulois vous avertir des cas particuliers dans lesquels vous pourrez être trompés, à moins que je ne vous prête mon secours & mon assistance particuliere. Je vous régalerois de ces drogues une autre fois, si je ne croyois pas de deux choses l'une. Vous sçavez qu'il est très-mortifiant d'être éveillé au milieu de ses plus douces rêveries, ainsi ou vous ne vous souciez pas beaucoup de connoître mes drogues à fond, ou vous aimez d'être trompez: soiez-le donc, si vous le voulez, au nom de ma très-chere mere.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le second Discours de la Critique de la Charlatanerie*; il n'a pas moins de droit à l'impression que le premier. A Paris, le 4. Fevrier 1727.

BLANCHARD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillif, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS LAMAURY, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Manuscrit intitulé: *Critique de la Charlatanerie*; offrant pour

cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Lamaury, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus expliqué, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons deffenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & nottamment à celui du

dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Seaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permis-

ſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le dix-ſeptiéme jour du mois d'Aouſt, l'an de grace mil ſept cens vingt ſix, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

NOBLET.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & imprimerie de Paris, n°. 476. fol. 377. conformement au Reglement de 1723. qui fait deffenſes, Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le vingt-deux Aouſt mil ſept cens vingt-ſix. D. MARIETTE, *Syndic.*



